LES LATINS

2432-92. — Corbeil. Jmprimerie Crété.

ÉDOUARD GOUMY

LES LATINS

PLAUTE ET TÉRENCE

CICÉRON — LUCRÈCE — CATULLE — CÉSAR

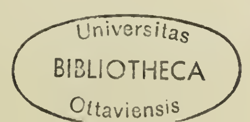
SALLUSTE — VIRGILE — HORACE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892





AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

Ce livre est un ouvrage posthume et inachevé. L'auteur y travaillait encore quand la mort l'a surpris, et les chapitres que nous donnons au public sont les seuls auxquels il ait eu le temps de mettre la dernière main. Le titre du volume n'est donc pas tout à fait exact, car il promet, comme l'annonçait Édouard Goumy dans sa préface, « une revue de tous les maîtres de la littérature latine », et ici la liste est bien loin d'être complète. On a cependant respecté ce titre : *Les Latins*, parce qu'aucun autre ne répond mieux à la pensée de l'auteur. Il n'avait

l'intention ni d'écrire une histoire de la littérature latine, ni de faire œuvre d'érudit. Il le disait lui-même familièrement à ses amis : « Je prends le dessus du panier ». S'attachant exclusivement aux maîtres, il se proposait de consacrer à chacun d'eux un court chapitre de critique franche et sincère. Il entendait les juger sans superstition littéraire, en humaniste libre de tout préjugé classique, et qui s'interroge lui-même sur la valeur éducatrice de la littérature latine, tout en faisant aux exigences de l'esprit moderne la plus large part.

Faut-il ajouter qu'en prenant avec les maîtres latins toutes ses franchises, l'auteur restait pénétré de la nécessité impérieuse d'en maintenir l'étude dans nos programmes classiques, sous peine de déchéance ? C'était la conviction intime de cet esprit si ouvert aux choses du présent, et si peu suspect de pédantisme. On en trouvera l'écho dans ce livre qu'il appelait son « testament de professeur ». Le mot est devenu cruellement vrai, mais nous avons

encore d'autres raisons de le rappeler. Bien que ces pages soient destinées à un public plus étendu que celui auquel s'adressait Édouard Goumy dans sa chaire de l'École normale, ses anciens élèves l'y reconnaîtront tout entier, avec la fermeté de sa critique, le tour décisif et souvent familier de sa parole, et la verve entraînante qui animait son enseignement.

QUELQUES MOTS DE PRÉFACE

SUR L'ÉTAT PRÉSENT

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ce sera certainement dans le domaine de l'instruction publique, à tous ses degrés, que la république aura travaillé avec le plus d'ardeur à créer vraiment une France nouvelle; et il n'est guère d'étude plus digne d'intérêt que le spectacle d'efforts aussi soutenus aboutissant à d'aussi considérables résultats. Que ces résultats soient partout et absolument sans mélange, nul ne le soutiendra; ils sont loin, certainement, d'être sans grandeur, et il est tel point sur lequel il semble, par surcroît, qu'ils aient bien peu à redouter de la critique. Tel est le cas, par exemple, de l'enseignement supérieur. J'ai été amené à en parler, naguère, avant d'avoir eu sous les yeux un état complet et précis de la question, ce qui m'a induit en des jugements

injustes. La vérité est qu'il n'a été rien fait, dans cet ordre, dont il ne convienne de s'applaudir presque sans réserve. Depuis le commencement du siècle, notre enseignement supérieur était, de fait, concentré dans un certain nombre de grandes écoles, ayant chacune un caractère spécial et professionnel. La science s'en tirait comme elle pouvait. Qu'elle fût complètement déshéritée, sacrifiée, dépourvue d'instruments de travail et de moyens d'action, on ne le pourrait avancer sans une manifeste exagération. Aussi bien, d'éclatants exemples prouvent le contraire, et, même dans cette période, il ne sera pas permis de dire que la science française ait manqué au monde. Il s'en faut. Seulement, il n'est pas contestable que l'organisation de notre enseignement supérieur n'a été jusqu'ici que pour bien peu de chose dans les travaux et conquêtes de la science française, et que, si c'est l'honneur de celle-ci d'avoir fait autant avec de si faibles moyens, ce n'est pas l'honneur de la France de l'avoir si longtemps laissée réduite à d'aussi maigres et précaires ressources. D'ailleurs, on n'avait pas attendu la république, il faut le reconnaître, pour sentir le mal et y porter le remède. L'empire était encore debout quand M. Duruy créa l'École des Hautes Études. Ce fut là, pour l'enseignement supérieur, commencement de l'ère nouvelle. C'était ouvrir

la voie et montrer le but. La république n'eut plus qu'à suivre. Elle l'a fait, du moins, avec une netteté de vues, une résolution et un succès qui resteront, quoi qu'il advienne, un de ses meilleurs titres. Il est maintenant bien compris de tous que l'enseignement supérieur est le grand laboratoire de la science, et qu'un pays comme le nôtre ne saurait avoir d'intérêt supérieur à celui d'entretenir ce laboratoire en bon état. La république, pour cet objet, n'a rien épargné. Elle a créé tout un organisme matériel, bâtiments, laboratoires, bibliothèques, instruments nécessaires et conditions premières de la production scientifique. Elle a créé tout un personnel, jeune, instruit, ardent, tout plein du zèle de sa mission. Elle a assuré à ce personnel de maîtres un public non plus d'auditeurs oisifs, mais de disciples laborieux. En somme, la machine est constituée et mise en branle : il n'y a plus qu'à l'alimenter, l'entretenir et la perfectionner. Il faut rendre cette justice aux pouvoirs publics de toute nature, qu'ils n'ont rien marchandé pour doter notre pays de ce *novum organum*. Toutefois, quand l'histoire cherchera à faire équitablement la part de chacun, il est trois noms qu'à côté d'autres plus populaires — ceux, par exemple, des Bersot et des Lavisse — elle aura le devoir de tirer de la foule. Je parle des trois hommes qui, depuis

vingt ans, se sont, sous une infinité de ministres, succédé à la direction de l'enseignement supérieur, MM. Du Mesnil, Albert Dumont (celui-ci si prématurément enlevé à sa tâche!) et Liard. De tous trois il sera dit qu'ils ont bien mérité de la science et de leur pays. Dans des articles de la *Revue des Deux Mondes* réunis en volume sous ce titre : *Universités et Facultés*, M. Liard a écrit cette page de notre histoire contemporaine avec une simplicité modeste et fière. Il a le droit d'être fier, et le devoir aussi de se féliciter de la bonne fortune qui lui permettait de travailler dans une sphère inaccessible aux partis. En effet, devant la science et les intérêts, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de partis. Merveilleuse condition, et si rare, hélas! chez nous, pour voir clairement le bien, et y aller tout droit! Il n'y a plus qu'à souhaiter deux choses pour l'achèvement d'une œuvre aussi bien commencée. L'une, c'est que l'enseignement supérieur conserve soigneusement ce qui est, non seulement son honneur, mais sa raison d'être, je veux dire son caractère rigoureusement scientifique. Le grand danger pour lui, dans une démocratie comme la nôtre, c'est de se laisser aller sur la pente qui le mènerait à être, avant tout, une grande fabrique de diplômes. Nous autres, Français, nous tenons à l'égalité plus qu'à chose au

monde; mais notre façon particulière de l'entendre, cette égalité, c'est d'aspirer à être tous diplômés, en attendant d'être tous décorés. Les diplômes sont pour nous, en dehors de leur valeur pratique et de leur signification professionnelle, la promesse et le gage de la décoration future et le certificat officiel de supériorité sans lequel un fils de 89 ne croit plus pouvoir vivre honorablement. Et cela fait qu'il ne sera peut-être pas aisé d'inculquer à la grande masse des citoyens français cette idée que l'enseignement supérieur, chargé de conférer les diplômes, a pourtant une mission plus haute que celle de les multiplier à l'infini, pour les mettre ainsi au rabais et les rendre d'acquisition plus facile. Prenons garde que ce ne soit là « l'idée de derrière la tête » de nos concitoyens; et malheur à nous s'ils enjoignaient à leurs députés de la réaliser! Il faut que les vrais représentants et les défenseurs désignés de l'intérêt public — c'est moins des députés que je parle, que des hommes, quels qu'ils soient, chargés de l'honneur et de la responsabilité du gouvernement — s'arment de courage pour résister à cette tendance mauvaise et en préserver à la fois l'enseignement supérieur et l'État. Il faut qu'il soit bien établi et entendu que les diplômes ne sont faits que pour l'intérêt public, et que la production doit en être rigoureusement

circonscrite dans la limite des besoins de l'intérêt public. L'État s'affranchira ainsi de toute part de responsabilité dans la multiplication des déclassés et conservera à l'enseignement supérieur son vrai caractère et sa dignité. C'est pour la science et le progrès qu'il est fait, et non pour nos vanités. L'autre condition à réaliser, pour son perfectionnement, est ce qu'on pourrait appeler la décentralisation scientifique de la France, c'est-à-dire la constitution, sur notre territoire, d'un certain nombre de centres complets de haut enseignement. Mais c'est là une question complexe et délicate qui, comme toutes celles de cette nature, ne peut se résoudre qu'avec le temps. Il est trop évident que la décentralisation scientifique ne saurait se faire isolément et qu'elle est liée aux autres. Il lui faut ou les amener ou être amenée par elles. Ce n'est donc pas là un cas qui ressortisse simplement aux bureaux de l'instruction publique. La question est d'ordre essentiellement général, et tout ce que l'administration de l'instruction publique peut faire, c'est de la préparer et d'y incliner les esprits. Le livre documentaire de M. Liard nous montre dans quelle mesure, avec quelle sagacité et quelle prudence l'administration a déjà su travailler à cette première partie de sa tâche.

S'il n'y a guère qu'à louer dans l'ordre de l'ensei-

gnement supérieur, en est-il de même dans celui de l'instruction primaire ? Là, l'œuvre du nouveau régime a un caractère frappant. Il est évident qu'on a voulu bien faire, et il y aurait injustice à le contester ; mais il est peut-être encore plus évident qu'on a voulu *faire grand*, et il se pourrait bien qu'on y eût trop réussi. Non seulement cela n'était pas nécessaire ; mais il y avait un sérieux avantage à ce que cela ne fût pas. Rien n'était plus raisonnable et plus patriotique que de mettre l'instruction primaire à la portée de tous nos enfants ; mais était-il donc nécessaire pour cela, et d'enfler démesurément l'importance de l'instruction primaire, et de paraître proportionner sa valeur et son efficacité au prix qu'elle coûterait, et de lui donner comme dispensateurs des hommes très supérieurs à leur tâche, et qui seraient ainsi trop naturellement induits à mettre ce qu'on leur demande en regard de ce qu'on leur donne ? On aura beau faire, et on commet une faute grave en l'oubliant, l'instruction primaire sera toujours une chose très modeste, et condamnée à ne posséder qu'une faible dose de vertu éducatrice. Je l'ai dit ailleurs en termes que je demande la permission de rappeler. « Qu'est-ce que l'école primaire et pour qui est-elle faite ? Elle est faite exclusivement pour les enfants de la grande majorité des travailleurs

des champs et des villes, c'est-à-dire pour une clientèle qui ne peut donner à l'étude, strictement, que le temps de l'enfance, et cela pour deux raisons très fortes. Le travail la réclame, dès qu'avec l'adolescence est venue la vigueur physique ; le loisir lui manque donc pour une étude plus prolongée, et le besoin d'une étude plus prolongée ne lui manque pas moins. Pour les nécessités de sa condition et les perspectives probables de son avenir, — je ne parle bien entendu, qu'en général, et j'omets les exceptions, — que ferait-elle d'un surcroît de savoir ? Il y a donc nécessité absolue que cette instruction soit très élémentaire ; et, condamnée à être très élémentaire, il est impossible qu'elle ait une sérieuse vertu éducatrice. » Je me servais ailleurs d'une expression plus absolue, peut-être excessive, et je crois être plus juste et rester dans la vraie mesure en disant simplement, comme je viens de le faire, « une vertu éducatrice *sérieuse* ». Cela étant, il était dans l'ordre que cette chose modeste fût donnée modestement. C'était évidemment se tromper et tromper autrui sur la valeur de l'instruction primaire que de la présenter douée de je ne sais quelle miraculeuse vertu pour faire un grand peuple.

Prenons garde ! Il y faut bien autre chose ! L'école primaire dégrossit et ouvre l'esprit des

enfants ; elle les munit de ces éléments d'instruction sans lesquels un homme peut, à peine, être dit un civilisé ; elle l'enlève enfin, pour toujours, à l'ignorance absolue et humiliante. Certes, le bienfait est grand ; mais pourquoi y voir plus qu'il ne contient ? Voyez les effets de cette illusion. Si l'instruction primaire eût été prise pour ce qu'elle est réellement, on aurait admis le plus naturellement du monde l'idée de l'organiser non seulement sans fracas et sans pompe, mais économiquement. Et cela eût été d'autant plus à propos que l'établissement, dans tant de milliers de communes, d'un matériel scolaire tout flambant neuf, et dessiné, comme il convient pour des fils de 89, sur un plan grandiose, devait entraîner d'énormes dépenses, et hors de toute proportion avec les résultats à atteindre, lesquels se ramènent inflexiblement à ceci : apprendre à lire, écrire et compter à des enfants. Mais le matériel n'est encore que le moindre côté de la question : il y a le personnel. J'ai entendu dire, ou j'ai lu quelque part, qu'un jour, M. Thiers, agacé par l'emphase de quelque naïf champion de l'instruction primaire-panacée, laissa échapper cette boutade : « A votre aise ! Mon idée, à moi, serait de faire tenir l'école par le sonneur de cloches ! » Je vais passer pour un affreux blasphémateur, mais je ne suis vraiment pas très

sûr qu'il n'y ait là qu'une boutade; et je me demande si, pour une école primaire, se contentant de rester dans son vrai rôle, il ne pourrait pas y avoir tel modeste sonneur de cloches, très capable et très digne de faire un magister excellent. Oui, sans doute, pour apprendre à des enfants à lire, écrire et compter ; mais pour faire des hommes et des citoyens ? Songez donc ! Le sonneur risquerait de manquer de lumière, et, certainement, manquerait de prestige. Pour un tel rôle, ce ne sera pas de trop d'un corps spécial, recruté, formé et instruit *ad hoc*. De là, cette grande armée d'instituteurs choisis et passés au feu de dix concours, auxquels on demande de faire preuve de dix fois plus d'intelligence et de connaissances qu'il n'en faut pour leurs modestes fonctions, et qui commencent par imposer à l'État des sacrifices énormes, pour n'arriver jamais à être récompensés ni selon leur mérite réel, ni selon les légitimes ambitions qu'on leur aura donné le droit de concevoir. Un tel résultat vaut qu'on y songe. Il est gros de difficultés pour ceux qui viendront après nous ; et il est sûr pourtant qu'il eût été conjuré sans peine si nous nous fussions défiés davantage de notre goût pour l'emphase. Mais que voulez-vous ! Quand on n'attend de l'école primaire rien moins que le miracle de l'Esprit-Saint en personne, celui de

renouveler la face de la terre : *Renovabit faciem terræ !* il est trop juste de payer cela. Maintenant, cette part faite à la critique de visées trop ambitieuses et de procédés trop fastueux, il serait aussi injuste qu'antipatriotique de méconnaître l'immense part de bien que renferme l'œuvre de la république en ce qui touche l'instruction primaire. En somme, c'est une guerre vigoureuse menée contre l'ignorance, avec un succès non seulement assuré, mais prochain. Ce ne sera pas là un petit service. Il y a bien aussi, je le sais, cette séparation absolue de l'école et de la religion, qui échappe difficilement à un reproche sérieux : elle n'a vraiment réjoui que les sectaires et elle a molesté une infinité de braves gens, trop portés à croire, dans la simplicité de leur âme, que si l'on veut conserver à l'école primaire quelque vertu éducatrice, cela pourrait bien n'être qu'à la condition de ne pas rompre tout lien entre elle et la religion. Sans doute ; et là aussi peut-être il y aurait eu profit à procéder d'une manière moins rigoriste et absolue et à moins rechercher le suffrage des loges maçonniques. Mais quoi ? Celles-ci ne sont-elles pas devenues des conciles, et n'ont-elles pas à leur tour leur Syllabus ? Seulement, il faut garder son sangfroid et ne pas s'exagérer le mal et le danger. En somme, l'enseignement religieux, pour être exclu

de l'école, n'est pas proscrit, et il reste, avec plus ou moins de commodité, ouvert aux familles. C'est assez pour qu'il puisse garder son efficacité. Donc, à juger les choses dans leur ensemble et d'un esprit rassis, si l'œuvre de la république, en matière d'instruction primaire, est mêlée, elle contient une telle somme de bien qu'il y aurait pour le pays un grand préjudice et une grande diminution à ce que cette œuvre ne fût pas accomplie. Qu'on la supprime un moment, par la pensée, et la question sera jugée tout de suite.

Reste l'instruction secondaire, et ici la scène change. Autant, dans les deux autres ordres, l'État a procédé avec vigueur et décision, comme une puissance qui sait ce qu'elle veut, où elle va et par où il lui faut passer, autant, dans le domaine de l'instruction secondaire, il a, jusqu'ici, fait preuve de timidité, d'embarras et d'irrésolution. C'est que là, il faut bien le dire, les problèmes sont infiniment plus compliqués, délicats et difficiles qu'ailleurs, et on ne s'explique que trop aisément les incertitudes de ceux à qui il incombe de les résoudre. Là, en effet, ce n'est plus d'instruction seulement qu'il s'agit, mais d'éducation, et, sur ce terrain, l'État se sent mal assuré. A ce point que quelques-uns ont eu l'idée très naturelle de le tirer de peine par un remède radical, qui ne serait rien

moins que la suppression de l'internat ; et il est sûr que s'il n'y avait pas d'internat, il n'y aurait pas pour l'État de question d'éducation, et les choses deviendraient très simples. Seulement il est aisé de voir que le remède risquerait d'être pire que le mal, car l'État ne pourrait renoncer à l'internat que pour son compte, ce qui, loin d'avancer ses affaires, les compromettrait peut-être irrévocablement. Il ne faut pas, en effet, se faire d'illusion. L'internat est une nécessité sociale et un hommage rendu à la sainteté de l'éducation. Celle-ci est chose trop grave pour n'avoir pas besoin, je ne dirai pas d'un sanctuaire, si le mot est jugé trop ambitieux, mais d'un abri sûr qui la protège. Voilà toute la raison d'être de l'internat, et elle suffit amplement à le légitimer. Il est la protection, la défense, le rempart nécessaire de l'éducation. On dira tout de suite : Et la famille ? Et il y aura là matière à belles phrases ; mais, en dépit de toutes les phrases du monde, il faut prendre son parti de cette vérité incontestable que la famille est insuffisante à la tâche de l'éducation. Je ne parle pas, bien entendu, des exceptions, qui n'existent, chacun le sait, que pour confirmer les règles. La famille est insuffisante pour une raison très simple et plus claire que le jour : elle vit dans le monde, dans le train de la vie, et c'est là un milieu mauvais pour les néces-

sités de l'éducation. La famille en a le sentiment très net, et c'est pour cela qu'elle a recours à l'internat. Il est trop commode de faire aux parents le reproche d'être égoïstes, et de se soustraire trop volontiers à un grand devoir. Ce sont là des mots. Ils ne s'y soustraient pas. Ils sentent qu'ils en sont incapables ; et voilà pourquoi ils cherchent des gens qui, dans un milieu spécialement approprié à cette tâche, aient la vocation, le loisir, l'expérience, l'autorité nécessaires pour l'accomplir. Donc, les familles auront toujours besoin de l'internat, ce qui oblige fatalement l'État à le leur offrir, s'il ne veut pas qu'elles aillent le chercher ailleurs. Mais cette obligation en entraîne d'autres. L'internat ne peut exister qu'à deux conditions qui sont les conditions mêmes de toute éducation digne de ce nom, l'autorité en haut et le respect en bas. A cela, ni démocratie, ni république, ni principes de 89, ni suffrage universel ne peuvent et ne pourront jamais rien. C'est une loi que tous les gouvernements imaginables ne déferont pas plus qu'ils ne l'ont faite. Là est le criterium infaillible de toutes les réformes qui pourront être faites dans l'éducation. Sont-elles de nature à augmenter l'autorité chez les uns, le respect chez les autres ? Ne cherchons pas davantage ; elles sont bonnes, comme dans le cas contraire, elles sont mauvaises. Et il y a là-dessus

une lumière qui ne trompe pas : c'est le sentiment, j'allais dire l'instinct des familles. Il serait par trop puéril de s'imaginer que toutes les familles — et l'on sait si elles sont nombreuses ! — qui tiennent absolument à confier leurs enfants à des « pères » quelconques, le font expressément pour que ces « pères » leur rendent des « cléricaux ». Ces parents ne tiennent pas plus à faire de leurs fils des « cléricaux » qu'ils ne le sont eux-mêmes ; qu'on en soit bien persuadé. Seulement ils disent et redisent obstinément : « Nous voulons que nos fils soient bien élevés ; et, par là, nous entendons qu'ils grandissent dans une atmosphère morale faite d'autorité et de respect. Voilà tout. » Autorité et respect ! Ah ! ce sont là deux vocables qui sonnent mal en démocratie libre-penseuse ! C'est dommage, car il n'en est pas qui sonnent mieux en éducation. Et, là-dessus la démocratie croira faire merveille et répondra à tout en créant beaucoup de chaires de pédagogie et beaucoup de musées pédagogiques. C'est parfait; mais ce ne sera pas précisément la même chose, ces institutions étant aussi peu faites pour tenir lieu de l'autorité et du respect que pour les faire naître. Ces deux choses augustes sont, en éducation, ce que sont les axiomes en géométrie. Elles sont parce qu'elles sont, et on les a ou on ne les a pas. Seulement on n'a pas plus le droit de ne

les pas avoir qu'on n'a le moyen de s'en passer.

Et ici, il ne faut pas craindre d'aller plus loin et de toucher à un point particulièrement délicat. Dans l'idée qu'elles se font des conditions de la bonne éducation, les familles ne sont pas encore arrivées à admettre comme indifférent que la religion en puisse être absente. Qu'elles témoignent en cela de petitesse d'esprit, c'est bien possible, et il est telles hautes régions politiques où la chose ne fera pas l'objet du moindre doute. Soit; mais là n'est pas la question. La seule question pour l'État est de gagner et de garder la confiance des familles, seul moyen d'avoir leurs enfants. Et, pour cela, il ne suffira pas de dire, comme dans l'école primaire : « Je suis neutre et vous êtes libres ! » Dans l'internat, le cas est très différent. « Ah ! vous êtes neutres, diront les familles. Alors, tant pis ! Vous nous représenteriez trop mal; car nous, nous ne le sommes pas. Nous sommes de l'avis de celui qui a dit que la religion était, en ce monde, la plus grande école d'autorité, de discipline et de respect, et nous jugeons ces choses une trop grosse part de l'éducation pour nous contenter de la neutralité en ce qui les touche. Bonsoir ! Nous allons chez ceux qui ne sont pas neutres ! » Et ils y vont. Que dire et faire à cela ? Mon Dieu ! la seule chose qui soit raisonnable et que l'État, il faut le reconnaître,

a eu le bon esprit de faire jusqu'ici : garder avec le plus grand soin les aumôniers, pasteurs et rabbins et tenir ostensiblement à distance de la porte de nos collèges la terrible laïcisation. On l'y tient, en effet et on peut dire : « Vous voyez! Elle n'entre pas! » C'est vrai; mais elle compte bien entrer, car elle sait à merveille qu'elle ne manque pas de hauts et puissants complices, et, en attendant, elle rôde infatigablement tout autour, et l'État n'a pas assez, auprès des familles, le bénéfice de son honorable résistance. Voilà ce que lui vaut le tort d'avoir trop facilement cédé sur d'autres points. Il s'est mis dans ce cas que l'on soit fondé à lui faire un procès de tendance, et à n'avoir qu'une confiance médiocre dans la solidité de ses bonnes intentions. On a toujours peur qu'elles ne tiennent pas. Il y aurait bien, il n'en faut pas douter, des moyens de faire tomber ces méfiances et de conquérir ces récalcitrants. L'État aura-t-il l'intelligence de les voir et le courage de les prendre? C'est une grâce qu'il faut lui souhaiter. Il se pourrait, j'en conviens, que cela le brouillât quelque peu avec l'esprit de secte; mais il ne faut pas s'y tromper : son autorité et son succès d'éducation sont à ce prix.

Voilà donc une première question, et d'importance capitale, sur laquelle la ligne de conduite de

l'État est clairement tracée. Il en est une autre, d'importance non moindre (au fond, tout l'avenir de l'instruction secondaire est compris dans ces deux questions-là ; le reste n'est qu'accessoire), où cette ligne de conduite ne semble guère moins claire : je veux parler de la question des anciens.

L'instruction secondaire, on le sait, a été jusqu'en ces derniers temps à peu près exclusivement classique, c'est-à-dire fondée sur la prépondérance de l'élément classique *ancien*. Ce caractère exclusif la condamnait presque nécessairement à n'être efficace que pour une petite partie de sa clientèle, et à passer, comme on dit vulgairement, par-dessus la tête de tout le reste. Il y avait là une situation mauvaise et qui a duré trop longtemps. En bas, l'instruction primaire, avec sa clientèle propre, à laquelle elle ne doit et ne peut donner que ce qu'elle a. En haut, une instruction classique raffinée, ne faisant sentir ses bienfaits qu'à un petit nombre ; et, dans l'intervalle, une énorme lacune, un vaste trou béant, où se pressait comme dans des limbes, une innombrable jeunesse, dénuée de tout système d'instruction approprié à ses besoins, et flottant, à peu près sans guides, entre l'instruc-d'en haut et l'instruction d'en bas. Il était impossible que cet état de choses se prolongeât indéfiniment. Après quelques essais qui remontent, il est

juste de ne pas l'oublier, jusqu'aux temps lointains de Louis-Philippe, M. Duruy, dont on est sûr de trouver l'initiative intelligente et résolue dans la voie de tous les progrès, créa enfin, de toutes pièces, l'enseignement dit « secondaire spécial » pour combler la grande lacune et donner satisfaction aux légitimes exigences de notre temps. On peut le dire sans hésitation, l'entreprise était, dans son ensemble, bien conçue, dans un véritable esprit pratique et avec un sens très juste du bien public. Et pourtant elle a échoué. L'enseignement nouveau n'est arrivé à conquérir ni les esprits ni sa place au soleil. Il a végété sans prestige et sans crédit, jusqu'au moment où s'est imposée l'urgence de le remplacer.

Pourquoi cet échec ? Peut-être pour une simple question de titre. La vanité française — je ne suppose pas qu'il vienne à l'esprit de personne de méconnaître en elle un des plus puissants facteurs de nos destinées — n'a pu se résigner à trouver son compte à un titre modeste qu'il était trop facile de prendre pour un aveu et un brevet d'infériorité, en face de l'ancien enseignement classique resté debout. C'était une irrévocable condamnation. Si l'enseignement nouveau était jugé nécessaire, ce n'était pas pour demeurer dans une condition subalterne et humiliée. Si l'enseignement ancien était

jugé insuffisant, ce n'était pas pour conserver une orgueilleuse primauté que la force même des choses avait condamnée. Ainsi raisonna l'esprit d'égalité, et il laissa l'enseignement dit « spécial » (en cela, il faut en convenir, assez mal nommé) se morfondre dans le discrédit. Pour se passer du commerce de l'antiquité, les fils de 89 n'estiment pas qu'ils doivent être réduits à la portion congrue d'un enseignement inférieur, et qualifié tel par son seul titre. Accepter cela serait laisser perpétrer sur soi-même un crime de lèse-égalité, c'est-à-dire la seule chose à laquelle un Français de nos jours ne se résignera jamais. Voilà qui est décisif, et pose, avec une netteté parfaite, le problème qui est, à l'heure présente, l'une des grosses préoccupations des pouvoirs publics.

Que vont faire ceux-ci pour reprendre, avec plus de chances de succès, la tentative de M. Duruy? Élever et élargir le programme de son enseignement moderne? L'agrandir jusqu'à la dignité d'un enseignement qu'on puisse, tout comme l'autre, appeler *classique*? Le débaptiser surtout, et le débarbouiller de cette espèce de roture qui semblait attachée, chez nous, aux noms de « professionnel » et de « spécial », et ne pas lui marchander l'appellation de *qualité*? Soit. *Classique français* ou *classique moderne* serait, après tout, une dénomination

irréprochable, et il serait très possible d'établir, sous ce nom, un système d'enseignement excellent et qui comblerait, en perfection, la lacune que l'on sait. Mais — et qu'on y prenne garde! tout est là! — s'agit-il de créer un enseignement nouveau, qui reste intermédiaire entre le primaire et le classique, c'est-à-dire de ne pas sortir, tout en la modifiant sur tel ou tel point, selon les leçons de l'expérience, de la tradition de M. Duruy? Ou s'agit-il de créer un enseignement nouveau, pour le placer à côté de l'ancien *sur un pied d'égalité complète*, en attendant l'heure d'évincer ce dernier et d'hériter de lui? On comprend la différence : elle est capitale. Dans un cas, les anciens restent. Dans l'autre, ils s'en vont. Peut-être pas tout de suite, ni aujourd'hui, ni demain, mais bientôt. Ils ne sont plus que comme des locataires qui n'ont pas encore vidé les lieux, mais qui ont reçu leur congé. Et cela, sans qu'il y ait eu la moindre nécessité d'agir d'autorité. Placer à côté des anciens *les classiques modernes*, avec égalité de fonctions, de droits, de dignités, de privilèges, c'est — il n'est pas permis de se faire illusion là-dessus — signifier aux anciens qu'on en a fini avec eux. C'est les laisser subsister dans une condition toute semblable à celle qu'Épicure assigne à ses dieux. Ils sont comme s'ils n'étaient point; ce qui amène invinciblement à con-

clure qu'il est infiniment plus raisonnable qu'ils ne soient pas du tout. Cela est fatal. Est-ce là ce que l'État veut, et ce qu'il prépare?

Je n'ai pas, et je crois pouvoir en être très sûr, la superstition des anciens. Je ne crois pas du tout qu'ils constituent pour l'esprit une église hors de laquelle il n'y ait point de salut. Je n'ai, en aucune façon, cette idée qu'on ne puisse, sans eux, ni avoir l'esprit cultivé ni écrire en bon français. Je me considérerais comme manquant de sens commun et méconnaissant d'évidentes nécessités, si j'estimais qu'ils pussent suffire à l'éducation des hommes d'aujourd'hui. Il y a maintenant, en matière d'éducation, des vérités dûment établies et au-dessus de toute discussion. Il n'y a plus de système d'éducation possible — et j'entends l'éducation la plus relevée et la plus *classique* — sans une part considérable, et qui le deviendra tous les jours davantage, faite aux littératures modernes, aux sciences historiques, aux sciences de la nature. De là, diminution nécessaire de la place réservée naguère aux seuls anciens. Il est hors de doute, par exemple, que l'antiquité grecque doit se contenter maintenant d'une très petite place, fort indigne à coup sûr, de son exceptionnelle valeur, mais qu'il ne dépend d'aucune puissance humaine de faire plus grande : j'entends expressément, cela va de soi, dans le do-

maine de l'éducation. Il lui reste celui de l'érudition. Là, elle sera souveraine : *Illâ se jactet in aulâ.* Ailleurs, ce n'est plus possible, en vertu des nécessités contre lesquelles rien ne peut plus prévaloir. Mais ces nécessités vont-elles jusqu'à frapper d'une exclusion semblable la *latinité* et les *Latins*, c'est-à-dire cette partie de l'antiquité qui est en même temps une partie de nous-mêmes? Le cas est très différent, et l'on n'y saurait trop réfléchir.

Les Latins ont, en effet, pour nous ce caractère propre que, tout en étant des anciens, ils sont encore nous-mêmes. C'est d'eux que nous sortons. C'est nous que nous retrouvons en eux. Nous n'éprouvons pas cela avec les Grecs. Aller chez ceux-ci est toujours faire un voyage à l'étranger et en lointain pays. Aller chez les Latins, c'est, pour nous, en quelque sorte, ne pas sortir de la maison. Il semble que nous séparer d'eux serait rompre avec une partie de notre propre famille ; et laquelle? Celle-là même qui a commencé à nous faire ce que nous sommes et à nous introduire dans l'élite des civilisés. Mais cela ne les défend pas ! Ils sont des anciens, et cela suffit ! Il y a là, il faut en convenir, un étrange orgueil, et qui fait peu d'honneur à notre jugement. Nous voulons dater de nous-mêmes, en gens qui ne doivent rien à personne. Chaque génération veut reprendre maintenant pour son compte le mot

fameux : « Moi seule ! Et c'est assez ! » Comme si ce que nous sommes à l'heure présente n'était pas le produit de l'élaboration accumulée des siècles, et comme si nous pouvions nous connaître sans savoir comment nous avons été faits, et en oubliant que le premier, le plus solide et le plus noble élément de nous-mêmes a été l'œuvre du génie latin. Regardons autour de nous, langue, religion, droit, littérature, art, politique : la latinité est au fond de tout cela ; c'est en elle que toutes ces choses ont poussé leurs racines et puisé leur sève ; et notre présent est si profondément enfoncé dans ce passé que concevoir un système d'éducation distinguée d'où la latinité serait exclue, semble être quelque chose de tout à fait semblable à la conception d'une France fantastique, qui se serait faite toute seule et serait vraiment l'enfant engendré sans mère, *proles sine matre creata*. Mais la latinité n'est pas seulement la partie la meilleure, et comme la moelle, de notre tradition : elle a un autre mérite. Elle est demeurée le bien commun de la haute culture de tous les peuples civilisés, ce qui fait qu'en dépit de son antiquité, elle est encore un lien entre les modernes. Grâce à elle, Anglais, Allemands, Français, peuvent se sentir, du moins par l'esprit, héritiers des mêmes ancêtres. Il y a un grand mot, dont on a parfois ridiculement abusé, mais dont on peut faire ici une exacte appli-

cation : pour l'élite des modernes, le commerce de l'antiquité est vraiment une « communion ». Cela est si vrai que, même encore aujourd'hui, on a bien de la peine à ne pas considérer le latin comme la langue naturelle — et universelle — de toutes les sciences ayant trait à l'antiquité. Enfin la latinité a gardé une dernière et capitale vertu : elle est restée essentiellement aristocratique. Elle n'est pas et ne peut pas être l'étude et la fréquentation de tout le monde. Au fond, c'est peut-être bien là son plus grand crime aux yeux du grand nombre. Le « nombre » ne veut plus d'une étude qui ne peut pas être pour lui, et puisqu'elle ne peut pas être pour lui, il faut qu'elle ne soit pour personne! Nous disions tout à l'heure comment raisonnait l'orgueil démocratique, et voilà maintenant comment raisonne l'envie démocratique. Deux très grandes puissances, sans nul doute! Mais est-ce à dire, parce qu'elles sont si redoutables, qu'il n'y ait qu'à courber la tête sous leurs arrêts? Oui, le commerce de l'antiquité suppose une aristocratie d'esprit et ne saurait s'en passer. Et c'est même pour cela qu'un peuple intelligent devrait l'entretenir avec un soin jaloux. C'est le commencement de la sagesse que de tâcher de ne pas tomber du côté où l'on penche, et, pour cela, de chercher qui vous redresse dans le sens opposé. Or, de quel

côté, dans les choses de l'esprit, est menacée de tomber la démocratie? Du côté de la vulgarité, de la platitude, de la grossièreté, de l'américanisme, du béotisme. Elle devrait donc, si elle était sage, attacher le plus grand prix à une éducation distinguée qui fût, pour elle, une sûre garantie contre l'abaissement. L'aristocratie de l'esprit est le meilleur de notre passé et de notre gloire. Et comment la concevoir, sans une instruction faite pour elle? Et comment concevoir cette instruction en dehors du commerce de l'antiquité? Chose curieuse, à laquelle on ne songe pas assez et qui dénote un singulier trouble dans les esprits! Nous parlions tout à l'heure, et pour leur rendre pleine justice, des efforts si louables que notre pays fait depuis vingt ans pour se donner un enseignement supérieur digne de lui. Qui ne voit pourtant l'étrange contradiction qu'il y aurait entre une bonne volonté si marquée pour relever l'enseignement supérieur, et le blâmable parti pris d'abaisser l'enseignement secondaire? Car il ne faut pas se faire l'illusion de croire que le nouveau classique, qu'on l'appelle *français* ou *moderne*, pourrait ne pas être un abaissement en face de l'ancien. Comment ne pas voir que les deux enseignements se tiennent; que la valeur de l'un est le gage de la valeur de l'autre; et que prétendre porter très haut l'enseignement supé-

rieur au moment même où on risquerait de laisser l'enseignement secondaire tomber très bas, serait révéler des esprits qui savent mal ce qu'ils veulent et ce qu'ils font? On parle d'opinion et des exigences de l'opinion. Ce n'est pourtant pas une découverte à faire qu'il y a des choses infiniment supérieures à l'opinion et à ses exigences. Sans aller jusqu'à prendre Chamfort au mot quand il dit que « l'opinion est la reine du monde parce que la sottise est la reine des sots », — le mot est trop excessif pour être vrai, trop violent pour être juste, — contentons-nous de réfléchir à cette autre parole du même homme, mesurée celle-là, et pleine de sagesse, qu'il est des temps où l'opinion publique peut être la pire des opinions. Est-ce donc alors qu'il faut la suivre?

Je ne craindrai pas de le dire. Il y a, entre les anciens et nous, et je n'ai pas besoin de redire que, par ce nous, j'entends surtout les Latins, une affinité si étroite, il y a, de nous à eux, une dépendance intellectuelle et morale si forte, que nous ne saurions raisonnablement songer à couper le lien qui nous attache à eux, même au cas où leur langue serait particulièrement difficile et où ils ne nous auraient pas laissé de monuments littéraires exceptionnellement précieux. Or, loin qu'il en soit ainsi, c'est tout le contraire dans les deux cas. Le

latin est facile, surtout pour des hommes parlant une langue issue du latin. Avec de bonnes méthodes, c'est chose aisée de le maîtriser, et il n'est nul besoin de consacrer à ce travail un long temps. Donc, de ce côté, aucun préjudice à craindre pour toutes les autres études nécessaires. Elles peuvent très bien exister et se développer à côté du latin, sans avoir à souffrir de son voisinage et craindre qu'il ne prenne pour lui trop de temps et trop de place. Voilà un premier avantage. L'autre est plus grand encore. Cette littérature, dont il y aurait, pour nous, une déchéance à nous séparer, même si son accès était difficile et qu'elle fût de qualité moindre qu'elle n'est, parce qu'elle porte en elle nos origines, notre passé et tout ce qui nous a faits ce que nous sommes, se trouve être, non seulement d'accès facile, mais, par surcroît, du plus haut prix. Elle n'a guère, en tout, duré plus de deux siècles, un siècle avant le christianisme et un siècle après (ce qui lui donne, par parenthèse, ce singulier avantage de pouvoir tenir tout entière sur un rayon de bibliothèque); mais elle a duré assez pour être riche à la fois en enseignements de toute sorte et en grands modèles. Dans cette période si courte de l'histoire, qui va de Lucrèce à Juvénal et de Cicéron à Tacite, on peut dire qu'il n'est guère un écrit qui ne soit demeuré digne du culte de la postérité

et ne porte la marque d'une valeur telle que rien autre, dans aucune littérature, n'en pourrait tenir lieu ni en offrir l'équivalent. Et c'est de cela que nous nous priverions? C'est cela que nous retrancherions spontanément de notre patrimoine? Il serait réservé à notre temps de consommer cet attentat sur l'âme de la France? Est-ce possible! Et en sommes-nous là de le devoir craindre?

Voilà longtemps qu'il m'est donné de vivre dans un commerce intime avec nos maîtres latins. J'ai cru que de là pouvait me venir quelque droit de parler pour eux, et que le moment m'y invitait. De cette pensée est sorti le livre qui va suivre cette préface. Qu'on ne s'attende point à y trouver quelque chose qui ressemble à une histoire de la littérature romaine : je n'ai songé à rien de tel. J'ai seulement voulu, dans une revue de tous les « maîtres » de cette littérature et de leurs œuvres capitales, bien montrer ce qu'elle vaut, et ce qui nous la devrait rendre sacrée et « intangible ». Ce qui se peut faire — je m'assure qu'on le reconnaîtra — sans que la plus libre critique ait rien à abdiquer et à sacrifier de ses droits. Si ce livre devait contribuer, dans une mesure quelconque, à faire prévaloir une cause que j'estime indissolublement liée à la bonne éducation, à la bonne renommée et à l'ascendant assuré et durable de notre esprit, il

n'est pas de succès dont j'aurais plus lieu d'être fier. Sinon, j'aurai toujours rempli un devoir, et me serai donné un mélancolique plaisir, en saluant d'un dernier hommage des dieux qui s'en vont.

I

LES TRADUCTEURS LATINS DE LA COMÉDIE GRECQUE

PLAUTE ET TÉRENCE

Les deux premiers noms marquants de la littérature romaine que nous présente l'histoire, sont peut-être, il faut le dire tout de suite, ceux des deux écrivains latins qui valent le moins personnellement et par eux-mêmes, car ils n'ont été que des traducteurs ; et ils ne semblent même pas avoir fait preuve, dans ce rôle, des qualités sérieuses qu'il eût pu comporter. Mais, s'ils ont été médiocres, leur œuvre ne l'est pas, en raison du prix inestimable que les circonstances lui ont permis de garder pour nous.

I. — PLAUTE.

Il s'était conservé, sous le nom de Plaute, une quantité considérable de comédies. Dans le nom-

bre, les anciens, sur la foi de Varron, et conformément à la vraisemblance, en avaient accepté 21 comme absolument authentiques. De ces 21 véritables comédies plautines, nous en avons perdu une, *le Sac* (*Vidularia*) et une autre, *la Cassette* (*Cistellaria*), nous est parvenue dans un tel état qu'on peut dire qu'une moitié à peine a été sauvée. Il est donc impossible de juger de la valeur d'une œuvre dont la structure nous échappe, et où des rôles entiers sont perdus. Les 19 autres nous sont arrivées intactes, à quelques lacunes près, et nous donnent, par conséquent, de Plaute, une pleine connaissance.

De ces 19 comédies je voudrais proposer la classification suivante.

Quatre semblent mériter tout d'abord d'être mises à part pour le défaut le plus grave que puissent avoir des comédies : elles sont ennuyeuses. Ce sont *Stichus*, *Épidique*, *le Persan* et *Charançon*. *Stichus* est une pièce baroque et mal venue qui n'a qu'une vraie scène de comédie, une exposition assez fine, suivie brusquement d'insipides bouffonneries, lesquelles aboutissent à une grossière parade, une bombance d'esclaves. *Épidique*, peut-être par l'effet du *mélange* (*contaminatio*), présente une intrigue très compliquée et difficile à suivre, et qui ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour la dé-

mêler. C'est l'éternel thème des fourberies de Scapin, ou série de déconvenues d'un vieillard berné par un fripon d'esclave. Matière comique assurément, si elle est bien traitée, mais qui, dans l'espèce, n'a inspiré à l'arrangeur romain qu'une pièce sèche, étriquée, confuse, tout à fait dépourvue d'esprit et d'agrément. *Le Persan* n'est pas traité avec plus de bonheur. Cette pièce pourrait s'appeler : (marchand d'esclaves) *mystifié et battu*. Or, les personnages de cette espèce avaient ce privilège, aux yeux du public grec, qu'il leur suffisait d'être attrapés et rossés pour mettre les spectateurs en liesse. C'est, à peu près, tout le mérite du *Persan*. Dans *Charançon*, ce n'est plus le seul qui fait figure, mais la trinité complète des « têtes de Turc » de la comédie attique, le *leno*, le soldat et le banquier. Tous trois sont bafoués de compagnie, mais sans le moindre agrément pour le lecteur d'aujourd'hui, ne faisant nul doute que celui d'autrefois ne fût beaucoup plus accommodant.

Au-dessus de ces quatre comédies très médiocres, j'en placerais immédiatement quatre autres où le mélange des qualités est plus sensible : *Pseudolus*, *le Marchand*, *le Carthaginois*, *le Revenant*. Cicéron fait dire à Caton, dans le *De Senectute*, que Plaute raffolait de son *Brutal* (*Truculentus*) et de son *Pseudolus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette

dernière pièce comptait parmi ses personnages un *leno*, nommé *Ballion*, dans le rôle duquel le fameux Roscius faisait merveille, et qu'on y trouve de l'esprit, un esprit à la fois précieux et libertin, quelque verve, et des traits de pur (c'est-à-dire de grossier) réalisme. *Le Marchand*, ou la mystification d'un barbon amoureux et rival de son fils, nous présente ce sujet traité avec une incontestable finesse, mais avec plus de finesse que de gaieté, et une recherche non exempte de préciosité et de mauvais goût. Comme il y a des traits analogues dans *Charançon*, et que *Charançon*, ainsi que *le Marchand*, est de Philémon, on est tenté de se demander si ces traits ne seraient pas la marque propre de Philémon. *Le Carthaginois* (est-ce toujours l'effet du *mélange*?) contient une double intrigue, un *leno* confondu et une famille retrouvée, mais la pièce (elle est de Ménandre) ne manque pas de traits piquants. Il y a, chose rare! un vieillard qui est un brave homme, ni amoureux ni ridicule, et Carthaginois par-dessus le marché. Pour les Athéniens, les Carthaginois étaient évidemment des hommes comme les autres. Qu'est-ce que les Romains des guerres Puniques devaient penser de cela? Il y a une exposition vive et nette. Il y a une courtisane de haute volée qui fait volontiers de la morale, et qui écrase de ses dédains les courtisanes de bas

étage. Il y a enfin quelques passages faits de main d'ouvrier et qui décèlent un moraliste aussi fin et élégant que sceptique. Mais tout cela semble demeurer à l'état d'ébauche et de traits épars, et est quelque peu gâté par un luxe de *concetti* et de plaisanteries détestables. *Le Revenant* — un bonhomme de père dupé par une assez grossière histoire de fantôme — a le tort de manquer de comique et de gaieté. La scène à faire, la mystification, est glaciale. Est-ce la faute de l'auteur (il semble que Philémon puisse être à bon droit soupçonné de quelque froideur) ou du sujet? Et ne peut-on se demander s'il y a vraiment matière à comédie vraie dans la crédulité à une chose telle que les revenants? Peut-être bien, si cela est relevé par les détails; mais ce n'est malheureusement pas le cas pour la *Mostellaria*.

Viendraient ensuite trois comédies, *Casina*, l'*Asinaria* et *le Brutal*, toutes les trois de la même famille. Quelle famille! Il faut bien l'appeler par son nom, la pornographie. On en chercherait vainement un autre. *Casina* semble n'être qu'un abrégé. La pièce est comme desséchée et réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire aux situations; mais quelles situations! Un père et son fils se disputent une esclave de la famille, Casina. Le père expédie son fils en voyage, et se prépare à marier

l'esclave à un sien fermier qui lui en laissera la libre disposition. Mais il y a une mère de famille qui se doute du coup et prépare du fil à retordre à son mari. Avec l'aide d'un drôle à son service, elle fait passer ledit mari par une série de mystifications que termine ce bouquet : le drôle en question est habillé en mariée et servi, comme épousée, au fermier du bonhomme. Il y a une scène nuptiale... L'*Asinaria* enchérit sur *Casina*. Un jeune homme a une courtisane pour maîtresse. La mère de cette courtisane le met à la porte, parce qu'il n'a plus le sou. Désespoir! Il lui faut vingt mines. Comment les avoir? Par bonheur il a un père dont l'idée fixe est que son fils fasse la fête tout son soûl. S'il ne tenait qu'à ce digne homme, le fils aurait les vingt mines et la femme tout de suite. Mais, comme toujours, il y a là une maman qui est moins tendre, qui tient les cordons de la bourse, et qui les tient très serrés. A la faveur d'une vente d'ânes (d'où le nom de la pièce), on attrape la bonne dame et les vingt mines sont conquises. Seulement, alors, le papa serviable réclame sa récompense. Il demande à son fils de lui céder sa maîtresse, rien que pour une nuit. Il n'est pas exigeant. Le jeune homme, de son côté, est trop reconnaissant et trop bien élevé pour refuser une chose aussi juste à un aussi bon père, et la chose est convenue. Mais comme il y a

toujours des malintentionnés dont la joie est de troubler le bonheur d'autrui, il se trouve, juste à point, un jaloux pour aller raconter l'histoire à la maman. Et celle-ci d'accourir chez la courtisane, où le papa et le fils sont attablés en bons compagnons, et d'empoigner Monsieur son époux qu'elle ramène, tête basse, au logis. On ne pourra pas dire, au moins, qu'il manque une morale à l'histoire. *Le Brutal* (*Truculentus*) enchérit encore sur l'*Asinaria*. Le titre de la pièce est emprunté à un personnage secondaire. Le naturel et vrai titre serait un substantif de deux syllabes que l'on ne peut écrire honnêtement, et que l'on remplace d'ordinaire par le vocable poli de « courtisane ». L'héroïne de la pièce est une « Nana », et tout l'intérêt consiste à montrer cette honnête personne appartenant à la fois à trois hommes, un citadin, un campagnard et un soldat. Il n'y a là ni intrigue, ni action, ni pièce, mais une série de scènes déroulées avec une verve cynique uniquement pour montrer jusqu'où peuvent aller et l'effronterie d'une fille et l'abjection de ses galants. En somme, *Casina*, l'*Asinaria* et *le Brutal* constituent un trio unique en son genre.

Et en voici un autre, bien différent, formé par trois bons petits drames, sérieux, sentimentaux et honnêtes : *les Captifs*, *le Câble* et *l'Homme aux trois écus*. *Les Captifs* pourraient s'appeler aussi

bien *l'Esclave vertueux qui se dévoue pour son maître.* Ce drame estimable a de faux airs de tragédie bourgeoise, et semblerait en mériter le nom bien plus que celui de comédie, s'il n'était farci d'une forte dose de bouffonneries et de niaiseries, en violent désaccord avec la gravité presque tragique du sujet. Bizarre mélange, où le sérieux et le grotesque se hantent brutalement, sans se fondre ! Quelle part faire là dedans au traducteur et à l'original? Le nom même de celui-ci nous est inconnu. *Le Câble* (qui pourrait aussi bien s'appeler *la Pêche miraculeuse*) est moins altéré que la précédente pièce, dans son caractère sérieux. Il y faudrait bien peu de chose, la suppression de quelques grossiers lazzis et de quelques malpropretés, pour en faire une assez bonne pièce, pas ennuyeuse et finissant bien. L'exposition est particulièrement amusante et pittoresque. Il y a deux jolis monologues et un charmant dialogue de jeunes filles, où l'on sent toute la finesse attique. L'auteur était Diphile. Quant au *Trinumus*, *l'Homme aux trois écus* (traduction du *Trésor* de Philémon), c'est une pure berquinade. Son vrai nom serait celui du joli roman de J. Girardin, *les Braves gens*. Mégaronide : brave homme, sermonneur et bénisseur. Calliclès : brave homme, discret et délicat. Charmide : brave homme qui va trimer pour le bon plaisir de son fils. Stasime, l'es-

clave : brave homme sermonneur et bénisseur, comme son maître. Lysitelès, un jeune premier : brave homme, qui uniquement pour faire plaisir à un ami, veut épouser une fille sans dot. Philton, digne père de ce digne jeune homme : brave homme, qui moralise presque autant que son fils. Lesbonicus, enfin, le loup de cette bergerie, viveur et ruiné, mais brave homme tout de même, à ce point qu'il se dépouille au profit de sa sœur, avec l'arrière-pensée de « s'engager » après. Et malgré tout cela, en dépit de tous ces bénisseurs et de leurs sermons, cette édifiante comédie n'est point du tout ennuyeuse, et se lit jusqu'au bout non sans agrément.

Une cinquième catégorie est formée par *Amphitryon* tout seul, unique type, malheureusement, qui nous soit resté, de la parodie gouailleuse, librepenseuse et libertine. La pièce est un vrai régal pour l'esprit, et elle a, surtout depuis Molière, conquis trop de renommée pour qu'il y ait lieu de la vanter, surtout à des lecteurs français.

Puis deux grosses bouffonneries dont l'une a eu l'honneur, comme *Amphitryon*, de fournir un sujet à Molière : *la Marmite* (ou *l'Aulularia*) et *le Soldat fanfaron*. Dans *la Marmite*, il n'y a, à proprement parler, ni intrigue ni pièce, et, en dehors d'Euclion, pas un personnage qui compte. Et lui-même est une charge, une grosse caricature plus

qu'un personnage de comédie. Tout se réduit à une série de scènes destinées à étaler certaines tribulations par où l'on peut faire passer un avare, et à nous en amuser. De ce côté, le but est atteint, et la charge est assez drôle. Seulement, il faudrait une singulière bonne volonté pour y voir quelque chose qu'on pût comparer à *l'Avare*. Dans *le Soldat fanfaron*, la caricature est encore plus grosse : elle est énorme. Il est évident que, pour les Athéniens de la décadence, ce peuple de viveurs qui s'estimait si heureux de vivre sous l'administration d'un préfet macédonien qu'il élevait à ce fonctionnaire trois cent soixante statues, le soldat de profession était un être à part. Ces gens d'esprit, que ne troublait ni le sentiment de la patrie ni la préoccupation du service militaire personnel, estimaient le métier de soldat une chose tellement bête qu'il fallait, pour s'y vouer, être une triple bête, non sans être, en même temps, un fieffé poltron. Soldat, soit ; mais s'exposer à se faire casser la tête, jamais ! De là, le soldat de théâtre, un capon qu'un enfant ferait entrer dans un trou de souris, et un idiot destiné à être berné, bafoué et battu à outrance. Le Pyrgopolinice, que Plaute montre aux Romains, est naturellement dessiné sur ce beau modèle. Il est la victime grotesque de toute sorte de tours pendables. Et, au milieu de ces énormes bouffonneries se détache un personnage très

curieux, un type d'*honnête homme* dans la société d'alors, vieux garçon endurci, égoïste, libertin et complaisant, dessiné avec une extrême finesse. Morceau de pur atticisme qui fait, avec les grossièretés voisines, un singulier contraste. Ces pièces semblent parfois d'indigestes macédoines, faites d'un mélange de Molière, de Turlupin et de Guignol ; mais ce n'est malheureusement pas Molière qui domine.

Enfin deux vraies comédies, pleines des capitales qualités du genre, l'esprit et la gaieté : *les Ménechmes* et *les Bacchis*. La première a séduit le plus gai de nos anciens comiques jusqu'à lui inspirer la fantaisie de faire des Ménechmes français. La seconde peut être tenue pour un des bons modèles des *Fourberies de Scapin*. L'auteur inconnu des *Ménechmes* attiques a montré un véritable génie comique, en inventant cette amusante intrigue fondée sur le plus fécond des quiproquos, la ressemblance absolue de deux jumeaux. Quant aux *Bacchis* (qui sont probablement de Ménandre) elles ont le rare mérite de nous offrir les scènes à faire vraiment faites. Là, Molière est tout simplement devancé, ce qui témoigne chez l'auteur ancien d'un talent non médiocre.

Voilà donc la matière du théâtre qui porte le nom de Plaute, telle que nous la trouvons dans les 19 comédies venues jusqu'à nous. Quelles con-

clusions, maintenant, sommes-nous en droit d'en tirer sur ces deux points : le mérite personnel de Plaute? l'intérêt de l'œuvre qui porte son nom?

Le mérite personnel de Plaute? Il est très mince; et il faut tout d'abord renoncer à trouver chez lui la plus légère trace d'originalité et d'invention. Les Romains venaient d'entrer en relation tous les jours plus étroites avec les Grecs. Ils avaient senti tout de suite combien les Grecs leur étaient supérieurs par l'esprit, et ils avaient dû être particulièrement frappés de la place énorme que le divertissement de la comédie avait pris dans la vie grecque. Ce divertissement, dans leur hâte à se hausser au niveau de leur rivaux, ils voulurent incontinent se le donner. Mais comment? Pour un peuple qui s'éveille à la vie littéraire et qui reçoit, pour ainsi dire, la première révélation de ce que c'est que l'esprit, le moyen de débuter par cette œuvre de raffinés et ce régal de délicats qu'on appelle la comédie? Sans compter qu'en supposant beaucoup plus avancée l'éducation de l'esprit romain, il y avait à Rome la plus forte raison pour que la comédie s'y trouvât non seulement mal à l'aise, mais dans l'absolue impuissance de vivre. A Rome, tout était sérieux, très sérieux, et la vie privée, non plus que la vie publique, n'était matière à raillerie. Il eût fait beau voir qu'un plaisantin fût assez mal avisé pour vou-

loir faire rire aux dépens des magistrats et des pontifes, ou, ce qui n'était pas moins sacré, de l'autorité d'un père ou de la dignité d'une matrone ! Les institutions comme les mœurs frappaient donc la comédie d'un *veto* inflexible, et les conditions de la société romaine ne pouvaient pas plus s'accommoder d'un Ménandre que d'un Aristophane. Mais comme, d'un autre côté, les Romains n'entendaient plus se résigner à une sorte d'aveu d'infériorité intellectuelle, en se déclarant incapables de goûter le divertisement à la fois le plus délicat et le plus populaire de la vie grecque, comment se tirer d'embarras ? Par un procédé très simple : se faire traduire les comédies grecques. En leur qualité d'œuvres exotiques, qui ne mettaient sur la scène que des personnages étrangers et des mœurs étrangères, ces comédies avaient l'heur de n'offenser ni les lois ni les mœurs de Rome ; et comme, en même temps, elles étaient écrites en latin, elles donnaient aux Romains, qui y tenaient si fort, cette douce illusion de croire qu'eux aussi, désormais, ils auraient leur théâtre. Il y eut bien, de fait, plus tard, quelques essais de comédie vraiment latine, et cela devait être. Mais ce qui devait être aussi, c'est que ces essais fussent condamnés à un avortement misérable, et cela pour les deux raisons que nous venons de dire. La comédie était trop au-dessus du degré

de culture où pouvait être alors arrivé l'esprit romain, et, d'autre part, les lois et les mœurs de Rome lui interdisaient tout développement sérieux. Une comédie romaine était donc une chimère. Aussi bien Plaute n'a-t-il aucune prétention de rien faire de tel. Toute son ambition se borne à être traducteur des Grecs, et la stricte vérité est qu'il ne fut pas autre chose.

Mais, traducteur, on peut l'être de bien des façons. Quelle est la façon de Plaute ? Elle est bien simple. Ses modèles sont délicats, du moins dans la forme, œuvre d'artistes et de gens d'esprit, polis par la culture la plus raffinée, et son public est rustique et grossier. Il s'agit donc, sans faire rien de plus que besogne de traducteur, de diminuer pourtant, dans une certaine mesure, la distance qui sépare de tels modèles d'un tel public, et comme il est impossible d'élever celui-ci au niveau de ceux-là, d'abaisser du moins ceux-là au niveau de celui-ci. Autrement, comment être goûté, ou seulement compris? Or Plaute tenait d'autant plus à être goûté qu'il avait, pour vivre, besoin du produit de ses écrits. Après maintes traverses qui auraient été, paraît-il, jusqu'à faire de lui un garçon meunier, le pauvre diable avait jugé le goût de ses contemporains pour les traductions des comédies grecques assez vif pour qu'il y pût trouver des moyens d'exis-

tence, et il s'était fait « entrepreneur de traductions », juste comme nous avons eu des « entrepreneurs de romans ». De là l'absolue nécessité d'accommoder des traductions au goût de son public. Grecques? il fallait bien que ses comédies le fussent, du premier mot au dernier. Mais attiques? Avec le caractère propre et l'harmonieux ensemble de qualités fines que ce nom comporte, quelle nécessité? Loin de là. Elles avaient tout à gagner à être aussi peu attiques que possible. Entre un public romain du temps des guerres Puniques et l'atticisme, rien de commun. De là ces pièces qui semblent disloquées par les caprices d'une fantaisie bizarre, ces disparates choquants, ce mépris de toute règle, ces défis au bon goût, cette accumulation, à tout propos ou pour le moindre propos, de lazzis quelquefois drôles, le plus souvent grossiers, populaciers et orduriers : tout cela, c'est à la fois et la part personnelle de Plaute, et le témoignage de sa déférence pour le goût de son public. C'est, si l'on veut me permettre l'expression, la sauce nationale destinée à faire passer le poisson étranger. C'est par là que Plaute fit ses traductions du grec à peu près aussi romaines qu'elles pouvaient l'être. C'est par là qu'il gagna, non pas, certes, la fortune, mais avec quelques écus une sérieuse popularité, puisqu'en somme il ne cessa de plaire aux Romains, et d'être

fidèlement applaudi par eux, après les gladiateurs, les bêtes féroces, les funambules et les pantins.

Mais quoi ! Est-ce là tout ? Et ce don du *mouvement* dont il semble que les anciens lui aient spécialement fait honneur et qu'ils auraient désigné par le verbe *properare*? Quel mouvement ? Celui qui consiste à tendre au dénouement, d'une marche sûre, logique et rapide, à la façon des maîtres du théâtre ? Il faut n'avoir pas lu une pièce de Plaute pour ignorer que cette sorte de mouvement est la chose dont il se soucie le moins, et qu'au contraire, la plupart du temps, il semble avoir fait la gageure de se laisser arrêter ou détourner par les fantaisies les plus étrangères au sujet, et surtout les plus inutiles au dénouement. Faut-il, comme il est plus probable, entendre cela de la façon dont ses pièces étaient jouées, les acteurs se donnant, en effet, plus de mouvement qu'il n'était d'usage, et se démenant « avec grands cris et grands efforts, *clamore summo cum labore maximo* ? » Peut-être bien ; mais qu'est-ce que cela peut faire à la structure et au mérite des pièces ? Il y avait, au temps d'Horace, des gens qui prétendaient que ce mérite de Plaute rappelait Épicharme. Nous voilà bien avancés, nous qui ne savons guère d'Épicharme que son nom ! Heureusement qu'Horace nous tire de peine en nous laissant entendre ce qu'il pense et de ces amateurs et

de ce prétendu talent de Plaute. La langue sera-t-elle, chez notre auteur, un mérite plus sérieux? Vive, naturelle, familière, souple, il est certain qu'elle fournira toujours un curieux sujet d'étude aux latinisants; mais suffira-t-elle à faire des œuvres d'art de ces traductions, bâclées, trop souvent « à la diable », par un entrepreneur besogneux? Car j'aurais bien envie de croire que c'est encore là, peut-être, la façon la plus raisonnable d'entendre le *properare* appliqué à Plaute; et il me semble que c'est surtout en travaillant qu'il se dépêchait. Y aurait-il, dans son style, une fleur de poésie à admirer? Et pourquoi n'y aurait-il pas de « poésie » chez un homme qui a écrit en vers? Car il a écrit en vers, il n'en faut pas douter, puisqu'on les scande, ces vers, et même, je crois bien, de plus d'une façon. Seulement qui dit poésie, dit musique. Il y a donc une « musique » des vers de Plaute? Voilà un curieux problème! Mais nous savons ce qu'en pensait Horace, et cela donne à réfléchir, car il est vraiment difficile que, dans l'espèce, Horace ne s'y connût pas un peu mieux que nous. Or, on se rappelle ce qu'il a dit : « Nos bons aïeux admiraient la versification et les traits d'esprit de Plaute. En quoi ils se montraient de bonne composition, pour ne pas dire qu'ils étaient de francs benêts. »

Donc, le mérite personnel de Plaute, comme

traducteur ou arrangeur (est-ce bien « arrangeur » qu'il faudrait dire ?) de comédies grecques, est des plus minces. Mais cela n'empêche pas que le prix et l'intérêt de son œuvre ne soient pas très grands ; et voici comment.

La comédie, et j'entends par là cette peinture de la vie humaine mise sous les yeux des hommes pour les en faire pleurer quelquefois et rire le plus souvent, était destinée à clore, dans l'ordre des grandes créations poétiques, la merveilleuse carrière du génie grec. Elle est le dernier chapitre du livre dont l'*Iliade* est le premier, et c'est avec elle que la Grèce se console de la perte de son indépendance politique, et endort sa décadence. Sous les noms consacrés par la critique de *comédie moyenne* et de *comédie nouvelle*, l'esprit grec, encore en possession de son originalité native et avant d'avoir été atteint et altéré par les influences venues de l'Orient, a porté une moisson d'œuvres qui seraient un prodige par sa seule fécondité. Pendant un siècle environ, c'est-à-dire depuis le moment où la comédie peut être considérée comme vraiment créée, jusqu'à l'heure où cette production cesse tout à coup, arrêtée net par le vent de mysticisme et de pédantisme qui souffle d'Alexandrie, les comiques ne sont pas une légion, mais une armée. La simple liste de leurs noms ferait presque un chapitre ; le simple

catalogue de leurs œuvres, un volume. Les plus célèbres sont en même temps les plus féconds. Antiphane avait écrit 280 pièces ; Anaxandride, 65 ; Eubule, 104 ; Alexis (dont il nous reste un fragment inestimable) 245 ; Ménandre, 105 ; Philémon, 150 ; Diphile, 100. « Le nombre des pièces dont nous ne possédons que des fragments ou les simples titres, dit M. Émile Burnouf, ne s'élève pas à moins de 1380. » Signe éclatant d'une singulière harmonie préétablie entre le genre nouveau et le public grec que cette extraordinaire fécondité ! Les Grecs raffolaient de la comédie, et d'un bout à l'autre du monde grec surgissait une armée de gens d'esprit pour se disputer l'honneur de lui offrir ce divertissement de prédilection. De gens d'esprit, ai-je dit ; et l'esprit était, en effet, l'âme de la comédie. Elle n'avait pas d'autre secret pour séduire un peuple qui était lui-même l'esprit incarné, et qui n'avait plus que le sentiment de cette supériorité pour se consoler de ce qu'il avait perdu. Il s'est, il est vrai, trouvé des critiques quelque peu sévères et chagrins pour reprocher à cette comédie ses peintures et les juger basses, immorales et monotones. Elles n'étaient pas relevées, sans aucun doute ; mais est-ce que c'est l'affaire de la comédie d'être relevée, par hasard ? « O vie, et toi, Ménandre, dit une épigramme célèbre, lequel de vous deux a imité l'autre ? »

Si la comédie est le portrait de la vie — et peut-elle être autre chose ? — il faut bien qu'elle ait pour premier mérite de ressembler à son original, et cet original n'est ni noble ni haut. Cette comédie, a-t-on dit encore, est monotone, ce qui veut dire qu'elle était exclusivement grecque ; mais que voulait-on donc qu'elle fût ? C'est toujours l. [illegible], le parasite, le cuisinier et le soldat ; toujours le père facile, la mère acariâtre, la jeune fille insignifiante, le fils libertin, l'esclave fripon fieffé ; mais, de bonne foi, pouvait-il en être autrement ? Est-ce que ce n'était pas là toute la vie grecque, j'entends la vie terre à terre et de tous les jours ? Est-ce que les comiques grecs pouvaient présenter à leurs contemporains autre chose que les peintures des hommes et des choses qu'ils avaient sous les yeux ? Donc, rien de moins fondé qu'un tel reproche, et celui d'immoralité de parti pris ne l'est pas davantage. Je ne parle pas de pièces comme l'*Asinaria* et *le Brutal* : ce sont des exceptions. La vérité est que, prise dans son ensemble, la comédie grecque n'était ni plus morale ni plus immorale que la vie grecque, et n'avait pas affaire d'être autre chose. La comédie fait mal, sans doute, quand elle provoque le scandale et le dégoût, mais elle n'a pas charge d'âmes et mission d'édifier. Les Grecs qui voulaient s'édifier avaient leurs philosophes, prêcheurs de morale,

exactement comme les modernes ont leurs directeurs de conscience et leurs sermonnaires. Ils n'avaient que faire, pour cela, de s'adresser au théâtre, qui, alors comme aujourd'hui, n'était tenu que d'amuser les hommes du spectacle de leurs ridicules et de leurs travers. Quant à rendre la comédie responsable, à un degré quelconque, de la décadence hellénique, cela est encore moins sérieux que tout le reste. La décadence de la Grèce tient à deux causes qui, dans tous les temps et chez tous les peuples, auront les mêmes effets : le manque d'esprit politique et le manque d'esprit militaire. Le jour où les Grecs se trouvèrent en contact avec des adversaires munis de ces deux forces, la Macédoine d'abord, Rome ensuite, leur sort était décidé ; ils devaient succomber. Quand cette décadence fut consommée, les comiques l'amusèrent. Voilà tout. Firent-ils si mal? Nous serions curieux de savoir s'il se trouva d'autres hommes pour lui rendre un service plus sérieux, et si, au cas où ces hommes se fussent rencontrés, la Grèce eût été d'humeur à les écouter. Il y avait longtemps qu'elle avait pris la douce habitude de se passer des vertus qui font les peuples forts, et elle n'avait, pour y persévérer, besoin des leçons ni des comiques ni de personne.

Eh bien! cette œuvre énorme de la comédie grecque a péri tout entière, et si radicalement qu'il

est bien difficile de n'y pas soupçonner une extermination de parti pris, effet d'une volonté réfléchie. Le hasard seul n'eût pas fait cela. D'où est venu le coup ? Il semble qu'il n'y ait pas tant à chercher. L'avènement de l'alexandrinisme, cette puissance nouvelle, faite de deux éléments malsains, le pédantisme et le mysticisme, semble avoir brusquement desséché et tari la veine comique du génie grec. Mais, apparemment, cela n'était pas assez, et, en coupant court à la production comique, l'alexandrinisme n'était que l'avant-coureur de la bigoterie fanatique, laquelle était appelée à effacer du monde jusqu'à la dernière trace de ces œuvres impures. Il y a là un exploit de zélateur qui annonce celui du khalife Omar. Et voilà comment le fanatisme de quelques bigots byzantins, accomplissant en conscience son œuvre d'épuration, n'a laissé arriver jusqu'à nous, de tout le trésor de la comédie grecque, qu'une poignée de fragments insignifiants épars dans les manuels.

Mais les zélateurs n'ont pas songé à Plaute — et cela surtout donnerait lieu de croire que le coup venait de Byzance — et Plaute devait nous conserver quelques débris échappés à cette grande destruction. Là, est le capital intérêt de ses œuvres. Qu'il n'ait guère pu se douter du service que ses traductions rendraient un jour à la postérité, cela n'im-

porte guère ; le service n'en est pas moins réel, et nous avons assez de ses dix-neuf comédies pour savoir, par elles, ce qu'était la comédie grecque.

Le principal caractère de ce théâtre et son attrait le plus piquant, c'est que nous y trouvons, nous, Français du XIXe siècle, les origines et les premiers modèles de notre théâtre d'aujourd'hui. Il était dans la destinée des Grecs de marcher les premiers dans toutes les voies ouvertes à l'esprit humain. Notre théâtre classique relève de leur tragédie. Notre théâtre contemporain a son premier modèle dans leur comédie. Les seules traductions de Plaute nous rendent ce théâtre presque complètement dans toute sa variété. S'il eût traduit une comédie de caractère, on pourrait dire qu'il nous a laissé des échantillons de tout ce qui fait notre comédie actuelle. La parodie gouailleuse des choses antiques et jadis sacrées ? *Amphitryon.* Molière l'a traduit et orné, et notre temps lui a donné une postérité non indigne de lui. La comédie d'intrigue et de quiproquos ? *les Bacchis* et *les Ménechmes* ? La grosse farce touchant à la parodie ? *le Soldat fanfaron.* La tragédie bourgeoise et populaire que nous appelons drame ? *le Câble* et *les Captifs.* La comédie sentimentale, édifiante ? *l'Homme aux trois écus.* La comédie scandaleuse et pornographique ? l'*Asinaria* et *le Brutal.* Et ce que Plaute, peut-être

à bon escient, a omis — il avait le droit de croire que la comédie de caractère était peut-être un peu délicate pour son public — Térence le donnera.

II. — TÉRENCE.

Térence n'a fait que continuer l'œuvre de Plaute, la traduction de la comédie grecque, mais dans un autre esprit et avec des procédés différents.

Térence naissait au moment même où mourait Plaute. La fin de la carrière de ce dernier avait été marquée par une grosse révolution, la prise de possession définitive de Rome par la culture hellénique. Il y avait eu à ce moment comme un double triomphe, celui de Rome sur Carthage et celui du génie grec sur Rome. Deux ou trois ans avant la conclusion de la seconde guerre Punique, Ennius avait été amené à Rome par Caton. C'était la Grèce elle-même qui entrait avec lui à Rome pour n'en plus sortir. L'esprit romain, à plusieurs reprises, et, ce qui est piquant, à l'instigation de ce même Caton, l'introducteur d'Ennius, eut des velléités de révolte et essaya de secouer ce joug nouveau. Inutiles efforts ! La Grèce tenait Rome, et ne devait plus la lâcher. Les expulsions *ab irato* des philosophes et rhéteurs grecs ne servirent qu'à montrer l'impuissance de Rome à s'affranchir d'une influence

que chaque jour rendait plus forte, plus pénétrante, plus invincible. Les partisans des vieilles mœurs se flattèrent un jour d'avoir remporté une belle victoire en faisant expulser deux prêcheurs d'épicurisme. Quelques années après, c'était le sénat lui-même qui faisait, d'un coup, transporter en Italie l'élite de la société achéenne, mille otages (et parmi eux Polybe), lesquels ne devaient pas rester en Italie moins de dix-sept ans. Rome, en somme, ne faisait semblant de se défendre contre la Grèce qu'en lui cédant, et, en réalité, elle mettait son honneur et son bonheur à lui céder. Les chefs de l'État romain, les premiers par le nom, la fortune, l'influence, les services, l'esprit, étaient eux-mêmes les promoteurs empressés et infatigables de tout ce qui pouvait helléniser leur patrie.

C'est à ce moment, dans le court intervalle qui sépare les deux dernières guerres Puniques, et que sa vie, encore plus courte, ne devait pas remplir (il était né quinze ans après la fin de la seconde guerre et devait mourir dix ans avant l'explosion de la troisième), que Térence traduisit les six comédies grecques qui ont gardé son nom à la postérité. Tout ce que nous savons de sa vie, c'est qu'il était né en Afrique; qu'il avait été esclave d'un Terentius, puis affranchi; qu'il était entré ensuite dans l'intimité des Scipions et s'était montré assez

instruit et expert dans les deux langues pour aspirer à la succession de Plaute et de Cécilius. Mais le moment où il arrivait à l'âge d'homme, et la place qu'il s'était faite dans la société romaine, expliquent qu'il ait entendu son métier de traducteur autrement que ses devanciers.

D'abord, depuis la mort de Plaute, la marée montante de la culture grecque avait fait les derniers progrès. Elle battait son plein. Aussi pouvait-on ne plus croire nécessaire de chercher des tempéraments à l'hellénisme, comme avait fait Plaute, pour le rendre acceptable au goût romain. Et, en tout cas, les cercles aristocratiques, dans lesquels l'ancien esclave africain avait été appelé à l'honneur de vivre, n'entendaient pas être Grecs à demi et avoir besoin de faire des concessions à la vieille rusticité indigène. Il semble que Plaute ait cherché, en quelque sorte, à défaire ses modèles de leur élégance native, de cette grâce et de cette distinction attiques qu'il jugeait être, pour ses rudes spectateurs, du bien perdu. Térence paraît estimer, au contraire, que s'il y a du bien perdu, c'est dans ce travail barbare qui consiste à défigurer de beaux modèles pour complaire à un barbare public. Il entend expressément rester attique autant que ceux qu'il traduit. Non qu'il aille jusqu'à s'interdire le procédé, si cher aux Romains, de la *contaminatio*.

Il revendique, au contraire, le droit d'en user largement, selon l'exemple de ses devanciers, Névius, Plaute, Ennius, et contrairement à la pratique de quelques-uns de ses contemporains, entre autres ce Luscius de Lanuvium, « le vieux poète hargneux » avec lequel il a maille à partir dans presque toutes ses préfaces. Il y avait donc des gens encore plus Grecs que Térence, et qui jugeaient que la seule façon de traduire les Grecs était de les traduire mot à mot. Térence n'est pas de ceux-là; mais il veut traduire ses modèles surtout dans leur esprit, leur grâce, leur distinction, et, ce qui lui paraît le plus digne d'être imité, dans toute l'élégance du style attique. Sans nul doute, la manière de dire de Plaute lui paraît légèrement *boueuse*, comme Horace le dira de celle de Lucilius. Il la filtre, clarifie et purifie. *In hâc est pura oratio*, « ici on trouvera un langage châtié », dit-il avec quelque fierté dans la préface de l'*Heautontimoroumenos*. Et plus tard, dans les vers si connus qu'il fera sur lui, César le jugera digne d'être mis au premier rang, et à bon droit *in summis et merito*, parce que *puri sermonis amator*, amateur, dirait Boileau, d'une « langue épurée ». Il y a du Malherbe chez lui, et, comme chez tous les purificateurs, un certain contentement de soi et une propension assez marquée au dédain d'autrui. Sen-

timent singulier, dira-t-on, et à peine croyable chez un ancien esclave africain ! Sans doute ; mais cet ex-esclave était devenu le familier de ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, et il avait quelque droit de se tenir pour un maître du langage latin. En fallait-il davantage pour expliquer une vanité qui ne semble pas dépourvue de quelque aigreur ? Les préfaces, ou *Prologi*, de ses pièces sont, à ce titre, curieuses à étudier, car l'homme s'y montre, et paraît assez souvent manquer d'amabilité. Celle de *l'Andrienne*? Morceau sec et pédant. L'auteur y revendique avec aigreur le droit de *contaminer*. Son ton est rogue et sa préoccupation littéraire accusée avec trop de susceptibilité. Celle de *l'Eunuque*? Même caractère. Le jeune traducteur fait la leçon à son vieux collègue Luscius, avec hauteur et pédantisme. Celle de l'*Heautontimoroumenos*, qui eut, paraît-il, l'honneur insigne d'être récitée par l'illustre acteur Ambivius Turpion en personne ? L'auteur se vante d'avoir fait de la *contaminatio* — ou du mélange — et répond assez dédaigneusement, à ceux qui l'accusent d'avoir d'illustres amis, lesquels pourraient bien être ses collaborateurs (c'était le bruit à Rome), qu'*on la jugera*. « MM. les spectateurs apprécieront » ; et c'est tout. C'est dans cette préface qu'il fait sonner la *pura oratio*. Celle des *Adelphes*? Aussi courte que la

précédente est longue ; mais l'auteur y répond aux mêmes reproches de la même façon, dédaigneuse et *équivoque*. Celles de *l'Hécyre*? car il y en a deux. Dans la première, lamentation sur la stupidité du public, qui a planté là le drame, au beau milieu de la représentation, pour aller voir un funambule ; dans la seconde, humble supplication au public, par l'organe du chef de la troupe. La malheureuse *Belle-mère* (c'est le nom français de l'*Hécyre*) s'était vue sacrifiée une seconde fois... à des gladiateurs. Celle du *Phormion*? Aigre et presque impertinente rispote au « vieux poète hargneux ». On voit, en somme, que la succession de Plaute et l'auguste amitié des Scipions, ne furent pas, pour le jeune Africain, tout à fait sans épines. Faut-il dire que, de toutes ces épines, la plus aiguë fut le manque de succès? Là, on risquerait peut-être de se tromper. Si *l'Hécyre* eut des malheurs, *l'Eunuque*, en revanche, eut un grand succès, qui autorise à croire que *Phormion* ne fut guère moins bien accueilli ; et si l'on est tenté de douter qu'une pièce aussi sage que *l'Andrienne*, ou aussi distinguée que *les Adelphes* ait eu de quoi ravir un public romain, on est pourtant enclin à croire que Térence n'était pas trop mécontent de sa fortune ni disposé à changer de carrière, s'il est vrai qu'il soit allé en Grèce pour s'y perfectionner dans son

art, et qu'il y ait traduit cent huit comédies grecques. Il n'est pas étonnant, après tout, que le goût de ceux que Térence appelait lui-même les gens de bien, *boni*, autrement dit les gens bien élevés, ait fini par faire la loi, au moins pour un temps, et s'imposer à une foule, docile par tempérament.

En somme, Térence complète, pour la postérité, l'œuvre de Plaute de deux façons. D'abord, il nous donne, des précieux originaux perdus, une version beaucoup plus fidèle que n'avait fait son prédécesseur. En artiste très pénétré du mérite de ses modèles, il est beaucoup plus soucieux de les respecter que de les accommoder au goût de la partie la moins éclairée de son public. Il est, par là, le premier en date des attiques romains. En second lieu, il ajoute à notre connaissance de ces modèles et à l'estime que nous en devons faire, en nous offrant un spécimen unique, il est vrai, mais d'autant plus précieux, de la forme la plus haute de la comédie, une comédie de caractère, traduite de Ménandre et un peu de Diphile, *les Adelphes*.

Les pièces de Térence, nous l'avons dit, sont au nombre de six. L'une, peut-être la moins heureuse, l'*Heautontimoroumenos* (ou *Bourreau de soi-même*) commence comme une comédie de caractère qui avorte presque aussitôt pour dégé-

nérer en une pièce d'intrigue quelque peu embrouillée et de médiocre intérêt. Deux, *l'Eunuque*, de Ménandre, et *Phormion*, d'Apollodore, sont deux comédies d'intrigue, très gaies, très spirituelles et très *enlevées*, avec cette différence toutefois que les personnages de *Phormion* (qui pourrait s'appeler *les Fourberies des deux Scapins*) sont comiques et amusants, sans qu'aucun soit précisément vil, tandis que *l'Eunuque* nous met en plein demi-monde — un demi-monde d'Athènes ! — et peut-être même un peu plus bas. Là, pas un personnage honnête, si ce n'est pourtant une courtisane, chargée à elle toute seule de représenter la vertu. Elle s'est mis en tête de retrouver la famille d'une jeune fille jadis enlevée et de rendre la jeune fille à cette famille. Mais les autres ! La pièce, en somme, n'est ni médiocrement gaie, ni médiocrement spirituelle, ni médiocrement malhonnête. Elle a tous les droits à siéger à côté de l'*Asinaria* et du *Brutal*. *Phormion*, sans être moins comique, est plus décent. L'*Andrienne* et l'*Hécyre* sont plutôt des drames que des comédies. L'*Andrienne* est un petit drame bourgeois, quelque peu sentimental et à peu près irréprochable. L'*Hécyre* a le même caractère, mais encore plus marqué. Comme dans le *Trinumus*, tous braves gens, y compris et surtout la courtisane, qui rivalise de bonté avec la

belle-mère. Curieuse pièce où nous trouvons la scène du père Duval et de Marguerite Gautier, et où nous voyons une courtisane qui ramène un mari volage à sa femme. Tout cela est très loin d'être sans valeur, mais ne fait, après tout, en beaucoup meilleur langage, et avec plus de goût, que continuer Plaute. *Phormion*, ce sont *les Bacchis*. *L'Eunuque* c'est l'*Asinaria*. L'*Andrienne* et l'*Hécyre*, c'est le *Trinumus*. Ce qui est tout à fait nouveau, ce sont *les Adelphes*, l'unique monument qui nous montre que les maîtres attiques, et peut-être Ménandre plus que les autres, avaient su s'élever jusqu'à la plus haute forme de la comédie. Nous avons là une vraie comédie de caractère, qui met en présence et en lutte deux natures et deux systèmes de vie et d'éducation : la sévérité et la complaisance. Est-il besoin de dire à qui reste la victoire? La complaisance triomphe sur toute la ligne. La sévérité est confondue et bafouée. Alors, elle se convertit, enchérit sur sa rivale et se pique de la pousser aux extrémités, aux démonstrations par l'absurde. La conclusion est, au fond, sceptique, non sans un petit grain d'amertume et une médiocre estime de la nature humaine. La pièce ne va pas sans quelques longueurs et hors-d'œuvre; mais l'action marche, en somme, dans le sens du développement des caractères, et l'œuvre est, de

tout point, de haute valeur. Si nous ne l'avions pas, il nous manquerait un document capital, dont aucune des autres œuvres traduites par Plaute et Térence ne pourrait tenir lieu.

Enfin, et ce dernier mérite vaut qu'on y revienne et qu'on y insiste, il était naturel que cet attique, si plein de ses maîtres, eût l'idée de donner le premier modèle d'une latinité châtiée et élégante, élevât le rude idiome des fils de Rémus à la dignité de langue littéraire et le montrât capable de distinction. C'est à quoi Térence s'appliqua particulièrement et réussit. Mais ce succès, joint à ce hasard que, parmi les originaux grecs qu'il traduisit, se trouvèrent l'*Andrienne* et *les Adelphes*, eut de bien singulières conséquences. Quand, au XVIIe siècle, Molière eut créé le premier exemplaire de la comédie moderne, la comparaison avec ce qui nous était parvenu de la comédie antique s'imposa naturellement, et la critique qui, en dépit de l'exceptionnelle valeur de quelques-uns de ceux qui l'exercèrent, n'en était pas moins à ses débuts, commit d'étranges bévues. D'abord, sous prétexte que ce qui nous était arrivé de cette comédie était en latin, on la prit pour une comédie *latine*. L'idée qu'elle n'était qu'une simple traduction du grec, non seulement ne vint à personne, mais eût presque paru irrespectueuse. Il fut entendu et

accepté par tous que Plaute et Térence devaient être traités sur le pied d'écrivains originaux. Mais ce ne fut pas tout. Dans l'ensemble de leurs écrits à tous deux, ce qui frappa le plus les esprits au XVIIe siècle, ce furent les deux choses qui se trouvaient le plus conformes aux idées et au goût du XVIIe siècle, je veux dire la pureté *classique* du latin de Térence, et la distinction *classique* des deux pièces où le XVIIe siècle se reconnaissait le plus volontiers, l'*Andrienne* et *les Adelphes*, *les Adelphes* surtout. On raisonna, non seulement comme si cette dernière pièce était l'œuvre de Térence, mais comme si elle était tout Térence, que dis-je? tout Térence, comme si elle devait être prise pour type du théâtre ancien tout entier. Ce qui amena le plus autorisé des critiques à rendre ce prodigieux arrêt, que Molière — là où il es bon! — vaut *presque* Térence. Car Molière a fait *les Fourberies de Scapin*, et un ancien aurait rougi de descendre aussi bas! Voilà où en était la critique au temps de Boileau, et il faut bien le dire voilà où en était Boileau lui-même. Il y a là, certainement, un des cas de superstition littéraire les plus curieux qu'on puisse imaginer. Les choses ont aujourd'hui ramenées à leurs proportions vraies, et nous n'avons pas besoin, pour justifier le prix que les deux traducteurs latins des comiques

grecs garderont toujours pour nous, de leur prêter des mérites imaginaires, et de les exposer à des comparaisons injustifiables. Ils vaudront assez pour nous, si nous nous contentons de les prendre pour ce qu'ils sont. Nous n'avons qu'à songer à ce qu'ils nous ont sauvé, et à ce qui, sans eux, serait aussi perdu que s'il n'eût jamais existé.

II

CICÉRON

Il ne s'écoule guère plus d'un demi-siècle (159-106) entre la mort de Térence et la naissance de Cicéron. Et comme Térence mourut très jeune (à vingt-six ans), et que le talent de Cicéron eut une maturité très précoce, on voit qu'il ne se passa pas un temps bien long entre la date qui marque la naissance de la latinité « distinguée » et celle qui en marque la perfection.

L'œuvre si considérable de Cicéron se divise en quatre parties distinctes : ses discours, ses ouvrages de rhétorique, ses écrits politiques et philosophiques et ses lettres.

SES DISCOURS.

Ses discours d'abord, qui sont le plus solide fondement de sa renommée, discours d'avocat et discours d'homme d'État.

Comme avocat, Cicéron a, naturellement, plaidé au civil et au criminel, et il convient d'observer, là, une distinction nécessaire.

Pour les causes civiles, une question préjudicielle se présente avant tout examen. Y a-t-il, dans les causes de cette nature, une matière suffisante offerte au talent d'un avocat, si bien doué qu'on suppose celui-ci, pour attirer et retenir l'intérêt de la postérité? Les causes civiles sont naturellement d'un intérêt capital pour les plaideurs. Cela va de soi. Elle sont aussi d'un intérêt très grand pour les avocats : rien de plus juste. Mais en dehors de ces deux catégories d'intéressés nécessaires, qui donc peuvent-elles bien toucher? Et qui aura le loisir de se soucier beaucoup du talent que l'avocat aura pu employer à soutenir sa cause, et du plus ou moins de succès qu'il y aura trouvé? Je dis parmi les vivants, à combien plus forte raison parmi les générations futures! Certes, nous ne manquons pas aujourd'hui de grands avocats, mais si on venait nous apprendre que le plus éminent d'entre eux recueille soigneusement tous ses discours *d'affaires*, ou même seulement les plus marquants, pour les transmettre à la postérité, je voudrais bien savoir ce que nous penserions de cette sollicitude. Ne la trouverions-nous pas singulièrement exagérée? Ne dirions-nous pas que Maître Un Tel est

bien bon de se figurer la postérité soucieuse à ce point de tout ce qu'il aura pu dire? Nous ne nous en soucions même pas, nous, ses contemporains. Que voulez-vous que nous fasse l'affaire A ou B et le procès X ou Z? Et tout ce que les avocats auront pu dire pour et contre? Et vous vous flattez d'intéresser à cela la postérité? Voilà une belle fatuité! Elle aura autre chose à lire et à faire, la postérité! Tel n'a pas été l'avis de Cicéron, et, à voir l'importance si bénévolement accordée jusqu'ici aux moindres mots sortis de sa plume, on est tenté de se demander s'il a eu tort; ce qui n'empêche pas qu'à lire ses plaidoyers civils, on cherche en quoi ils peuvent bien faire exception à l'intérêt, aux mérites et à la destinée de ces sortes de produits. Il y a quelque chose comme une douzaine de ces plaidoyers arrivés jusqu'à nous. Quel que soit le piquant, l'éclat ou l'agrément de tel ou tel morceau qu'on y peut distinguer, il est impossible, après les avoir lus, d'échapper à cette double conclusion: ces discours ne pouvaient être sérieusement intéressants que pour les personnages en cause et leurs avocats; et la matière était telle qu'il n'y avait pas de talent au monde, en supposât-on un même très supérieur à celui de Cicéron, capable de lui communiquer un intérêt plus durable que celui du moment.

Avec les plaidoyers criminels, le cas semble

d'abord un peu différent. Les affaires criminelles ont, pour l'éloquence, cet avantage sur les causes civiles, d'être de vrais drames, et les plus émouvants de tous les drames. La collection des *Causes célèbres* laisse loin derrière elle, sous ce rapport, ce que l'imagination de tous les Shakespeare du monde pourrait inventer. Mais il y a plus d'un point à noter. D'abord, ce qui intéresse dans les affaires criminelles, c'est l'affaire elle-même, c'est-à-dire la double lutte entreprise par le criminel contre la société, puis par la société contre le criminel. Le plaidoyer prononcé en faveur de ce dernier, peu avant le dénouement, n'est en somme, quelle qu'en soit la valeur, qu'un des éléments, je dirai presque secondaires, de la question. Quand on en est là, il faut bien reconnaître que le plus souvent l'intérêt de l'affaire est épuisé. Aussi, en dépit de l'éclat de ces causes, le rôle de l'avocat y est-il moindre, en un sens, que dans les causes civiles, et c'est une vérité reconnue que ces dernières sont le véritable criterium de la valeur d'un avocat. Les maîtres du barreau, en général, tiennent les affaires criminelles pour médiocrement dignes de leur autorité et de leur talent. Ils les abandonnent volontiers ou aux jeunes ou aux spécialistes. Enfin les causes criminelles, non seulement comme toute chose, mais plus que beaucoup d'autres, perdent

avec le temps le meilleur de leur intérêt. Comme elles vont se renouvelant sans cesse, la faveur s'attache toujours de préférence, et le plus naturellement du monde, aux plus récentes. Ce sont celles-là qui font vraiment palpiter. L'affaire de la Brinvilliers, par exemple, a beau être une des plus belles causes célèbres qu'on puisse rêver : elle est bien vieille pour nous remuer profondément; celle du jour ou de la veille lui fera toujours tort. Que sera-ce de l'affaire Cluentius? Et si dans celle de la Brinvilliers, les plaidoyers, en particulier, sont de toute la cause la partie qui doit nous laisser le plus froids, y a-t-il grande chance pour que le plaidoyer en faveur de Cluentius ait le don de nous beaucoup émouvoir? Mais il est de Cicéron! — La belle affaire! Y a-t-il aujourd'hui une postérité, j'entends une postérité de *lecteurs*, pour les plaidoyers de Lachaud en faveur de La Pommerais ou de Troppmann ? Et pourtant il est bien sûr que, comme clients *intéressants*, La Pommerais et Troppmann valaient bien Cluentius, aussi vrai que, comme avocat d'assises, Lachaud valait bien Cicéron.

Mais Cicéron a été autre chose qu'un avocat de causes civiles et criminelles : il a été un maître de l'éloquence politique ; et, comme le dit le poète Maternus dans le célèbre entretien que nous a gardé Tacite, « Cicéron n'est pas un grand orateur pour

avoir défendu Quintius et Archias. Milon, Verrès, Antoine, voilà ceux qui ont fait sa gloire! » A la bonne heure! Donnons-nous donc le plaisisir de passer la revue de cette éclatante partie de son œuvre.

Les *Verrines* se présentent d'abord. On sait quel fut ce procès. Il s'agissait de faire condamner un membre de l'oligarchie sénatoriale, Licinius Verrès, qui, préteur en Sicile, avait pillé sa province avec un cynisme sans exemple. La Sicile, tout d'une voix, avait crié contre lui et chargé Cicéron qu'elle avait eu, peu auparavant, pour questeur, de la poursuite. Les juges étaient les sénateurs amis de Verrès, et son défenseur et ami particulier, Hortensius, allait être consul. Que l'affaire fût traînée seulement jusqu'aux prochaines élections consulaires, et elle se terminait immanquablement par le triomphe de Verrès et la confusion de ses victimes. Mais Cicéron, jeune, ardent et impatient de se faire valoir, brusqua les choses en obligeant Hortensius à subir immédiatement les accablantes dépositions des malheureux Siciliens, et ce ne fut pas la peine d'aller plus loin. Le scandale fut tel qu'il n'y eut lieu ni à réquisitoire ni à défense, et que, sur le conseil même de son avocat, affirmant qu'il n'avait plus mot à dire, Verrès prononça lui-même sa propre condamnation en s'exilant. L'affaire finit donc, à peine commencée, sans que Cicéron eût

besoin de faire autre chose que de produire et de faire défiler les témoins.

Et les *Verrines*, ces cinq énormes mémoires? Les *Verrines* sont ce que Cicéron aurait pu dire, s'il lui avait été nécessaire de parler. Nul doute que Cicéron n'ait été enchanté de gagner son procès; et pourtant, tel que nous le connaissons, il ne dut pas jouir de son succès sans un certain ennui. Il avait eu la victoire trop facile. Et comme il avait fait une sérieuse étude de son dossier et qu'il y avait trouvé la matière du réquisitoire le plus triomphant, il se donna le plaisir de rédiger *con amore* ce qu'il avait eu le chagrin de ne pouvoir faire entendre. Il avait déjà le ferme propos de ne rien laisser perdre de ce à quoi il avait une fois touché, et la conviction profonde que rien de ce qu'il avait pris plaisir à écrire ne pouvait être long. On s'en aperçoit à la dimension de ces mémoires, qui fait dire à l'un des interlocuteurs du *Dialogue* de Tacite : « Qui aurait aujourd'hui la patience d'attendre la fin des cinq mémoires contre Verrès? » Et il est difficile de n'y pas relever encore autre chose. Le moyen de ne pas sourire devant les terribles apostrophes et les imprécations fulgurantes du *De signis* et du *De suppliciis*, en songeant qu'au moment où Cicéron, à tête reposée et les pieds dans ses pantoufles, brandissait, dans son cabinet, ses

tonnerres oratoires, il y avait déjà beau temps que Verrès, au sein de la tranquille retraite choisie par lui, jouissait avec la quiétude d'un sage de la splendide fortune et des merveilleuses collections qu'il avait si bien gagnées.

Quoi qu'il en soit, ce célèbre procès commençait la carrière politique de Cicéron. Le voilà « montré aux destins ». Il est édile, puis préteur. A ce moment, la république passait par une crise très grave. La restauration oligarchique avait à peine survécu à Sylla. Lui mort, l'oligarchie romaine avait aussitôt laissé échapper de ses débiles mains l'omnipotence que le dictateur y avait replacée, et il était devenu évident qu'il fallait chercher, pour le monde romain, une autre forme de gouvernement. L'heure était venue pour un homme comme Cicéron de donner la mesure de sa valeur politique, et, s'il aspirait à un grand rôle, de s'en montrer capable par les deux qualités de l'homme d'État, l'intelligence et la volonté.

Son premier pas dans cette voie nouvelle fut une adhésion éclatante à la cause de la monarchie. Rien de plus naturel. Dans l'effondrement de l'autorité sénatoriale, il s'était fait, à tous les rangs de la société romaine, un mouvement très marqué dans le sens de la monarchie, et Pompée était revenu d'Espagne juste à point pour être porté au pinacle

par ce courant de l'opinion. Un tribun s'était trouvé pour lui faire conférer la dictature des mers. Une autre se trouva pour lui faire conférer celle de l'Orient tout entier. C'était mettre la république à sa discrétion. Ce dernier tribun, qui se nommait Manilius, eut l'heur d'être appuyé par Cicéron, alors prêteur. Non que cet appui lui fût bien nécessaire. Il n'en avait, au contraire, nul besoin; mais Cicéron le lui prodigua avec une emphase qui, si elle devait être tout à fait inutile au succès assuré de la motion tribunitienne, semblait du moins faire de lui l'un des serviteurs désignés de la monarchie future et prochaine. C'est tout le sens du brillant et pompeux discours *Pro lege Manilia.*

Mais on put voir bientôt quelle était la solidité du zèle monarchique de Cicéron. Pendant que Pompée était occupé à pacifier et à organiser l'Orient, Rome était laissée à elle-même, c'est-à-dire à la merci de quiconque serait assez osé pour la prendre. La tentation était grande, et, pour un pareil coup, ni les occasions ni les hommes ne devaient se faire attendre longtemps. L'assaut contre la république fut ouvertement préparé. Éperdue de peur, et écrasée par la conscience de sa nullité, l'aristocratie romaine, faute de trouver un des siens assez armé de courage pour faire face au danger, se résigna à l'humiliation de mettre à sa tête un

homme sans aïeux. Elle porta au consulat Cicéron, et ce parvenu se trouva, du jour au lendemain, chef des *optimates* et responsable de leurs destinées. Est-il besoin de dire qu'il accepta ce nouveau rôle, tout inattendu qu'il fût pour lui, avec non moins de zèle et encore plus de fierté qu'il n'en avait mis à s'offrir à Pompée?

Tout d'abord il eut, à peine installé, à repousser une première attaque, mais celle-là légale, des ennemis de la constitution : la proposition de loi agraire du tribun Rullus. L'objet véritable de cette proposition était, sous prétexte de loi agraire, de constituer en commission décemvirale et dictatoriale les chefs de l'opposition démocratique. Cicéron prit tout de suite, non sans vaillance ni succès, son poste de combat comme défenseur officiel de l'aristocratie. Il nous est resté trois de ses discours contre la loi agraire. La seconde de ces trois harangues est une assez habile et forte discussion de la proposition tribunitienne. Rullus retira sa loi. Mais, aussitôt après, nouvel assaut, secrètement poussé par César. Un tribun accusa un certain Rabirius d'avoir égorgé, *trente-huit ans auparavant*, le tribun Saturninus, alors l'un des chefs du parti démocratique. Devant une première juridiction, l'accusé, vainement défendu par Hortensius, fut condamné. Il en appela au peuple, et devant ce

nouveau tribunal, prit pour défenseur Cicéron. En dépit des gênes qu'on lui suscita — il lui fut interdit de parler plus d'une demi-heure — Cicéron défendit Rabirius non seulement avec éloquence, mais avec audace. Le résumé du *Pro Rabirio* est très simple. D'abord Rabirius n'a pas tué Saturninus. Cela a été mis hors de doute par son premier avocat, Hortensius. Mais s'il l'eût tué, il aurait bien fait, parce que Saturninus, coupable d'attentat contre la république, s'était mis lui-même hors la loi. Ce que le peuple eût pensé de ce système de défense est assez difficile à dire; mais le fait est que Rabirius ne fut sauvé que parce que le préteur Metellus Celer fit brusquement enlever le drapeau du Janicule, sous prétexte d'auspices défavorables. L'assemblée fut forcée de se dissoudre et l'accusation ne fut pas reprise. Mais la crise décisive approchait et se préparait au grand jour. Catilina crut avoir à sa disposition, dans Rome même, une force suffisante pour faire main basse sur la république. Les directeurs occultes du parti révolutionnaire, Crassus et César, trouvaient bon de faire place nette devant eux en lançant, comme avant-garde, la grande armée des chenapans. Le coup fait, il leur serait facile d'apparaître en sauveurs et restaurateurs de l'État; mais le coup manqua, et l'on sait comment. Avec les très faibles moyens de dé-

fense dont il disposait, Cicéron, montrant à la fois le flair et la résolution d'un excellent préfet de police, fit face à tout. Catilina comptait sur un double mouvement de ses partisans à la fois dans Rome et hors de Rome. Dans Rome, rien ne put aboutir. Cicéron mit le pied successivement sur toutes les mèches destinées à provoquer l'explosion. Réduit à ne plus compter que sur le mouvement du dehors, Catilina se sentit perdu ; mais il voulut du moins perdre en beau joueur, et il mourut en brave. Quant à Cicéron, cela se termina pour lui par une apothéose, et le fils du petit bourgeois d'Arpinum fut officiellement salué par les représentants des plus orgueilleuses races du monde du beau nom de « Père de la Patrie ».

Arrivé là, la tête lui tourna comme à un homme qui n'eût jamais pu rêver telle fortune. Son consulat lui apparut très nettement comme le moment le plus éblouissant de l'histoire humaine. Il jugea tout de suite que son premier devoir était de le célébrer en latin et en grec, en vers et en prose, et non seulement son devoir, à lui, Cicéron, mais le devoir aussi de tous les mortels qui voudraient faire un digne emploi de leur esprit. De toute la littérature consacrée à ce merveilleux consulat *(non sine causa*, dit joliment Sénèque, *sed sine fine laudatus)*, il ne nous est resté que les quatre

harangues connues sous le nom de *Catilinaires*.

Au cours de la campagne défensive qu'il sut si bien mener, Cicéron avait eu occasion de prononcer quatre discours, un premier au sénat, les deux autres devant le peuple, et le quatrième devant le sénat, comme le premier. Ces quatre harangues n'avaient pas eu la plus petite action et la plus imperceptible influence sur l'issue de la crise. Aussi bien, ce n'est guère avec des discours qu'on se tire d'affaire en si graves conjonctures, et c'est surtout à de pareils moments qu'on sent la justesse du dicton oriental que « les actes sont des mâles et les paroles des femelles ». Le 8 novembre 63, sûr d'avoir heureusement déjoué toutes les tentatives d'assassinat, d'insurrection et d'incendie, et voyant en face de lui Catilina qui avait eu l'audace de venir à la séance du sénat, Cicéron s'était donné le plaisir de le confondre, en lui montrant son coup manqué : *Première Catilinaire*. Le lendemain, il racontait au peuple ce qui s'était passé à la Curie, et que Catilina venait de partir : *Seconde Catilinaire*. Quelque vingt jours plus tard, quand les complices de Catilina restés à Rome eurent été arrêtés après la saisie de leurs papiers entre les mains des députés allobroges, Cicéron exposait au peuple cette nouvelle phase de la crise : *Troisième Catilinaire*. Et le lendemain de cette communication, quand le sénat

délibérait sur le sort des conjurés, Cicéron prenait la parole pour se ranger à l'avis du consul désigné, Silanus, et déclarer au sénat que, quoi qu'il résolût, son arrêt serait exécuté : *Quatrième Catilinaire*. On le voit, de ces quatre discours, trois sont de simples exposés de l'état successif des événements. Le dernier seul pourrait paraître un acte, si l'on ne savait d'ailleurs sûrement que c'est Caton, et Caton tout seul, qui, par ses paroles enflammées, décida le vote de la majorité en faveur de l'exécution immédiate des conjurés.

Étant donné l'état d'esprit qu'avaient déjà révélé *les Verrines*, c'est-à-dire la très sincère et profonde admiration de Cicéron pour tout ce qui venait de lui ; et cet état se trouvant notablement aggravé par l'exaltation peu ordinaire où l'avaient porté les événements de son consulat, il était trop naturel que Cicéron songeât non seulement à recueillir ces harangues, mais à en faire un *Magnificat*. Les transmettre à la postérité telles qu'elles avaient été prononcées, c'eût été évidemment leur manquer de respect. Elles méritaient mieux. La première avait nécessairement dû être très courte. Une invective adressée en face, à quelqu'un, ne peut pas être bien longue. Autrement, qui la supporterait ? Les deux autres harangues, adressées au peuple, pouvaient être plus longues, mais devaient être très simples :

deux comptes rendus de cette nature ne comportaient pas de luxe oratoire. Ce n'était ni le temps ni le lieu de cueillir des fleurs de rhétorique. Mais alors, reproduire les discours *simplement*, c'était se borner à faire œuvre d'historien. C'était *raconter* le grand consulat. Le raconter ? Fi donc ! Le chanter, à la bonne heure ! Cela seul était digne de lui. Et voilà comment les *Catilinaires* prirent, sous la plume magique de Cicéron, la forme qu'elles ont aujourd'hui. Convaincu que rien ne pouvait être trop beau pour elles, il leur a fait la plus éblouissante toilette. Il y a épuisé, comme il le dit lui-même ailleurs, toutes ses fioles et toutes ses boîtes à parfums. Ou, si l'on aime mieux une autre comparaison, il en a fait quatre morceaux d'opéra. Jamais, avec des mots, on n'exécuta pareille musique. Il est vrai qu'il faut bien que quelque chose en souffre. Relisez la *Première Catilinaire*. Figurez-vous que Catilina l'ait entendue telle que vous la lisez. Représentez-vous-le recevant, sans broncher, cette copieuse douche oratoire, et dites si l'on peut rêver patience d'ange égale à celle dont il eût fait preuve en cette cérémonie. Cicéron seul eût été homme à trouver parfaitement naturel que Catilina oubliât tout pour le plaisir de l'entendre, et, qui sait? se laissât même fasciner par l'admiration jusqu'à trouver que le morceau finissait trop tôt.

6

Mais le plus réellement fasciné de tous était Cicéron lui-même qui alla, dans un de ses hymnes, jusqu'à écrire le vers fameux :

Cedant arma togæ; concedat laurea linguæ.

Et il le crut, comme il le disait. *Toga et lingua!* Il prenait ces deux riens pour deux puissances et, dans son enivrement, voyait cette merveilleuse parole dont il s'enchantait lui-même, saluée comme la maîtresse du monde. Impardonnable erreur, qui dénotait une cruelle infirmité de jugement ! La désillusion devait être terrible. S'endormir « Père de la Patrie », avec des rêves d'or, où l'on voit le monde suspendu à ses lèvres, et s'apercevoir brusquement, au réveil, qu'on n'est qu'une simple épave du grand naufrage de la république, ou qu'un jouet entre les mains des puissants, de ceux qui n'ont pas besoin de parler parce qu'ils ont une épée au côté ! La grande victoire que Cicéron avait remportée pour le compte des *optimates* ne laissa pas plus de trace qu'un feu d'artifice. Les deux hommes qui avaient manqué leur coup avec Catilina en combinèrent un autre à plus longue échéance avec le concours de Pompée ; et tous trois n'eurent qu'à conclure leur accord pour qu'il fût évident à tous les yeux qu'ils étaient, à eux trois, toute la république, en attendant qu'un seul

prévalût sur les deux autres. Ils frappèrent tout de suite un coup significatif. Le parti oligarchique ne valait que par deux hommes, Caton et Cicéron, l'un, caractère sans esprit, l'autre, esprit sans caractère. Tous deux furent éloignés : le premier sous prétexte d'une mission honorable, le second sous une brutale sentence d'exil. Le Père de la Patrie fut avisé qu'il avait, étant consul, fait mettre à mort des citoyens sans jugement, et il dut s'en aller passer en Grèce dix-sept mois qui ne furent qu'un long gémissement.

Alors commença son rôle de jouet entre les mains des puissants. On l'a fait partir : on le fait rentrer. Une fois rentré, on lui permet de parler, on le fait parler, et, en fin de compte, on lui défend de parler. Pompée, qui représente à Rome les intérêts du triumvirat, trouve bon que Cicéron rentre pour faire contrepoids aux sous-Catilinas que les triumvirs avaient à leurs gages, et dont quelques-uns avaient parfois le tort de se prendre au sérieux et de devenir des auxiliaires incommodes. Cicéron a permission, d'abord, de remercier le sénat et le peuple de son retour, sans oublier Pompée qu'il déclare tout simplement, avec une rude franchise d'homme libre, « le premier des mortels passés, présents et futurs, pour la vertu, la sagesse et la gloire », rien de plus. Il a permission de réclamer

sa maison, que ce scélérat de Clodius lui a démolie, et de dire son fait à Clodius dans le curieux discours sur la réponse des Haruspices. Tout cela est la matière des quatre discours qui suivent son retour : *Post reditum*. Il a permission de poursuivre sa campagne contre le même Clodius, d'abord en défendant Sestius, puis en attaquant une des âmes damnées de César, Vatinius. Ce dernier appartenant surtout à César, on comprend que Pompée l'ait, sans trop de peine, abandonné à l'ire de Cicéron. On peut dire que c'est encore Clodius que Cicéron cherche à atteindre dans la personne de sa digne sœur Clodia, lorsqu'il défend contre elle son ami Célius. Mais, après tant de permissions, voici un ordre. Il lui faut demander, pour César, la prolongation de gouvernement des Gaules, et le grand orateur prononce au sénat son discours sur les provinces consulaires. Il a pu se permettre toute sorte de vilains propos sur le compte de Gabinius et même de Pison, le beau-père de César; mais cela n'était pas de conséquence. L'important est que le Père de la Patrie mette son éloquence au service de l'ancien complice de Catilina, et il l'y met. Il continue, et eût indéfiniment continué aux triumvirs ses bons offices de commande, quand tout à coup lui est intimé un nouvel ordre, et pour lui le plus dur de tous, quelque chose

comme un exil à l'intérieur, — l'ordre de se taire.

Un certain Milon fut la cause occasionnelle de l'événement. Milon était un des sous-Catilinas dont je parlais tout à l'heure, et à ce titre rival et ennemi de Clodius : l'un travaillait pour les triumvirs, l'autre, pour le sénat. A la faveur du laisser aller de Pompée, Milon avait effrontément brigué le consulat. et il était peut-être à la veille d'y atteindre, quand, un beau jour, sur la voie Appienne, il y eut rencontre entre les deux rivaux, suivis de leurs *bravi*. Bagarre et meurtre de Clodius. Sur-le-champ, Pompée provoque une « émeute d'indignation » et traduit Milon en jugement. Celui-ci fait appel à Cicéron, qui, incapable de résister à une tentation de se produire, a la malheureuse inspiration d'accepter. Mais le jour du procès, Pompée a pris en personne le commandement d'un corps de troupes avec lequel il tient bloqué le tribunal, pendant qu'au dehors la multitude pousse des clameurs terribles contre le meurtrier de Clodius. Cicéron n'eut pas de peine à comprendre que l'arrêt était rendu d'avance, et, le moment venu de parler, fut au-dessous de lui-même. La peur l'avait paralysé ! De dépit, il fit deux choses. Rentré chez lui, il écrivit le plaidoyer qu'il n'avait pas prononcé, et qu'il put confectionner à loisir, sans que personne l'intimidât. Il en fut si content qu'il l'envoya

à Milon, alors en exil à Marseille. De cette façon, le client de Cicéron eut du moins le plaisir de lire ce que son avocat *aurait pu* dire pour lui, si Pompée l'eût permis. Quant à la postérité, pour laquelle Cicéron écrivit ce beau discours, peut-être encore plus que pour Milon, elle ne fait nulle difficulté de convenir que *la Milonienne* pourrait bien être le chef-d'œuvre de l'éloquence *d'école*. Cette belle et platonique revanche prise de sa mésaventure oratoire, Cicéron se résigna au second parti dont je parlais. Sentant qu'il n'avait plus rien à faire dans sa patrie assez ingrate pour lui fermer la bouche, il se laissa honorablement déporter, en qualité de proconsul, au fond de l'Asie Mineure. Il ne devait pas reparler en public avant six ans. Il ne s'écoula, en effet, pas moins de temps entre le *Pro Milone* et le *Pro Marcello*.

Quand ce dernier discours fut prononcé, la révolution était consommée. Il n'y avait plus ni triumvirat ni république. Cicéron ne crut pas pouvoir se rallier tout de suite à la monarchie. Il y fit quelques façons, dont on ne saurait ni s'étonner ni le blâmer; puis le temps, l'ennui de ne rien être et de ne plus parler, enfin les séductions de César, opérèrent. Un jour le souverain permit à l'un de ses plus déterminés ennemis personnels de reprendre sa place au sénat. Cicéron, malade d'un silence

de six ans, n'y tint plus et éclata. Il salua le retour de Marcellus et la clémence de César par la plus retentissante fanfare que l'éloquence ait jamais sonnée. Il y a eu des critiques pour trouver de spécieuses raisons contre l'authenticité du *Pro Marcello*. Il n'y en aura jamais pour trouver dans toute l'œuvre oratoire de Cicéron quelque chose de plus profondément cicéronien que le *Pro Marcello*. La vérité est qu'une monarchie ne pouvait rêver pour elle une plus magnifique décoration que l'éloquence cicéronienne, ni Cicéron un plus magnifique emploi de sa théâtrale éloquence que la décoration d'une monarchie. Il le prouva bien en ce jour, où il ne faisait, après tout, que mettre au service de César le talent que, vingt ans auparavant, il avait spontanément offert à Pompée. En tout cas, après le *Pro Marcello*, entre César et Cicéron, la glace était rompue, et il ne tint qu'au grand orateur de reprendre, sous le nouveau régime, cette royauté de l'éloquence que personne n'était de taille à lui disputer. Mais une autre fin que cette tranquille gloire l'attendait. Une poignée d'orgueilleux fanatiques s'imagina, en égorgeant César, rétablir la république et la liberté, et le pauvre Cicéron, sans soupçon du piège cruel que lui tendait la fortune, n'eut pas la force de résister à la dangereuse tentative qui s'offrait à lui de se saisir du premier rôle.

comme s'il devait lui être donné de sauver Rome encore une fois, *patria sæpe servata.* C'est l'heure des célèbres harangues qu'il appela peut-être un peu ambitieusement ses *Philippiques*. Les *Philippiques* de Démosthène avaient ceci de sérieux et de fort, qu'elles pouvaient très bien sauver Athènes. Les Athéniens n'avaient qu'à les écouter. Les *Philippiques* de Cicéron n'avaient plus rien à sauver. Elles ne pouvaient que donner à leur auteur l'ivresse d'une dernière minute de gloire, puis le pousser droit sur la pointe du glaive. Seulement, Cicéron aimait tellement la gloire que s'il lui eût été donné d'entrevoir ce tragique dénouement, il n'eût peut-être pas cru payer trop cher une telle minute d'un tel prix.

Voilà donc l'œuvre oratoire de Cicéron. Comme avocat au civil et au criminel, il fut tout ce qu'un homme d'infiniment d'esprit et merveilleusement doué pour la parole pouvait être ; et si, en ce genre, il ne laissa pas d'œuvre maîtresse, c'est que personne autre, à sa place, n'en eût laissé. La faute en est moins à lui qu'au genre même. Comme orateur politique, il eut le plus grave des défauts. Il manqua à la fois d'intelligence politique et de convictions politiques. L'esprit politique lui aurait fait comprendre le sens des événements qui s'accomplissaient sous ses yeux ; mais ce sens lui échappa

absolument. Il reproche quelque part à Caton de se conduire comme s'il vivait dans la république de Platon et non *dans la lie de Romulus*. Et ce reproche est très juste. Seulement celui qui le fait n'y voit pas plus clair que Caton. Faut-il même dire qu'il y voit moins clair ? Après Thapsus, Caton comprit que c'en était fait de la cause pour laquelle il avait vécu, et Cicéron dut mourir sans que l'heure de cette illumination fût venue pour lui. Il avait vu le premier triumvirat succéder à la conjuration avortée de Catilina, et engendrer la monarchie par une génération nécessaire, puisque si le monde avait échappé au principat de César, ce n'aurait été que pour tomber sous celui de Pompée. Mais rien de tout cela ne l'éclaira, et il salua la monarchie césarienne sans en comprendre la nécessité, comme il salua le meurtre de César, sans en comprendre les inévitables conséquences. A défaut de l'intelligence politique, l'attachement à une cause aurait donné du moins une certaine grandeur morale et une incontestable dignité à sa vie publique. Il y a dans la fidélité chevaleresque même aux causes perdues une noblesse d'âme qui emporte les hommages. Mais Cicéron fut encore plus loin de cette chevalerie que de la claire intelligence des choses. S'il lui arriva d'écrire l'éloge de Caton mort, il avait commencé par se moquer impitoyablement

de Caton vivant et par l'offrir en pâture à la risée publique. Il a trop d'esprit et du plus fin, pour ne pas saisir avec une justesse terrible toutes les infirmités, faiblesses et misères des hommes et des partis, aussi bien de ceux qu'il sert que de ceux qu'il combat, et cette sagacité redoutable lui rend toute conviction impossible. Il n'est dupe de rien ni de personne que de lui-même ; mais comme il l'est bien ! Cela étant, que peuvent bien valoir, au fond, les discours politiques d'un homme dénué des deux seules forces qui font ou la grandeur ou l'honneur d'une politique, la haute intelligence ou la ferme conviction ? En réalité, Cicéron ne fut qu'un incomparable virtuose en paroles, voyant surtout dans les événements, quels qu'ils fussent, une matière pour sa virtuosité oratoire, et tellement dupe de celle-ci qu'il crut de la meilleure foi du monde que, dès qu'on avait eu l'heur de l'entendre ou de le lire, on n'avait plus, ici-bas, rien à souhaiter.

SES ÉCRITS SUR L'ÉLOQUENCE.

Quand Cicéron sentit que « la carrière de la liberté », comme il l'appelait avec candeur, allait lui être fermée, il chercha une nouvelle matière pour l'activité et les triomphes de son esprit, et ce fut encore dans l'éloquence qu'il la trouva, seule-

ment sous une autre forme. S'il lui était interdit de l'exercer, on ne lui ôterait pas du moins le plaisir d'en parler. Que dis-je? d'en parler! de la chanter. C'était bien justice qu'il la traitât comme son consulat. Et voilà comment la première œuvre considérable sortie de sa plume, après ses discours, fut le *De Oratore*.

Qu'est-ce que le *De Oratore* « Sur l'Orateur »? En apparence, un dialogue, à la manière platonicienne, entre deux célèbres orateurs romains, Crassus et Antoine, et quelques autres personnages distingués, sur les conditions de l'éloquence parfaite; en réalité, un portrait de l'orateur parfait, c'est-à-dire de Cicéron, fait par lui-même; avec quel soin, quelle application pieuse, quelle sincère et profonde dévotion pour le sujet, ou plutôt pour le modèle, est-ce la peine de le dire? C'est vraiment chose remarquable que le premier réconfort sérieux cherché par Cicéron aux déboires de sa vie publique, il le trouve dans la confection, *manu propria*, et la contemplation de sa propre image. Tout aussitôt, d'autres travaux suivirent, et en grand nombre, sur des sujets divers, mais sans jamais arracher Cicéron à son sujet de prédilection, à la seule chose qui eût pour lui cette vertu d'être toujours plus belle et toujours nouvelle, et de lui offrir un tel ravissement qu'il ne s'avisa jamais

qu'elle pût lasser personne : l'image de son talent. Près de dix ans après le *De Oratore*, l'année même qui vit mourir la république à Thapsus et Caton à Utique, Cicéron fut soudain frappé de cette idée que le monde ignorait encore l'histoire de son éducation oratoire, et que le moment était venu de répandre la lumière sur ce fait considérable. Il y a des synchronismes qui ont une éloquence à laquelle nul talent oratoire ne saurait atteindre : tel est celui qui se rattache à la date de l'année 46 avant notre ère. En cette année, cette grande chose qui avait été la république romaine disparaît sans retour, en même temps que Caton exhale son âme généreuse et sort fièrement d'un monde où il pense qu'il n'y a plus de place pour un homme libre. Et, pendant ce temps-là, Cicéron, avec la modestie d'un Jean-Jacques Rousseau ou d'un Chateaubriand, estime le moment opportun pour raconter au monde, avec un sérieux attendri, quelques chapitres de sa vie d'étudiant et initier les générations futures aux arcanes augustes de son éducation oratoire. Car tel est le capital objet de la singulière et médiocre brochure intitulée *Brutus* ; mais ce n'en est pas l'objet unique. L'opuscule est à double et même à triple fin. Cicéron se propose d'y raconter non seulement l'histoire de l'éloquence romaine (ce qui se résume pour lui dans une kyrielle de noms, quelque chose

comme le catalogue d'une cohue) et la formation de sa propre éloquence, mais d'y préparer le *Pro Marcello*. C'est comme l'annonce de sa « rentrée », qui suivit de près; car le *Pro Marcello* est aussi un des gros événements de cette même année 46, où il fait un autre « pendant » au suicide de Caton. Qu'un tel livre ait pu être écrit par Cicéron dans un tel moment, c'est, à coup sûr, le témoignage d'une bien extraordinaire infatuation. Mais il y a quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est que, même venant après le *De Oratore*, ce livre n'ait pas suffi à Cicéron. Presque aussitôt après, *la même année*, il écrit l'*Orator*, qui n'est qu'un duplicata du *De Oratore*. C'est toujours le portrait du parfait orateur, et la démonstration que ce parfait orateur n'est et ne peut être que Marcus Tullius Cicéron. Mais pourquoi, direz-vous, l'*Orator*, après le *De Oratore*? Les critiques pieux se sont évertués à établir qu'en y regardant de très près, on pouvait percevoir quelque chose comme un semblant de différence entre les deux écrits. Respectable enfantillage! Cicéron n'a jugé à propos d'écrire l'un, après avoir écrit l'autre, que parce qu'il ne croyait pas que le sujet fût un de ceux sur lesquels on pouvait jamais risquer d'en trop dire; et quand il avait longuement et surabondamment établi, avec tout le soin, toute l'élégance et toute l'éloquence dont il

était capable, que l'orateur parfait c'était lui, et qu'il ne fallait pas s'y tromper, il lui restait une sérieuse et presque pénible préoccupation : c'était qu'on ne fût pas assez persuadé ou qu'on n'eût pas assez compris. Et alors, il recommençait. Et voilà pourquoi l'*Orator* vint après le *De Oratore*.

SES ÉCRITS PHILOSOPHIQUES.

Dans les deux ouvrages que je viens de nommer, et qui contiennent la pure essence de la *doctrine* oratoire de Cicéron, il est un point sur lequel il revient avec une insistance marquée, et auquel il attache évidemment une grande importance. S'il est grand orateur, dit-il, c'est qu'il est, en même temps, philosophe, et que la philosophie grecque, la seule qu'un Romain pût connaître, n'a point de secrets pour lui.

La proposition n'est pas sans causer, au premier abord, un certain étonnement, et, pour peu qu'on y réfléchisse, cet étonnement redouble. Comment! L'étude des problèmes philosophiques rendrait l'esprit plus habile à se débrouiller au milieu des difficultés terre à terre des causes civiles? Un avocat d'affaires serait d'autant meilleur qu'il serait plus familier avec la métaphysique? Pour tourner et retourner à son gré l'esprit des jurés, et rendre

quelque coquin digne de pitié, il sera bon à un avocat d'assises d'avoir, sur les traces de Cousin, cherché les rapports du fini et de l'infini? Pour faire de l'effet sur une assemblée quelconque, populaire ou choisie, un orateur politique sera puissamment aidé par une sérieuse étude de la question de l'âme ou de l'origine des espèces? Entendez-vous Mirabeau déclarer que s'il vaut quelque chose, c'est grâce à Descartes? Ou Thiers et Gambetta faire hommage de leur puissance oratoire à Kant, Hegel ou Schopenhauer? Car, enfin, Cicéron ne déclare pas autre chose, quand il se proclame l'obligé des philosophes, jusqu'à rendre cet arrêt que, sans philosophie, il n'y a pas d'orateur : *Non posse effici, sine philosophia, quem quærimus, eloquentem.* Qu'est-ce à dire?

La chose est des plus simples. Avec son ardente curiosité, et son extrême facilité d'assimilation, Cicéron s'attacha de bonne heure à la philosophie grecque et montra pour cette étude un goût très vif. Il y trouvait, non seulement un plaisir d'esprit, mais une particulière satisfaction de vanité. La philosophie n'était aucunement populaire à Rome. Elle y comptait extrêmement peu d'adeptes. Dans ce grand empressement qui portait les Romains à s'annexer successivement toutes les parties de l'immense domaine des lettres grecques, il y a ceci de

curieux qu'ils ne touchaient pas à la philosophie. Est-ce parce qu'ils trouvaient la région stérile, et d'accès peu commode? Probablement. Mais, loin de partager ce sentiment, Cicéron jugea que ce ne serait pas pour lui un médiocre honneur si, presque seul de tous les Romains, il se montrait familier avec les études où les plus hautes intelligences alors connues s'étaient exercées. Il avait parfaitement conscience non seulement de l'originalité, mais de la supériorité qu'il se donnait ainsi ; et par un petit artifice qui fait honneur à l'ingéniosité de son amour-propre, il eut l'idée de faire tourner cette supériorité philosophique (j'entends supériorité par rapport aux Romains ; tout est relatif), au profit de sa supériorité oratoire, en montrant dans celle-ci une des conséquences de celle-là. Cicéron savait trop bien, et il en était même cruellement affligé, qu'on lui donnait des rivaux. Il se connaissait des détracteurs, et même quelques-uns très considérables. Or, que pourraient-ils faire, ceux-là, sinon mettre bas les armes, s'il était une fois bien établi que, sans philosophie, il n'y avait pas de véritable éloquence, et qu'à vouloir comparer un orateur non philosophe à un orateur philosophe, on perdait son temps? D'orateur philosophe — il n'était pas besoin de chercher — il n'y en avait qu'un, à Rome, qui comptât. On comprend maintenant pourquoi

cette thèse était si chère à Cicéron, et on a la clef de l'insistance avec laquelle il y revient sans se lasser. Il ne doutait pas d'ajouter ainsi une nouvelle preuve à la démonstration de la vérité qu'il avait à cœur plus que chose au monde et qu'il croyait n'avoir jamais assez démontrée.

Son début, en philosophie, fut un coup qui ne manquait pas d'audace. Platon avait écrit sa *République* : Cicéron écrivit la sienne; et Platon ayant fait suivre sa *République* de ses *Lois*, Cicéron écrivit ses *Lois* après sa *République*. Malheureusement, les deux ouvrages sont à peu près perdus pour nous, et on ne saurait trop le regretter. Il se pourrait bien qu'en dépit de l'évidente imitation de Platon, ils fussent la partie la plus sérieuse de l'œuvre philosophique de Cicéron ; et ils en furent, certainement, la plus politique. Mais, de la *République*, nous avons à peine un tiers, et encore en morceaux, et des *Lois*, à peine la moitié. C'est d'ailleurs une question de savoir si même ce dernier ouvrage fut terminé. Ce que l'on peut avancer avec quelque probabilité, et cela surtout doit justifier nos regrets, c'est que les deux écrits devaient nous révéler le fond de la pensée politique de Cicéron, du moins à l'heure où ils furent composés, et il y a lieu de croire que Cicéron devait s'y soulager de la contrainte que lui faisait éprouver la perspective de

la monarchie prochaine, et s'y dédommager des hommages et services qu'il était déjà forcé de lui rendre. En ce temps-là (vers 54 et 52), il n'avait pas épuisé la coupe des amertumes, et était encore loin du *Pro Marcello*. Ce qui nous est resté des deux traités nous autorise à croire qu'ils étaient consacrés tous deux à la glorification d'une ancienne Rome, imaginaire et transfigurée, telle qu'elle pouvait apparaître, en l'absence de toute critique, à une imagination prévenue. Par l'ordinaire effet de l'illusion commune aux partis, Cicéron attribuait à l'objet de son culte toutes les vertus et perfections. Son « ancien régime » répondait à tout, et Cicéron fut, à cette heure, aussi légitimiste que sa nature ondoyante et mobile lui permettait de l'être. Tout ceci, bien entendu, ne pouvant être présenté qu'à l'état de conjecture probable, en présence des ruines que nous sommes réduits à contempler. Il ne faut pas oublier que ce qui nous reste de meilleur de la *République* de Cicéron, est le célèbre songe de Scipion, morceau d'apparat très brillant, mais d'une lumière qui éclaire fort peu le fond même du sujet. Quant aux fragments dont la découverte rendit célèbre l'abbé Mai, ils n'ont malheureusement guère ajouté à ce que nous possédions déjà.

Fut-ce le sentiment que ce n'était plus la peine désormais d'écrire sur la philosophie politique, ou

toute autre cause? Toujours est-il que Cicéron ne revint plus aux sujets qu'il avait traités dans la *République* et les *Lois*. C'est à la philosophie pure, ou du moins ce qu'il jugeait tel, qu'il s'appliqua désormais sans relâche, jusqu'à l'heure fatale où la politique le ressaisit.

En négligeant quelques écrits secondaires et ceux dont nous n'avons que des fragments, et qui, à ce titre, échappent à la critique, nous trouvons l'œuvre philosophique de Cicéron ramassée dans six ouvrages : *les Bornes des biens et des maux; les Académiques; les Tusculanes; la Nature des Dieux; la Divination; les Devoirs.*

Qu'est-ce que le *De Finibus bonorum et malorum* (en français : Des bornes des biens et des maux)? Une exposition, sous forme de dialogue, ou plutôt de monologues successifs, des idées qui avaient cours dans les écoles sur la fameuse question du souverain bien. Premier livre : conférence épicurienne. Deuxième livre : réfutation. Troisième livre : conférence stoïcienne. Quatrième livre : réfutation. Cinquième livre : conférence académique — sans réfutation. Et puis? Quelle conclusion? Une seule; c'est que l'auteur a le double mérite, d'abord d'être un maître écrivain, bien que peut-être un peu complaisant pour lui-même; et ensuite de se montrer au courant de ce que beau-

coup d'autres ont pu dire sur la question, depuis les maîtres, comme Zénon et Chrysippe, jusqu'aux sous-maîtres, comme Antiochus d'Ascalon et Diogène de Séleucie. Et l'on a peine à croire que l'auteur ait cherché une autre conclusion et désiré un autre succès.

Les Académiques? Deux livres : l'un résumé de l'histoire de la philosophie, de Socrate à Arcésilas; l'autre, double dissertation (de Lucullus et de Cicéron) sur la certitude. Il se peut que le chapitre « historique » ait trouvé des lecteurs romains, auxquels il ait appris quelque chose. Pour nous, il est d'une insigne pauvreté. Quant à la discussion sur la certitude, il est difficile d'imaginer plus fastidieuse logomachie. Ce sont de ces pages qu'on s'en veut d'avoir lues, à moins d'y avoir été forcé. On peut mettre au défi n'importe quel lecteur, s'il est sincère, d'avouer que *les Académiques* lui ont inspiré un autre sentiment.

Les Tusculanes? Cinq livres employés à développer, avec une élégance aussi pompeuse que banale, cinq des lieux communs les plus rebattus dans les écoles, le mépris de la mort, le mépris de la douleur, l'efficacité des consolations, l'empire sur les passions, et enfin la miraculeuse puissance de la vertu pour faire, à elle toute seule, le bonheur. Il y avait beau temps que, pour les Grecs, ces sujets

de déclamation étaient épuisés; mais cela pouvait avoir un air de nouveauté pour des Romains de les reprendre en latin, et c'était être philosophe à bon marché que de s'exercer, à grand renfort de périodes, sur ces emphatiques banalités.

La Nature des Dieux? Voilà un piquant sujet pour un homme qui avait l'honneur d'être augure — car Cicéron était augure! — et nous sommes tout oreilles pour l'entendre parler des dieux. Malheureusement, nous ne l'entendrons pas. C'est une fausse joie. A sa place, il nous présente un certain nombre de nobles personnages étrangers, derrière lesquels il s'efface modestement. Et voilà comment, pendant trois grands livres, nous assistons à un échange de propos aussi courtois que prolixes et insignifiants, entre épicuriens, stoïciens et académiciens : Philodème, Posidonius, Cléanthe, Chrysippe, Zénon, Carnéade, Clitomaque, etc.

La Divination? Ne semble-t-il pas que l'augure Cicéron s'amuse à jouer avec le feu? Quoi! Après *la Nature des Dieux*, *la Divination?* Que va-t-il donc nous dire sur ce brûlant sujet? Beaucoup de choses évidemment très extraordinaires dans la bouche d'un homme qui appartenait au sacerdoce romain. On a pu avancer avec quelque raison que ce livre est peut-être le plus original de tous les écrits philosophiques de Cicéron, et qu'il y a mis

plus de lui-même que dans aucun autre. Il y fait le voltairien, et il n'y a guère à s'en étonner, car on se figurerait difficilement Cicéron croyant aux poulets sacrés. Mais comment ne pas se souvenir alors de l'imperturbable sérieux et de l'air de vénération profonde avec lequel, huit ans auparavant, il parlait, dans son livre des *Lois*, de toutes ces augustes niaiseries ? Comment oublier que l'auteur esprit fort du livre de *la Divination* avait commencé par s'exprimer en augure capable de regarder un collègue sans rire, et en Romain dévot du bon vieux temps ? Dans lequel des deux cas était-il sérieux ? Et si, par hasard, il ne l'avait été ni dans l'un ni dans l'autre ? D'ailleurs, en dépit de ces échappées de libre pensée, le livre de *la Divination* n'est pas fait selon une autre méthode que les précédents. Posidonius y est aux prises avec Clitomaque, et Chrysippe, Carnéade, Panétius, Épicure même réduisent à presque rien la place de Cicéron.

Les Devoirs ? Encore Panétius et Posidonius, assisté des maîtres, Platon et Aristote, et des sous-maîtres, Hécaton, Diogène de Babylone, Antipater de Tyr, sans oublier Chrysippe et Cléanthe. Académique dissertation sur l'honnête, l'utile et les conflits de l'honnête et de l'utile. Thèse d'école traitée avec une pompeuse et glaciale abondance, et devant laquelle on ne saurait se défendre d'une

certaine confusion à la pensée que tant de gens y ont pu trouver matière à admirer.

Faut-il parler des deux opuscules dédiés à Atticus sur *la Vieillesse* et *l'Amitié? Declamatiunculæ* qui ne sont pas sans quelque agrément, la première surtout, mais que l'on ne saurait sérieusement prendre pour des traités philosophiques, bien qu'on y retrouve Platon, Xénophon, Hippocrate, Aristote, Théophraste, Chrysippe, etc.... Du moins ces deux morceaux ont-ils le mérite d'être courts.

Et voilà l'œuvre philosophique de Cicéron. Œuvre philosophique, ai-je dit? Non; la dénomination ne serait pas seulement ambitieuse, mais mensongère. Ce n'est que par un véritable abus de langage qu'on pourrait qualifier de ce nom cette collection de traductions, non pas même d'ouvrages originaux, mais de simples précis et manuels. Il n'y a pas de « philosophie de Cicéron ». Il y a philosophie, au sens propre et élevé du mot, là où il y a vraiment le sentiment et l'esprit philosophiques, c'est-à-dire le souci sérieux des grands problèmes de notre destinée, et un effort original et personnel, sinon pour en trouver, du moins pour en chercher la solution. Là est toute la philosophie, et c'est ce dont on chercherait vainement une trace dans le volumineux amas des écrits prétendus philosophiques de Cicéron. Aussi bien a-t-on là-dessus son

propre aveu (car personne n'a mis plus d'ingénuité à se faire connaître à fond) dans une phrase digne d'être célèbre : « Ἀπόγραφα *sunt; minore labore fiunt; verba tantum affero, quibus abundo.* » C'est-à-dire : « Ce sont des copies. Cela donne moins de mal. Je n'ai à apporter que les mots, et je n'en manque pas. » Peut-on souhaiter plus de franchise?

Et s'étonnera-t-on, après cela, que Cicéron ait *abattu*, coup sur coup, en quelques mois, cette étrange besogne? Le beau miracle! Elle lui a coûté juste ce qu'elle valait. Mais on comprend maintenant avec quelle hauteur de dédain Mommsen laisse tomber sur Cicéron son écrasant arrêt : « Feuilletonniste! »

Après tout qu'est-ce que la philosophie, en elle-même, pouvait bien faire à Cicéron? Est-ce qu'elle avait véritablement son cœur? Est-ce qu'il ne l'aurait pas donnée tout entière pour un seul de ces succès oratoires qui étaient pour lui le souverain bien? La seule chose qu'il recherchât et prisât en elle, c'est le surcroît de renom et de prestige qu'il se flattait de trouver dans l'honneur insigne de son commerce. Voilà tout. La philosophie était, pour lui, comme une très grande dame étrangère, extrêmement fière, et n'accordant ses bonnes grâces qu'à un tout petit nombre de mortels privilégiés. Il voulut, à toute force, passer auprès de ses compa-

triotes pour un de ces rares favorisés, et faire croire qu'il était, avec la grande dame, du dernier bien. De là, encore un coup, ne cherchons pas davantage, ses prétentions et ses écrits philosophiques.

SES LETTRES

Reste la quatrième et dernière partie de l'œuvre Cicéronienne, les *Lettres*. On a, depuis longtemps, tout dit sur ce monument unique, auquel l'antiquité ne nous offre rien de comparable. Cette correspondance, en effet, c'est Cicéron tout entier. C'est sa nature révélée par la plus sincère des confessions. C'est sa destinée racontée par le plus exact des journaux. C'est le milieu social et politique où il a vécu ressuscitant sous nos yeux. D'une aussi riche matière, la critique moderne devait tôt ou tard faire sortir un livre nécessaire, et ce livre est fait. Il l'est même de telle sorte qu'on n'aura pas la tentation de le refaire. *Cicéron et ses amis*, de M. Gaston Boissier, est une œuvre définitive, par l'alliance de deux choses que l'on a bien rarement la bonne fortune de trouver étroitement unies, une critique sagace et solide à désarmer les plus difficiles, un agrément à satisfaire les plus délicats. Mais quelle que soit pour nous l'exceptionnelle valeur de la correspondance de Cicéron, valeur

dont l'ouvrage de M. Boissier est si propre à nous donner une juste idée,non seulement cette correspondance serait tout à fait insuffisante à rendre compte de la place si haute assignée à Cicéron par l'opinion des hommes, mais elle demeure même forcément étrangère aux qualités qui valent à Cicéron cette place à part et sont la raison d'être de sa renommée.

C'est cette renommée qu'il me reste à expliquer.

CONCLUSION.

Cicéron, manifestement, ne fut ni un grand caractère ni un grand esprit. Il ne fut pas un grand caractère. Cela ressort avec un tel éclat de sa vie publique tout entière qu'on s'en voudrait d'y insister. Après tout, cela est véniel. Les grands caractères sont ce qu'il y a de plus rare au monde, et personne n'est plus tenu d'être tel que d'être un héros et un saint. D'ailleurs, par rapport à la moyenne de l'humanité, on peut encore faire figure très convenable, en demeurant au-dessous de ce niveau. L'histoire des lettres est le musée des grands esprits. De grands caractères, combien ? Ce qui est plus grave, c'est que Cicéron ne fut pas davantage un grand esprit. Quelque bonne volonté qu'on y mette, s'il est quelque chose d'impossible, c'est de

trouver, dans une seule de ses œuvres, une seule ligne qui porte la marque — cette marque à laquelle on ne se trompe pas — d'une haute, forte et puissante intelligence. Est-ce dans un de ses discours d'avocat ou d'homme d'État qu'on la trouvera ? On peut mettre au défi les plus habiles : qu'ils cherchent ! Est-ce dans des productions comme le *De Oratore*, le *Brutus* ou l'*Orator ?* Mais qui ne voit qu'un grand esprit aurait commencé par ne jamais écrire ces sortes de choses, et n'en avoir même jamais la pensée ? Le seul fait de les avoir écrites — si bien qu'on le voudra ; ce n'est pas la question — peut être tenu pour une preuve d'infériorité. Sera-ce dans ses rhapsodies philosophiques ? Là, il n'y a qu'une réponse à faire : hélas ! ou holà ! On peut choisir. Qu'est-ce donc alors ? Que faut-il penser ? N'y aurait-il, sous ce grand nom, qu'une creuse et ridicule idole, et, depuis tant de siècles, les hommes seraient-ils dupes d'une grossière fantasmagorie ?

En aucune façon. Les hommes, considérés dans la succession des âges, ne se trompent pas ainsi. La postérité est même le tribunal qui peut le moins se tromper, parce que ce tribunal se compose, successivement, de ce que les générations ont de plus sage, de plus judicieux et de meilleur. Or, on peut dire que, même après l'excommunication

fulminée par Mommsen, la postérité est encore, est toujours pour Cicéron. Pourquoi donc? Pour une raison très simple et très forte. On peut être grand par l'action, ce qui est le plus haut degré dans la hiérarchie des grandeurs humaines. On peut l'être par le caractère. On peut l'être par l'esprit. Et on peut l'être encore d'une autre façon, laquelle n'a rien de commun avec les dons qui font ou l'homme d'action, ou l'homme de caractère, ou l'homme de haute intelligence. On peut être un grand, un très grand artiste, ce qui est absolument compatible avec une infériorité relative du caractère ou de l'esprit. Les exemples n'en manquent pas, et l'un des plus éclatants est Cicéron. Il fut grand artiste. En quoi donc? En paroles. Oui, en paroles! Et pourquoi pas? On est bien un grand artiste avec des notes. Pourquoi ne le serait-on pas avec des mots? Et si la musique, qui ne peut pas traduire d'idées, exerce pourtant une fascination, pourquoi donc les mots n'en exerceraient-ils pas une semblable, quand ils sont combinés de façon à former cet objet d'art qui s'appelle « le beau langage »? Or, c'est là, précisément, le cas de Cicéron. Rappelons-nous le mot si juste de Fénelon : « Il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. » Et voilà sa magie. Il a été appelé un moment le Père de la Patrie; mais cette paternité-là n'était pas de très bon aloi, puisqu'elle ne

résista pas à la sentence d'exil qui suivit de si près l'incomparable consulat. Il en est une autre, en revanche, qui ne trouvera jamais son Clodius ni son Mommsen. Cicéron est le créateur et le père du « beau langage ».

Est-ce à dire qu'il n'y avait pas eu de beau langage avant Cicéron? Rien de pareil et d'égal, en tout cas, à ce que Cicéron devait créer. Les Grecs avaient réalisé l'idéal du beau en poésie. Dans la prose, ils n'y étaient jamais arrivés. La prose d'Hérodote est d'un enfant; celle de Xénophon, à peine d'un homme, car elle a encore des grâces enfantines. Celle de Thucydide, où éclate cependant une si merveilleuse intelligence, est tendue par un effort constant et presque violent qui lui ôte toute grâce. Celle de Démosthène n'a plus cette tension pénible, mais elle garde plus de force que de beauté. Celle de Platon approche plus qu'aucune autre de l'idéal du beau langage. Elle a, parfois, la grandeur, l'éclat, la souplesse. le charme; mais elle n'est pas exempte de quelque puérilité, et elle est surtout gâtée par les deux grands défauts de l'esprit grec, la loquacité et la subtilité. Avec Cicéron — le premier! — on a soudain ce spectacle nouveau: une prose enchanteresse, qui ne connaît ni l'effort, ni la tension, ni la subtilité, lumineuse comme le jour, harmonieuse comme une musique, coulant

avec l'ampleur et la majesté d'un grand fleuve, et roulant dans son cours toutes les richesses d'une langue superbe. Est-ce que cela aussi, par hasard, n'était pas une création ? Création d'autant plus étonnante qu'elle n'a jamais offert la trace du plus petit effort et jamais connu le plus petit accès d'affaiblissement. Quoi que Cicéron ait à dire, il n'a qu'une façon de le dire qui consiste à appliquer à tout sujet

Ce langage sonore aux *splendeurs* souveraines.

Il semble que s'il voulait se servir d'une autre façon de dire, il ne pourrait pas. Qu'il s'agisse de pauvres arguments d'avocasserie, ou d'ennuyeux préceptes didactiques, ou d'insipides lieux communs philosophiques, c'est le même éclat oratoire qui brille sur toutes ces misères, comme un amas d'étoffes éblouissantes jetées sur des mannequins. Qu'importent les mannequins ? L'étoffe en est-elle moins belle ? Et n'est-ce pas un miracle de l'art que ce virtuose extraordinaire, qui, quoi qu'il ait à dire, ne peut s'empêcher de parler comme un Bossuet ? — celui des *Oraisons funèbres*, s'entend.

Et comment s'étonner maintenant de son prestige prolongé à travers les siècles ? Quand, à la Renaissance, au sortir des ténèbres qu'avaient dû

traverser tant de générations, ce divin langage apparut, ce fut un éblouissement et une adoration. On se rappelle les écoles, ou plutôt les églises cicéroniennes des XVe et XVIe siècles, et les pratiques de leur culte. Et le culte dura autant que nos âges classiques, et encore même, aujourd'hui, il n'est pas sans dévots. Nos générations ont été élevées à une école où elles ont appris que le beau langage vaut par lui-même, qu'il est une des parures de la civilisation, et une création de l'art qui fait comme les autres, honneur à l'esprit de l'homme. Et c'est peut-être en France que cette religion a gardé le plus d'empire. Ce n'est qu'en France qu'il y a une institution telle que l'Académie française, véritable temple du beau langage, et où se célèbrent des cérémonies oratoires qui comptent encore parmi les gloires du pays. Je sais bien que tout autour de nous s'enfle, gronde et s'élève la marée montante de l'américanisme et de la démocratie, et que la *voix de Dieu*, qui parle par la bouche du peuple, semble faire fi du beau langage et nous annoncer un cataclysme qui le noiera avec tout le reste. Cela se peut : et bien hardi qui soutiendrait que notre civilisation ne porte pas en elle une autre barbarie ! Mais jusqu'à ce que le règne de cette barbarie — s'il est écrit qu'il doit venir ! — soit arrivé, une chose est bien cer-

taine, c'est que les civilisés ne se lasseront pas d'être sensibles aux charmes d'une belle, éclatante et harmonieuse parole, et que partout où cette parole retentira elle sera un hommage à Cicéron.

III

LUCRÈCE

A côté de Cicéron, le premier modèle de la prose romaine, se montre le premier poète que, dans l'ordre des temps, ait produit Rome. Jusque-là, les Romains avaient beaucoup versifié. Faiseurs de vers, on peut dire que tous ceux qui, à Rome, se piquaient de culture d'esprit, l'étaient à l'envi. Mais poètes, pas un. Je n'excepte pas même le vieil Ennius. Je crois beaucoup plus sage de m'en rapporter, sur son compte, à Horace qui le connaissait, et s'y connaissait, que de me donner le gros ridicule de remontrer à Horace comment il aurait dû juger Ennius. De goût et d'esprit, Horace en avait, certes, autant que nous, et il avait, de plus, en parlant d'Ennius le sérieux avantage, qui nous manque, de connaître ce dont il parlait. Nous ne devrions pas l'oublier. La vérité est que c'est avec Lucrèce seulement que la poésie fit sa première apparition dans la littérature romaine.

Mais Lucrèce est quelque chose de plus qu'un simple poète, et il est, au contraire, un personnage très complexe. Je disais tout à l'heure, à propos de Cicéron, que les Romains, loin de se laisser attirer par la philosophie grecque, ne lui avaient guère témoigné qu'une indifférence dédaigneuse, comme ils eussent fait à une scolastique quelconque. Un seul homme, chez eux, fait exception à ces sentiments: c'est Lucrèce. Aussi est-il demeuré, pour ses compatriotes, l'objet d'un étonnement profond, plutôt que d'une véritable admiration, et il semble que ceux-ci l'aient contemplé avec une sorte de méfiance et d'inquiétude, comme un homme dont l'air ne dit rien qui vaille. C'est que Lucrèce ne s'est pas contenté, comme les autres Romains qui étaient censés philosophes, de courir plus ou moins curieusement à la surface des systèmes. Il est allé au fond de l'un d'eux, et il y a trouvé une foi. Une doctrine l'a fasciné, conquis et subjugué. J'imagine que cette prise de possession de son âme par l'épicurisme fut quelque chose comme le fameux « coup de foudre » ; et ici, d'une certaine façon, le coup de foudre s'explique. A une âme simple, droite, naïve, fougueuse, et dévorée de la noble passion de connaître le mot de notre destinée, on conçoit, à la rigueur, que l'épicurisme ait pu apparaître comme une sorte de révélation. Mieux peut-être

qu'aucune autre doctrine il pouvait prétendre rendre compte de tout et répondre à tout. Il avait quelque chose d'exceptionnellement spécieux, lumineux et cohérent, qui, pour un système, était la vertu capitale. Il faut se mettre à la place de Lucrèce, et voir entre quels monuments de la sagesse et de la folie humaine il avait à choisir, et l'on comprendra le caractère qui frappe en lui tout d'abord : Lucrèce, avant tout, est un apôtre. Épicure est, pour lui, un mortel qui est venu, en ce monde, faire office de Dieu. Il affranchit les hommes, il les rachète, il les sauve. Rédempteur et sauveur, voilà ses vrais noms. Bref il est un Christ dont Lucrèce s'est fait le saint Paul. Or il y avait, dans cet état d'esprit, quelque chose de difficilement conciliable avec les conditions nécessaires à l'élaboration d'une œuvre poétique. Sans doute on dira : Quoi de plus poétique que l'enthousiasme? D'accord ; mais il faut reconnaître qu'il y a plus d'une sorte d'enthousiasme, et que celui d'un apôtre est d'une espèce toute particulière. Je viens, à propos de Lucrèce — et le rapprochement, toutes proportions gardées, n'a rien que de légitime — de prononcer le grand nom de saint Paul. Rappelons-nous l'admirable page où Bossuet fait un tableau si original et si saisissant du caractère et de l'apostolat de saint Paul. Le voilà, l'apôtre, dans toute sa puis-

sance et toute sa grandeur! Et maintenant, se le figure-t-on, cet apôtre, prenant son temps pour versifier la doctrine chrétienne, rédiger les Évangiles en six chants et offrir aux Gentils cette Messiade anticipée? C'eût été faire, du même coup, un terrible tort et à son apostolat et à sa poésie. La vérité est que les deux tâches sont aussi inconciliables qu'inégales. L'apôtre a mieux à faire même qu'un chef-d'œuvre poétique. C'est pour lui plus que pour tout autre que semble écrit le beau vers de Veuillot :

O prose! mâle outil, et bon aux fortes mains!

Et cela se conçoit. Il ne doit occuper les esprits que des choses qu'il dit, et le poète, puisque tout poète est un artiste, doit surtout occuper les esprits de la façon dont il les dit. Si, dans sa double naïveté d'épicurien néophyte et de Romain fraîchement policé, Lucrèce a cru bien faire en pliant les élans de sa foi aux règles de la prosodie, ce qu'il a surtout montré par là c'est qu'au moment où il croyait voir clair dans le mystère du monde, il ne voyait pas bien clair en lui-même ; qu'il confondait, dans son âme et dans son œuvre, deux rôles incompatibles ; qu'il faisait tort à son apostolat, en lui imprimant, par ses vers, le caractère de « jeu d'esprit » inhérent à toute œuvre poétique, fût-ce la plus grande et la plus haute ; qu'il faisait

tort à sa poésie en lui imposant le lourd fardeau de son apostolat ; et qu'enfin ce n'était pas une raison, parce qu'avant lui des Grecs avaient écrit des poèmes philosophiques et scientifiques, pour croire que leur exemple justifierait son poème de *la Nature* ; ceux-là n'étaient pas des apôtres, et ce n'est pas l'affaire d'un apôtre de versifier.

Mais ce n'est pas tout. L'apôtre, qui a nom Lucrèce, est en même temps un savant. Extraordinaire amalgame ! Comme s'il y avait jamais eu de savant qui fût apôtre, ou d'apôtre qui fût savant ! Et comme s'il pouvait se rencontrer une âme d'homme où cette fusion fût possible ! L'apôtre est un homme de foi qui agit avec les procédés de la foi. Le savant est un homme d'étude et de réflexion, qui est possédé par la pensée, non de ce qu'il sait, mais de ce qu'il ignore, et par un insatiable besoin de le savoir. L'apôtre ne s'inquiète pas de la vérité. Il l'a. Il ne s'inquiète que de l'inculquer aux autres, qui ne l'ont pas. Le savant ne s'inquiète que de la vérité. Il ne l'a pas et il veut l'avoir. Ce qu'il sait le mieux, et c'est là la marque infaillible du véritable esprit scientifique, c'est qu'il en ignore et en ignorera toujours plus qu'il n'en sait et n'en saura jamais. De là, associée à son indomptable persévérance à s'avancer toujours vers le vrai, sa réserve et sa circonspection. Et

comment, maintenant, serait-il possible d'être à la fois apôtre et savant? La nature humaine n'est pas de force à soutenir ce double poids. Il faut choisir. Lucrèce n'a pas choisi. Il a tout pris. Il est ou il croit être au moins autant savant qu'apôtre, et je dirai même que s'il veut être apôtre, c'est surtout parce qu'il se croit savant. Or, comment serait-il ce qu'il croit être, n'ayant pas même l'idée de ce qu'est le véritable esprit scientifique? Sa façon d'être savant consiste à avoir ingéré dans son cerveau, avec cette gloutonnerie qui exclut le choix et rend la digestion difficile, tout ce que les Grecs ont pu dire sur le sujet dont la pensée l'obsède. Cela il le sait à fond. Seulement il a cette naïveté de croire qu'en sachant cela il sait tout : voilà pour sa science ; et il est tellement ivre de cette mixture scientifique, si avidement ingurgitée, qu'il ne s'aperçoit pas de ce qu'elle va faire de son œuvre, et du caractère étrangement rébarbatif qu'elle va lui donner : voilà pour sa poésie. Ce n'est pas qu'il ne convienne, à mainte reprise, que le sujet est rude et d'un maniement difficile. Mais cela dit, l'apôtre et le savant, sous l'aiguillon de leur foi commune, poursuivent imperturbablement leur chemin. Tant pis pour le poète ! A lui de s'en tirer comme il pourra !

Car il y a, en effet, chez Lucrèce, un troisième

personnage : il y a un poète. Voilà qui achève le phénomène. Un « saint Paul » de l'épicurisme, qui est, en même temps, une manière de Buffon, et les deux personnages, plus ou moins bien amalgamés, qui sont, en même temps, un poète! Par le seul mélange de l'apôtre et du savant, Lucrèce était déjà, ce semble. suffisamment extraordinaire. Un « saint Paul » qui a un système de la nature, et qui l'étale avec une docte et infatigable complaisance! Un Buffon assez brûlé du zèle apostolique pour se faire prédicateur et convertisseur, conquérant des esprits, dompteur des âmes et pêcheur d'hommes! Eh bien! ce n'est pas assez. Il faut que le « saint Paul » chante ses sermons et que le Buffon chante son système. Seulement, alors qu'arrive-t-il? Il faut voir les choses comme elles sont. Le poème de Lucrèce se compose de six chants, qui, réunis, comptent exactement 7393 vers, 7400, si l'on veut, pour faire un nombre rond. Sur ce total respectable, combien y a-t-il de vers qui soient vraiment de la « poésie »? J'ai pour ma part, essayé de faire ce compte avec autant de conscience que j'ai pu, et j'ai la certitude de faire « bonne mesure » en attribuant au poème de *la Nature* quelque chose comme 1800 vers, toujours pour prendre un chiffre rond, que l'on ait le droit d'appeler « poésie ». Dix-huit cents vers sur 7400 : cela ne fait pas tout à fait

le quart du total. Ce qui fait que Lucrèce nous a laissé une œuvre qu'il croyait poétique — autrement, il ne l'eût pas écrite en vers — dans laquelle trois vers sur quatre, ce qui est une belle proportion, sont tout ce qu'on voudra, excepté de la poésie. Cela n'est peut-être pas indifférent à établir, à un moment où, par l'effet d'un certain zèle, quelques-uns seraient volontiers disposés à faire de Lucrèce « le plus grand poète de l'antiquité ». La vérité est que, de toutes les œuvres poétiques célèbres, celle de Lucrèce a tous les droits à être mise au premier rang comme la plus rebutante. C'est comme un immense et inextricable fourré d'épines, auprès duquel, à ne juger la chose que comme œuvre versifiée, le *Jardin des racines grecques* aurait des chances de passer pour un Éden. Il faut, pour s'y aventurer et s'y orienter, ou l'intrépidité de la foi, qui ne connaît pas d'obstacles puisqu'elle transporte les montagnes, ou l'imperturbable patience de l'érudition. Le didactique échappe difficilement au danger d'être ennuyeux. Aux mains de Lucrèce, il devient bien autre chose, et j'irai volontiers jusqu'à dire que c'est le didactique dans toute son horreur. Je sais bien que je me permets là des choses qui feront frémir d'indignation les dévots de Lucrèce; car il en a, et même de terribles, qui n'entendent pas raillerie sur le compte de leur

divinité, mais qui ne sont guère moins ridicules que les amoureux dont Lucrèce lui-même s'est si joliment moqué. Ils ont beau prêter à leur idole toutes les perfections; ils n'empêchent pas qu'en réalité l'idole ne soit cruellement imparfaite. Et, de bonne foi, comment n'en serait-il pas ainsi? Comment serait-il possible d'épancher un torrent de quelque cinq ou six mille vers — pas moins! — pour chanter le vide, les atomes, les simulacres, discuter des spéculations qui sont des miracles de subtilité et d'inanité, et ne pas faire, du même coup, l'œuvre la plus antipoétique qui se puisse imaginer? La poésie ne vit que de sentiment. Plus exactement, elle n'est que sentiment. C'est là sa raison d'être. Or, quoi de commun entre ces choses et le sentiment? Et que penserions-nous d'un homme qui, à l'exemple de Lucrèce, croirait faire œuvre poétique en mettant la chimie ou l'algèbre en alexandrins? Encore convient-il de remarquer que la chimie et l'algèbre sont de vraies sciences, celles-là; mais ce que Lucrèce croyait science, l'était-il? Et la comparaison ne risquerait-elle pas d'être plus juste avec la scolastique et l'alchimie?

Maintenant, dans cette partie de son œuvre qui relève vraiment de la poésie, que vaut Lucrèce? Au risque de paraître décidément trop abonder dans le sens d'une critique sévère, il y a pourtant, ici

encore, une vérité à dire, c'est que Lucrèce ne saurait être, en aucune façon, mis au rang des maîtres et des modèles incontestés de la beauté poétique. Et cela pour une raison décisive. Il a ignoré ou méconnu cette règle capitale qui veut qu'une *forme achevée* soit la condition rigoureuse de toute œuvre d'art, et, par conséquent, de toute œuvre poétique digne de ce nom. Ce n'est pas la moins piquante des contradictions que nous relevons en lui (et, à y bien regarder, il n'est qu'un assemblage de contradictions), que cet homme, disciple absolument asservi des Grecs, pour le fond des idées, soit demeuré un vieux Romain pour la rudesse inculte de la forme. Et on ne saurait dire que cela n'est point sa faute, mais celle de son temps; car il a précisément pour contemporain Catulle, chez qui la forme est aussi exquise et achevée que chez un Théocrite. Mais, cela dit, il reste à reconnaître une dernière vérité, c'est que Lucrèce, avec toutes les gênes et conditions de faiblesse qui pesaient sur lui, n'en fut pas moins un vrai et grand poète. Très incomplet, trop incomplet, à coup sûr, mais en possession d'une force de génie qui doit avoir été d'une singulière puissance pour avoir réussi à percer de jets aussi vigoureux la couche épaisse et dure sous laquelle elle eût dû, ce semble, rester étouffée. Il y a là un véritable sujet d'admiration.

Seulement, comme pour obéir jusqu'au bout à la loi qui a fait de lui, ainsi que je le disais tout à l'heure, un assemblage de contradictions, il se trouve que cet homme, qui, considéré dans son ensemble, est assez dépourvu d'unité pour être à la fois un apôtre, un savant et un poète, ne nous offre guère plus de cohérence, si on considère en lui le poète tout seul. Il y a, en effet, manifestement, deux poètes très distincts chez Lucrèce. A première vue, il en est un qui frappe tout d'abord assez vivement pour qu'on soit tenté de voir uniquement, en Lucrèce, le chantre du pessimisme. Le sentiment des incurables misères de la condition humaine semble l'obséder. Il revient, à mainte reprise, sur cette idée, que notre monde ayant commencé, doit finir, et il se complaît dans la sombre peinture de ce cataclysme. Il clôt son poème (et de propos délibéré, n'en doutons pas) par ce tableau de la peste d'Athènes, effrayant chef-d'œuvre d'un réalisme implacable, où il s'applique à ne nous faire grâce d'aucun des détails qui peuvent le mieux enfoncer dans notre esprit le sentiment de notre misère. Ce sont les dernières pages du livre. C'est sur ces impressions qu'on le ferme. Il parle de l'amour, ce thème éternel de toute poésie, comme d'une maladie d'une autre sorte. A propos de la « suprême volupté des hommes et

des dieux », il prend plaisir à nous traîner sur les détails les plus répugnants, et il est tels de ses vers consacrés à l'amour dont il semble s'amuser, comme par un jeu cruel, à faire sortir des senteurs de peste. Enfin, dans cet admirable morceau, si connu sous le nom de *Prosopopée de la Nature*, la page la plus célèbre de son œuvre et qui en serait peut-être la plus belle si la fin du V[e] livre n'existait pas, il résume toute sa sagesse en disant à l'homme, avec un mépris impitoyable : « Désespère et meurs, chétive créature, puisque tu n'es en ce monde que pour désespérer et mourir ! » Sans doute, voilà de la pure essence de pessimisme. Et pourtant, à côté de cela, il y a des hymnes à Épicure où éclate une merveilleuse sérénité. Épicure n'est, aux yeux de Lucrèce, si grand ou plutôt si divin, que parce qu'il a montré et ouvert aux hommes le chemin du bonheur. Il y a donc du bonheur pour l'homme ? Et, à la fin du V[e] livre, cet admirable tableau de l'humanité primitive, s'élevant insensiblement, à travers les misères et les labeurs de milliers de siècles, jusqu'aux bienfaits de la civilisation, qu'est-ce autre chose qu'un hymne au progrès, l'un des plus beaux, à coup sûr, que poète ait jamais chantés ? Le progrès ? Mais alors, il y a donc du bien sur cette terre, et l'homme n'y est pas uniquement pour souffrir ? Arrange cela qui

pourra. Tout à l'heure nous avions une manière de Schopenhauer versifiant, et voici que nous voyons surgir un Lamartine ou un Hugo, moins harmonieux, à coup sûr, et moins exquis que les nôtres (l'harmonieux et l'exquis n'ont rien à voir avec Lucrèce), mais grand, noble, serein lui aussi, et portant en lui les grandes espérances de l'humanité. Lucrèce, encore un coup, n'est qu'un composé de contrastes. N'en ayons pas plus de souci que lui, qui ne paraît pas même en avoir eu conscience. Tous ces contrastes étaient réunis en son âme et comme rattachés par un lien commun, la foi en Épicure : cela lui suffisait. Songeons bien à cet extraordinaire état d'esprit. Il est plein d'Épicure un peu comme la Bacchante et la Sibylle étaient pleines de leur Dieu. Il chancelle, lui aussi, et vacille sous le sien. Il a tout accueilli de lui, indistinctement et sans y regarder, et sans avoir plus le sentiment des incohérences actuelles que des conséquences possibles. Il est bien probable qu'on l'eût plongé dans un étonnement profond, si on lui eût fait entrevoir les conséquences politiques et sociales de la doctrine épicurienne. Mais il ne voyait pas si loin, et aimait mieux croire et adorer. Et voilà ce qui fait de lui un phénomène vraiment unique dans l'histoire des lettres, mais qui n'est tel que par l'effet d'une double condition. Pour

qu'un homme pût, sans s'en douter et avec une ingénuité absolue, réunir en lui tant de contrastes et jouer, à la fois, tant de rôles inconciliables, il fallait non seulement qu'il fût ce qu'il était, mais qu'il vécut dans une civilisation à ses débuts. Mettez cette nature dans un milieu social plus éveillé et façonné à la vie de l'esprit, et l'œuvre de Lucrèce, telle que nous l'avons, n'est plus possible.

Ajoutons un dernier trait Tout ce que nous savons de sa vie et de sa personne, c'est qu'il est né vers le commencement du dernier siècle avant notre ère, pour mourir vers le milieu, et qu'il était lié avec un patricien du nom de Memmius, auquel il a dédié son poème. Voilà, pour nous, toute sa biographie. Nous n'avons pas un mot de lui en dehors de son poème. Dans son poème même, il n'a pas dit un mot de lui, et l'on peut avancer, sans crainte d'erreur, que tout ce que les autres — je parle des anciens — ont dit de sa personne, ne compte pas. L'œuvre ne ressemble à aucune autre, et l'auteur ne nous a laissé connaître de lui que son nom.

IV

CATULLE

Catulle est à la fois le contemporain et l'antithèse vivante de Lucrèce. Rien de plus différent que ces deux hommes, nés et morts presque en même temps, et que ces deux œuvres écloses à la même heure de l'histoire. Le parallèle s'impose en quelque sorte, de lui-même, et il en est peu d'aussi frappants.

Lucrèce, nous venons de le voir, ne nous parle que d'un homme-Dieu, Épicure, et que d'une chose, la sagesse épicurienne. Sur tout le reste il est muet ; muet sur lui-même, muet sur son pays et son temps. Un nom propre, celui de Memmius, est le seul lien qui le rattache aux vivants et l'unique document historique de tout le poème. C'est une date, et c'est tout. Le premier intérêt au contraire — et il est très vif — de l'œuvre de Catulle, est de nous offrir un tableau animé et piquant d'un coin de la société romaine à une heure importante de

son histoire; car cette heure est marquée par la naissance de la vie mondaine et la fin du régime politique désigné sous le nom de république romaine. Les deux événements sont à peu près simultanés. La vie mondaine fait sa première apparition dans l'histoire la veille du jour où la république romaine va disparaître. C'est cette minute que nous retrouvons vivante dans les peintures à la fois fines et crues de Catulle, lesquelles viennent ainsi s'ajouter, pour notre instruction, à l'œuvre documentaire, si riche, de Cicéron.

Il importe bien de constater cet intérêt particulier de l'œuvre de Catulle. Elle est véritablement, dans les lettres, le premier témoignage de la vie mondaine; et elle en est le premier témoignage, parce que. précisément, la vie mondaine vient de naître. La veille, on était encore en pleine rusticité, sinon en pleine barbarie, et on s'en aperçoit à lire Catulle: *manent vestigia ruris*. La grossièreté tient encore une grande place dans cette politesse. Le monde où Catulle nous introduit est la jeunesse élégante d'alors, la troupe des joyeux viveurs de la grande ville. Et nous voyons, par parenthèse, dans une jolie épître à l'un d'eux, Camerius, que les viveurs désœuvrés de ce temps-là n'avaient pas beaucoup d'autres moyens de perdre leur temps que ceux d'aujourd'hui. C'est un point sur lequle le

progrès n'a guère innové. Mais, *Dii boni!* quelle élégance chez ces élégants ! En voici deux dont les noms reviennent associés plus d'une fois — Aurelius et Furius — et que Catulle appelle d'abord quelque chose comme ses « inséparables ». Attendez un peu. La brouille arrive, et pour un sujet ou plutôt pour un objet que l'on a quelque embarras à désigner honnêtement en français. Quel débordement, quel vomissement d'intraduisibles grossièretés! Vibennius père et Vibennius fils sont deux filous qui volent les habits dans les bains. Asinius Marrucinus est un autre filou qui a trouvé plaisant de voler à Catulle une serviette, cadeau de deux de ses amis. Et ce vilain trait couvre de honte le père de Marrucinus, lequel s'appelle, s'il vous plaît, Asinius Pollion. Il est piquant de voir celui qui doit être un jour le docte et gravissime Pollion mêlé, pour ses débuts, à cette bohême. Voici qu'une dame nous est présentée, Postumia : elle est plus grise, nous dit Catulle, qu'un pepin noyé dans un grain de raisin. Thallus, lui, a fait mieux, à lui tout seul, que les deux Vibennius et Marrucinus : il a soulagé Catulle d'un mouchoir, d'un manteau et de broderies de prix. Catulle réclame le tout, mais sur quel ton ! Évidemment nous avons là, sous les yeux, une société qui, sans doute, s'éveille à la vie du monde, mais qui est encore mal éveillée. Ce sont les débuts

de gens d'une nature rude, qui font, non sans gaucherie, leur apprentissage. Et ce qui complète le caractère du tableau que nous offre Catulle, c'est que, sur la même toile, pour ainsi dire, à côté de ce quelque chose qui commence, nous voyons une autre chose qui finit. En même temps que la société romaine s'essaye à la vie du monde, l'aristocratie romaine s'en va, emportant avec elle la république. En sa qualité de poète et d'homme d'esprit, Catulle fut honoré de la faveur de quelques grands et mêlé, dans une certaine mesure, à leur vie. Les pauvres personnages! Et comme ils témoignent, pour leur part, en faveur de la légitimité de cette révolution qui allait les déposséder! Il fut lié avec un Manlius dont il célébra le mariage dans un morceau célèbre. Ce rejeton de Torquatus n'avait de grand que le nom, et sa noblesse n'avait d'égale que sa médiocrité. Catulle fut lié de même avec un Sestius, client de Cicéron : Sestius était un sot, qui assommait les gens de la lecture de ses rapsodies. Et cet autre porteur d'un grand nom, L. Calpurnius Pison Cœsoninus? Celui-là emmène avec lui, en Macédoine, dans sa *cohorte*, deux amis de Catulle, Verannius et Fabullus. Il faut lire les deux petites pièces qui portent les numéros 28 et 47 pour voir ce qu'avait pu devenir le fils d'une des plus grandes familles de Rome. Enfin

Catulle fut, de sa personne, attaché à l'un de ces hauts seigneurs qui, d'un cœur si léger et avec une si parfaite insouciance, menaient la république à l'irréparable catastrophe. En compagnie de son confrère en poésie, Helvius Cinna, il fit partie de la cohorte de Memmius — le Memmius de Lucrèce — envoyé comme préteur en Bithynie. Il ne rapporta de cette campagne politique, qu'il abrégea par dépit, que d'amères désillusions, et, à l'adresse de son illustre patron, qu'une violente rancune, belle occasion de lâcher la bride à sa verve cynique. Et ici il est difficile, en vérité, de s'empêcher de sourire, en voyant sous quel patronage, et avec quel sérieux et quelle piété, le naïf Lucrèce avait placé son austère poème de *la Nature*. Ni la fréquentation des grands ni la politique, on le voit, ne portèrent grand bonheur à Catulle; mais il n'était en situation ni de se passer de l'une, ni d'échapper à l'autre, et le milieu aristocratique où il était obligé de vivre ne lui laissa pas d'abord le choix d'une ligne politique. Dans une société qui était presque nécessairement anticésarienne, comment aurait-il pu ne pas commencer par être, lui aussi, anticésarien? Il le fut avec une fougue dont ses épigrammes contre César et ses amis restent l'amusant témoignage. Mais quand on songe à ce qu'était, à ce moment-là, César, et à ce qu'il

faisait, on a vraiment quelque peine à attacher beaucoup d'importance aux boutades où le joyeux Catulle se travaillait à être aussi outrageant qu'il pouvait. Et il paraît bien que ce fût le sentiment de César lui-même, à voir la façon si simple dont il mit fin à cette opposition et fit la conquête de cet adversaire. Il invita Catulle à dîner, et ce fut fini.

Voilà donc, dans Catulle, un premier élément d'intérêt très vif, mais d'un caractère plus spécialement historique. En voici un autre, très différent, et qui continue l'antithèse avec Lucrèce. Nous savons que celui-ci est peut-être le moins artiste des poètes. Il l'est même si peu qu'il est très loin de l'être assez. Catulle est un des artistes en poésie les plus consommés qu'il y ait jamais eu. Comme virtuose et « exécutant », il est de la famille de Hugo, de notre ancienne Pléiade et de nos modernes Parnassiens. Le métier n'a pas de secrets pour lui, et on pourrait presque dire qu'il fait des vers, comme Cicéron de la prose, tout ce qu'on en peut faire. Il faut convenir qu'à côté du monotone et rocailleux Lucrèce le contraste est curieux. Les contemporains de Catulle avaient reconnu ce mérite, en le qualifiant expressément de docte, *doctus*, et les Alexandrins, certainement, n'eurent pas à Rome d'élève qui fût plus complètement leur égal. Il nous

est bien difficile de dire quelle est, dans ses poèmes de longue haleine, évidemment inspirés et imités des Alexandrins — comme *les Noces de Thétis et de Pélée, la Chevelure de Bérénice, Cybèle et Atys* — la part de l'originalité ; mais quelle qu'elle soit, l'étonnante virtuosité de l'artiste est hors de cause. Horace emploiera vingt-cinq espèces de mètres, et Catulle n'en a employé que treize ; mais il n'en faudrait pas conclure que celui-ci fût un virtuose inférieur à celui-là. C'était peut-être la prétention d'Horace que personne, à Rome, sous ce rapport, ne lui pût être comparé ; il n'en est pas moins vrai que le poète, qui, entre tant d'autres témoignages de l'extrême souplesse et de la variété de son talent, a pu écrire cette œuvre maîtresse qui s'appelle *Cybèle et Atys*, n'a pas de comparaison à redouter.

Mais ce n'est pas tout. L'intérêt historique de l'œuvre et le rare talent de l'artiste ne constituent que la moindre part des titres de Catulle. Il y a quelque chose, chez lui, de supérieur à tout cela : il y a l'homme. Encore l'antithèse avec Lucrèce ! Chez celui-ci, l'homme nous est caché et inconnu. Tout au plus nous est-il permis d'entrevoir, derrière l'appareil hérissé des formules et des dogmes, une sombre nature, chez laquelle rien n'attire ni ne charme. Dans Catulle, l'homme se montre tout entier, avec une absolue franchise, et il n'en est

guère de plus attrayant. Il a cette place d'honneur, dans la littérature romaine, de nous donner déjà un avant-goût d'Horace. Non qu'il soit d'une nature aussi riche; il s'en faut. Mais il a déjà sa très bonne part des charmes et des séductions d'Horace. L'esprit, d'abord. On a pu dire, avec raison, que l'esprit, à lui tout seul, ne suffit à rien. Soit! mais comme il est nécessaire à tout! Quel prix il donne aux choses! Et quel manque, là où il n'est pas! Avant Catulle (j'excepte naturellement les deux traducteurs des comiques grecs), on peut affirmer, à coup sûr, qu'il n'y a pas, dans toute la littérature romaine, un grain d'esprit. Non, certes, que les Romains en fussent naturellement dépourvu ; mais ils l'avaient comme le caillou a l'étincelle, et le choc n'avait pas encore eu lieu. L'érudition peut regretter la perte de toute cette laborieuse littérature de *commençants*, mais le goût n'a rien à y voir. En réalité, une littérature n'est arrivée à l'âge adulte, que le jour où l'esprit s'y épanouit. C'est vraiment la marque que sa croissance et son éducation sont finies et, comme faisaient les jeunes Romains, qu'elle a pris la robe virile. Jusque-là, elle est à l'école. Or, chez Catulle, nous trouvons cet épanouissement de l'esprit dans son plein. Et non ramassé et concentré dans tel ou tel morceau, mais répandu partout, animant, éclai-

rant, égayant tout; n'ayant rien de cherché ni surtout d'amer; éclatant avec bonne humeur, bonne grâce et gaieté. Je sais bien ce qui s'y mêle, et à beaucoup trop forte dose, j'en conviens. Mais c'est la faute du milieu et du temps, et il ne serait guère plus juste de faire un crime à Catulle d'avoir subi cette double influence que de lui reprocher l'air qu'il respirait. Il a la grâce. Autre grande nouveauté à Rome. Où est-elle avant lui? Et chez lui, comme l'esprit, elle est partout. Il est gracieux si naturellement qu'il semble qu'il lui soit impossible d'être autrement. Et, comme on a déjà pu le voir chez Aristophane, ses pires polissonneries, ses obscénités et énormités scatologiques ne font que ressortir davantage, par le contraste, le charme exquis, la suprême distinction, dont il n'avait été donné à aucun ancien avant lui, dont il ne devait être donné, après lui, à aucun moderne, d'offrir de plus achevés modèles. Il a la sensibilité vraie, sincère et naïve, le cœur ouvert à tous les sentiments bons et tendres, et le don de les exprimer avec cet accent qui vient du cœur, et auquel on ne se trompe pas. Esprit, grâce, sensibilité vraie, n'est-ce point assez? Assez certainement pour occuper un rang très éminent parmi les poètes très distingués. Et pourtant Catulle a quelque chose encore au-dessus de tout cela. Quoi donc? Il a été un

grand amoureux. Il a été l'un des triomphants héros et l'une des grandes victimes de l'amour. Et cela l'a fait plus que poète très brillant. Cela l'a fait grand poète.

Venu de la province à Rome, de bonne heure, vers la vingtième année, Catulle s'y jeta, tout de suite, avec fougue, dans tous les plaisirs de son âge et de sa condition, laquelle était suffisamment fortunée. Mais la dissipation n'est pas un préservatif assuré contre l'amour vrai et profond, et Catulle devait en faire l'expérience. Au cours de ses trop faciles conquêtes, il eut l'heur, un beau jour, de plaire à une grande dame. Cette bonne fortune n'avait rien de bien extraordinaire, Catulle étant jeune, spirituel, poète brillant et goûté, et rien ne défendant de croire qu'il fût, par-dessus le marché, joli garçon. Qu'un amoureux de la sorte eût paru digne d'un caprice à une femme très experte en galanterie et curieuse de tous les succès, rien de plus naturel; mais ce qui, chez la grande dame, n'était qu'un caprice, semblable à tant d'autres, fut tout autre chose chez le jeune poète. La personne en question — si le fait n'est pas établi avec toute certitude, on a le droit de le croire infiniment probable — était une patricienne, d'une des plus grandes et des plus fières races de Rome, une Clodia. Elle avait été mariée à un Metellus, et avait

pour frère le trop célèbre Clodius, l'ennemi intime de Cicéron. Comme rang, on peut dire qu'il n'y avait, dans la société romaine, rien au-dessus d'une Clodia. Belle, il n'est guère douteux qu'elle ne le fût au moins assez pour justifier une très vive passion ; et quant à ses autres moyens de séduction, on se fait une exacte idée de ce qu'ils pouvaient être, en lisant le curieux portrait que Salluste trace de Sempronia, dans la *Conjuration de Catilina*. Les grandes dames romaines avaient voulu avoir, elles aussi, leur part de la culture grecque, et avaient ajouté cette coquetterie aux autres de tenir à orner leur esprit de tous les talents. Écoutons Salluste parlant de Sempronia : « ... La connaissance des lettres grecques... la musique... tous les artifices pour plaire... le talent de faire des vers, de manier la plaisanterie... une conversation qui savait prendre tous les tons... en un mot, toutes les séductions et tous les charmes. » Que cela s'applique à Clodia aussi bien qu'à Sempronia, il n'en faut pas douter, et nous comprendrons quel effet les bonnes grâces d'une pareille femme durent avoir sur le jeune poète. Passer subitement des humbles et vulgaires amours auxquelles il semblait voué tout naturellement à l'éclat d'une pareille bonne fortune, c'était plus qu'il n'en fallait pour lui troubler la tête et lui ravir le cœur. L'amour-propre, surtout, « le plus

grand de tous les flatteurs », trouvait trop son compte à l'aventure, pour ne pas la prendre tout à fait au sérieux, fût-ce jusqu'au tragique. Le jeune amoureux se donna donc de toute son âme à son enchanteresse, et ce moment d'ivresse nous a valu quelques-uns des vers les plus exquis que l'amour ait inspirés. Ils ne sont pas nombreux, et ne rempliraient pas beaucoup de pages; mais c'est bien le cas de dire que le nombre ne fait rien à l'affaire. La qualité suffit. Puis survint l'inévitable dénouement. La grande dame, son caprice satisfait et sans doute fatiguée d'une trop sérieuse et exubérante passion, se dégagea avec autant d'aisance qu'elle s'était engagée, et reprit le cours de ses fantaisies. On devine l'effet sur le jeune amant. Son désespoir, son humiliation et sa colère trouvèrent des accents aussi sincères et aussi pénétrants que ceux qu'avait trouvés son amour. Fénelon, qui, sous son obligatoire sévérité sacerdotale, a gardé de toutes ces choses un sentiment si juste, a rendu sur Catulle, en deux mots, un jugement définitif : « Catulle, qu'on ne peut nommer sans avoir horreur de ses obscénités (voilà la part du chrétien et du prêtre) *est au comble de la perfection pour une simplicite passionnée.* »

Odi et amo. Quare id faciam fortasse requiris.
Nescio; sed fieri sentio, et excrucior.

On a eu l'idée de comparer Catulle à André Chénier. Je veux qu'ils se ressemblent pour cette part semblable de leur talent que j'appellerai volontiers, dans le bon sens du mot, leur alexandrinisme. Tous deux encore ont été très amoureux, quoique Catulle ait eu, de plus que notre André, d'avoir été la dupe et la victime d'un grand amour. Mais prenons garde de pousser trop loin le parallèle. Avant que la postérité eût pu connaître en lui le poète, André Chénier avait montré à ses contemporains quelque chose de supérieur encore à un talent poétique exquis, je veux dire une intelligence politique lumineuse, un caractère intrépide, une âme haute et fière. Il avait été, pendant les trois années où il lui fut permis de parler sur la chose publique, un citoyen admirable, un de ces hommes qui « font honneur à l'homme ». Jamais cœur ne battit plus fortement que celui-là pour la patrie, la justice, l'humanité, l'honneur. Voilà des émotions que ne connut guère l'âme de Catulle, et entre lui et André Chénier, voilà un abîme. On dira qu'il osa s'attaquer à César ; mais c'était à César encore « militant » et non « triomphant »; et le moyen de prendre au sérieux une guerre qui devait finir par un dîner ? Tandis que c'est en face de la guillotine qu'André Chénier dit leur fait, et avec quel ferme courage et quelle hauteur de mépris! aux « bourreaux, bar-

bouilleurs de lois ». Et c'est bien par la guillotine que cela finit. Ah ! les ïambes de Saint-Lazare ! En voilà que Catulle n'eût jamais faits ! Si l'on veut, à toute force, lui comparer un des nôtres, que ce soit plutôt Musset. Encore faudra-t-il garder soigneusement les proportions et les rangs. Ils ont tous deux ceci de commun que c'est, avant tout, l'amour, l'amour passionné et malheureux, qui les a faits grands poètes. Comme artistes, ils sont tous deux raffinés et délicats, non sans préciosité. Mais est-il besoin de marquer des différences, ou, plus exactement, des inégalités qui sautent aux yeux ? Combien chez Musset la veine est plus féconde, le génie plus puissant et plus souple (à quel genre, en effet, n'a-t-il pas touché ?), la fantaisie plus étincelante, l'esprit plus pétillant ! Seulement, il ne faudrait pas qu'une telle comparaison nous rendît injuste envers le Musset romain, et nous fît méconnaître en lui l'un des poètes les plus sincères et les plus charmants qui aient existé.

V

CÉSAR

L'année 52 avant Jésus-Christ vit la Gaule succomber irrévocablement sous les armes romaines à Alésia. Presque aussitôt après, César écrivit l'histoire de sa conquête, et ce récit, à jamais célèbre sous le titre de *Mémoires sur la guerre des Gaules*, fut publié et répandu à Rome en l'année 51, au moment où la crise entre César et le sénat devenait très aiguë et approchait du dénouement.

Le but de César, en rédigeant et en publiant cet écrit, était très simple. Depuis qu'il avait commencé sa campagne transalpine, on avait, à Rome, le pressentiment que les événements militaires qui s'accomplissaient là-bas, n'étaient que la préface d'une grosse révolution qui se terminerait à Rome même, et qu'il y avait les plus sérieuses chances pour que cette terminaison fût en même temps la fin de la république. Sous l'aiguillon des succès continus de César, et à la faveur de son éloigne-

ment et des complaisances calculées de Pompée, l'opposition que nous appellerions républicaine, n'avait cessé, à Rome, de grandir et de s'exaspérer. Non seulement César avait été impunément déchiré par toutes les médisances et calomnies de la grande ville et sali par tous les outrages — il nous en reste d'assez beaux spécimens dans le recueil du seul Catulle — mais l'hostilité contre lui avait été tout près de revêtir le caractère le plus grave, quand il avait été question de le traiter comme notre Convention traita ses généraux, c'est-à-dire de lui dépêcher des commissaires souverains, et qu'on avait été jusqu'à émettre, en plein sénat, la proposition de le livrer à l'ennemi. Au moment même où il était en train de faire pour Rome la plus belle conquête que celle-ci pût rêver, il était à deux doigts de se voir déclaré traître à la patrie et traité comme tel. L'opinion de la grande ville était, manifestement, pour les Gaulois et pour les Germains, contre lui. Or, c'est pour cette opinion-là, exclusivement, pour essayer d'agir sur elle, de la convertir et de la ramener à lui qu'il prit la peine, la question militaire une fois réglée sans retour, d'écrire ses *Mémoires sur la guerre des Gaules*. Ce petit livre était, dans son intention, l'équivalent de ce que nous appellerions « une campagne de presse » destinée à présenter sa conduite sous le jour le plus favorable,

ou, plus exactement encore — c'est l'expression même de Mommsen — quelque chose comme « *le rapport militaire* adressé par le général démocrate au peuple de qui il tenait ses pouvoirs ». En mettant ce rapport sous les yeux des Romains, il semble que César leur tînt ce langage : « Vous savez ce qu'on a dit de moi depuis six ans au sujet de ce que j'ai fait en Gaule. Eh bien, ce que j'ai fait, le voici ! »

On voit tout de suite quel peut être l'esprit et quelle l'économie d'un pareil livre. De politique proprement dite, pas un mot. Et qu'est-ce que la politique y viendrait faire ? Est-ce que c'est de la politique qu'il est allé faire en Gaule ? Il n'a été y faire qu'une chose : travailler de son mieux au profit de la république et à l'honneur du nom romain, c'est-à-dire faire, uniquement, œuvre de patriote et de soldat. Et c'est cette conduite qu'il soumet avec confiance au jugement de ses concitoyens. On l'accuse d'avoir délibérément voulu, cherché et fait la guerre contre tout droit et toute justice : qu'on en juge. Au moment où il a été chargé du gouvernement des Gaules, la Gaule transalpine n'était pas seulement sous la menace d'une invasion germanique. Cette invasion était commencée. Les Germains étaient en Gaule, et avaient la prétention non seulement d'y rester, mais de s'y étendre. Est-

ce que Rome pouvait le souffrir? Est-ce qu'elle devait attendre que de nouveaux Cimbres et de nouveaux Teutons vinssent battre les murailles des villes italiennes? César ne l'a pas cru. Il est allé droit aux Germains. Il les a vaincus. Il les a rejetés au delà du Rhin, et leur montrant le fleuve, il leur a dit : « Voilà votre frontière ! Vous n'irez pas plus loin ! » A-t-il, ce jour-là, bien mérité de Rome? ou l'a-t-il trahie? De ce commencement, tout ce qui a suivi devait nécessairement découler. Les peuples du nord de la Gaule, les Belges, attachés aux Germains par la communauté d'origine et de sentiments, s'étaient sentis atteints par la défaite d'Arioviste. Il était nécessaire de leur en faire partager le poids, et de les amener à reconnaître qu'en deçà du Rhin, il n'y avait plus que Rome qui commandât. De là les rudes campagnes contre les tribus belges, Viromandes, Atrébates, Aduatuques, Nerviens. On sait qu'il fallut que contre ces derniers, pour empêcher la panique des siens, César mît l'épée à la main, comme un soldat. Mais cette soumission en entraînait une autre. Était-il possible que les Belges se résignassent longtemps à l'obéissance, s'ils voyaient les peuples de l'ouest de la Gaule, tous les riverains de l'Océan, conserver leur indépendance? De là, la soumission des clans maritimes, Armoricains et Vénètes, et la brillante

campagne navale de Décimus Brutus. Après quoi, Publius Crassus n'eut plus qu'à montrer les aigles romaines aux populations ibères de l'Aquitaine, pour que l'empire de Rome parût assuré, du Rhin aux Pyrénées. Ce fut pour bien établir et clairement constater, aux yeux de tous, cet état de choses que César poussa ses deux pointes au delà du Rhin et au delà de la Manche. C'était aller dire aux Germains et aux Bretons : « Vous êtes avertis. C'est Rome maintenant que vous trouverez en Gaule. » Il semblait que tout fût fini, et qu'un aussi considérable résultat que l'annexion des Gaules à l'empire ne dût rien coûter de plus. Les Gaulois, malheureusement, n'eurent pas la sagesse de prendre leur parti de la nouvelle condition qui leur était faite. Une insurrection éclata en Belgique, chez les Éburons. Toute une division romaine y fut massacrée avec ses deux chefs, Sabinus et Cotta, et celle de Quintus Cicéron courut les plus grands dangers chez les Nerviens. César rétablit les affaires avec sa vigueur accoutumée, et les Éburons furent durement châtiés ; mais aux rigueurs nécessaires de César répondit une insurrection qui fut, cette fois, celle de la Gaule tout entière. L'heure décisive était arrivée. Les Gaulois se donnèrent un chef suprême, l'Arverne Vercingétorix, et lui obéirent. Un moment, ils purent croire qu'ils allaient maî-

triser la fortune : César fut forcé de reculer devant Gergovie. Mais la Gaule ne put échapper à sa destinée, et son arrêt lui fut signifié à Alésia. César et Rome avaient vaincu.

Voilà ce que César voulut dire lui-même aux Romains, et pourquoi il écrivit le livre des *Commentaires*. Que ce livre ne soit pas proprement une histoire, et même ne prétende aucunement l'être, cela est trop évident. César ne l'a écrit expressément que pour se faire valoir et parce qu'il jugea ce soin nécessaire. Autrement il ne se fût pas donné cette peine. Il avait alors assez d'autres occupations et d'autres soucis. Cela étant, il y a quelque naïveté à le chicaner sur le tour qu'il donne à certaines choses et à lui reprocher particulièrement certaines omissions graves. Croirait-on qu'il y a eu des critiques capables de trouver mauvais qu'il n'eût rien dit de ses pillages ? La Gaule était alors très riche. Elle regorgeait d'or, et tout cet or fut, naturellement, la proie de César et de ses soldats. Avouons que, dans un livre écrit *pour se faire valoir*, César avait le droit de trouver superflu de raconter ces choses-là. En revanche, il ne dissimule aucune de ses cruautés. Il ne s'en targue pas, n'étant point cruel de nature et n'ayant de goût pour aucune espèce de jactance ; il les raconte, tout simplement, comme une partie de ses opérations ; mais il sait trop ce qu'elles lui

vaudront dans l'opinion pour les omettre. Les Romains, eux, sont cruels, surtout envers l'étranger et le vaincu. Ils considèrent la cruauté non seulement comme leur droit, mais comme le témoignage et la consécration de leur supériorité. C'est donc une flatterie à leur endroit, en même temps qu'une preuve de force de n'avoir pas peur de la montrer. Mais, on le comprend de reste, c'est au détail de ses opérations militaires que César donne la plus belle place, et c'est là le vrai sujet du livre. C'est pour leur servir de cadre et le mettre en pleine lumière que le livre est écrit. Là, force est bien de reconnaître que César avait toutes les raisons et tout le droit du monde d'être très fier, et de mettre hardiment sous les yeux des Romains cette splendide réponse aux injures des folliculaires et des satiriques. Une conclusion sort d'elle-même des *Commentaires* pour s'imposer aux esprits les plus hostiles : c'est que la conquête de la Gaule, accomplie en six années, était décidément le plus merveilleux exploit des armes romaines, et l'homme à qui on la devait le plus admirable capitaine qui eût jamais travaillé pour la grandeur de la patrie.

Le livre fut écrit très vite. Cela était trop naturel. César n'avait pas plus le loisir que le goût des travaux « académiques ». Aussi Asinius Pollion, qui semble s'être constitué, à Rome, le « grand maître

du pédantisme, » ne manque-t-il pas de trouver que les *Commentaires* ont été écrits avec peu de soin (*parum diligenter*) ; que la vérité n'y est pas complète (*parum integra veritate*) ; que César s'en est rapporté trop légèrement aux récits d'autrui (*temere credidit*); qu'il a commis des oublis (*memoria lapsus*); qu'il aurait sûrement refait et corrigé son œuvre (*rescripturus et correcturus*). Sur ce dernier point, on peut répondre, sans crainte : « Halte-là ! Voilà un pensum que César n'aurait jamais eu ni la pensée ni le temps de s'infliger. » Sur les autres, ce n'est même pas la peine de répondre. Le docte Asinius ne s'est pas suffisamment rendu compte de ce qu'étaient et *voulaient être* les *Commentaires*. Combien le jugement de Cicéron est plus sain et plus juste ! « Il a écrit des *Mémoires* sur ses campagnes, ouvrage de haute valeur (*valde probandos*). Ce livre ressemble à une belle statue antique. Il est aussi dépouillé d'ornements que celle-ci de vêtements, et il doit sa beauté et sa grâce à sa nudité (*nudi sunt recti et venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detracta*). » C'est là un vrai jugement d'artiste, et Cicéron touchait du doigt le mérite qui devait recommander les *Commentaires* à la postérité. Ce petit livre improvisé, écrit à la hâte, au milieu des plus grosses affaires et des plus graves soucis, a, en effet, un mérite

unique. Jamais un homme qui faisait de très grandes chose, n'a parlé de ces choses et de lui-même avec une plus parfaite simplicité ; et c'est vraiment pour l'esprit un régal des plus délicats que de lire de pareille choses ainsi racontées par celui-là même qui les fait. Non que César n'ait pas, lui aussi, sa coquetterie; mais cette coquetterie consiste précisément à être très simple ; d'où il résulte une distinction si exquise que je ne sais pas s'il en est une supérieure. Et l'on ne saurait vraiment, ici, écarter la pensée d'un rapprochement bien naturel entre César et Cicéron. Dans tout écrit destiné au public (j'excepte évidemment tout ce qui est intime et confidentiel) Cicéron est incapable de parler de lui-même *sans phrases*. Ces phrases sont très artistement faites et très belles, nous le savons, et elles constituent, elles aussi, une forme du langage très noble et relevée ; mais enfin, ce sont des phrases; et cela même à propos des choses les plus insignifiantes, mesquines et vulgaires. Comme on dit vulgairement, *c'est plus fort que lui* : dès qu'il est question de sa personne, la phrase se présente à Cicéron tout naturellement, avec tout son apprêt et toute sa pompe. Il semble que ce soit comme une cérémonie obligatoire, à laquelle il ne pourrait manquer sans se manquer à lui-même. Et cela, encore un coup, à propos de tous les riens imaginables. Et voilà

César qui raconte les plus grandes choses, certainement, dont le monde gréco-romain ait été alors le témoin : ces choses sont bien son œuvre à lui, son œuvre propre et personnelle. Et il les raconte sans qu'on puisse dire qu'il y ait, dans les sept livres consacrés par lui à ce sujet, une seule phrase, — je dis *une seule*. Évidemment César aurait été capable d'exécuter le premier, et sans le plus petit effort, le tour de force que devait plus tard accomplir Voltaire: écrire quatre-vingts volumes, *sans une seule phrase*. Voilà aussi, convenons-en, un phénomène digne d'admiration. Il devait y avoir d'autres Césars, après celui-là, je veux dire d'autres conquérants et grands conducteurs d'hommes, qui devaient, comme le premier, se raconter eux-mêmes et faire à la postérité les honneurs de leurs exploits. Je le demande : qui d'entre eux l'a pu faire avec cette grâce souveraine et cette complète absence de *pose*, de phrase et de charlatanisme? Serait-ce Napoléon, par hasard?

La lecture des *Commentaires* inspire un vif regret; c'est que ce soit là tout ce qui nous reste de César. Non que j'estime tout ce qu'il a écrit également digne de regrets. Il s'en faut. César écrivit par pur passe-temps. Il s'amusa, une fois, en traversant les Alpes, à rédiger un traité philologique intitulé *De analogia*, et une autre fois, dans une

circonstance semblable, à versifier son voyage. Voilà deux pertes dont je crois que nous pouvons nous consoler. Il fit aussi beaucoup d'autres vers qui ont cette chance, dit malicieusement l'avocat Aper, dans le *Dialogue* de Tacite, d'être moins connus que ceux de Cicéron ; ce qui est tant mieux pour César ! Il recueillit des sentences et des bons mots — ἀποφθέγματα ou *dicta collectanea* — dont tout le prix, j'imagine, fut d'avoir amusé quelques instants de ses loisirs. Écrivit-il quelque chose sur l'astronomie : *De astris*? On ne sait pas au juste, et il n'importe guère. En revanche, les anciens purent lire de lui nombre de discours sur lesquels leur témoignage est unanime. César fut un orateur de premier ordre. Une éloquence incomparable, dit Cicéron, une éloquence de race, *generosa*. Une éloquence souveraine et impériale, dit Fronton, *imperatoria*. S'il s'était livré exclusivement à l'art oratoire, dit Quintilius, Cicéron n'aurait pas eu d'autre rival. Il a la force, la finesse, la verve, l'élégance. Il est l'égal du plus grand orateur, dit Tacite. Et tout cela est perdu pour nous. C'est grand dommage, en vérité, qu'il ne nous ait pas été permis de conserver quelques-uns des chefs-d'œuvre oratoire du seul Romain jugé digne d'être comparé à Cicéron. Surtout si l'on réfléchit que César était un *attique*, c'est-à-dire précisément

de l'école opposée à celle dont Cicéron était le maître et le modèle. Mais l'avouerai-je? Il est quelque chose de César que je regrette encore plus que les monuments de son éloquence. Cicéron, qui ne s'était fait faute de se moquer de Caton vivant, crut devoir un panégyrique à Caton mort. César, qui avait tant de fois trouvé Caton devant lui comme adversaire et ennemi personnel — c'est Caton, ne l'oublions pas, qui avait proposé, en plein sénat, de livrer César aux Germains — fut piqué au vif par le livre de Cicéron. Bien qu'il eût, à ce moment même, de très gros embarras — c'était vers le temps de la bataille de Munda, qu'il faillit perdre — il se donna le loisir de riposter au panégyrique cicéronien par un pamphlet assez étendu en deux livres (il n'eut pas le temps de le faire plus court) ses deux *Anti-Catons*. J'ai peine à croire qu'il ait pu y avoir dans toute la littérature romaine un livre d'un plus vif intérêt que celui-là : l'empire, par la bouche de César, faisant son procès à la république, personnifiée par Caton. Caton était un homme de grand cœur. Sa mort suffit à le prouver. Mais il était de très petite intelligence, et César avait, avec l'esprit le plus fier et le plus aiguisé, une grâce suprême pour se moquer des gens avec impertinence. Le joli livre que devait être l'*Anti-Caton*! Mais on sait qu'une fois l'empire établi, l'opinion du beau

monde à Rome fut que César était un scélérat, Pompée un grand homme, et Caton presque un dieu. L'*Anti-Caton* dut tomber naturellement en grande défaveur, et on s'explique sans peine que nous l'ayons perdu.

VI

SALLUSTE

« Salluste ! le premier historien de Rome ! » Celui qui a dit cela est un personnage, sans doute, de médiocre autorité — Martial — mais de beaucoup d'esprit, qui, sans peut-être s'en douter, devançait le jugement de la postérité. Nous pouvons opposer Salluste à Thucydide », dit Quintilien ; et Quintilien a raison. Non que Salluste puisse être estimé l'égal de celui qui a été son maître et son modèle ; mais il est vraiment le seul des anciens qui mérite d'être cité à côté de l'historien *sans pair*. C'est déjà un grave témoignage en faveur de Salluste de n'avoir pris pour maître que Thucydide. Le seul fait d'être remonté, par delà la foule des historiens rhéteurs, sortis de l'officine isocratique, jusqu'à celui qu'on peut appeler en histoire le « Docteur infaillible » atteste, chez Salluste, une remarquable hauteur et justesse du sens historique. Cela seul est un titre. S'il est vrai, comme M. Thiers l'a dit

avec tant d'autorité, que la qualité maîtresse de l'historien soit l'intelligence, Salluste n'a, dans tous les historiens de l'antiquité gréco-romaine, de supérieur que Thucydide; et cela sans que ce don capital fasse tort, chez lui, aux autres mérites qui peuvent compléter l'historien; car ce grand et ferme esprit est en même temps un maître écrivain, et, en matière d'éloquence et de style, un artiste de premier ordre.

Et avec cela, chose curieuse! il nous est arrivé chargé de la pire réputation. Dès sa mort, les anciens semblent avoir été d'accord pour ne parler de lui que comme d'un modèle — ou peu s'en faut — de tous les vices. L'explication de ce dénigrement bizarre et à outrance n'est pas difficile à trouver. Salluste était de la génération qui assista à l'agonie de la république romaine et à l'avènement de la monarchie césarienne. Mais il ne se contenta pas d'assister à ces deux événements comme à un spectacle. Il y aida résolument et de toutes ses forces. De toutes ses forces, il aida la république à mourir, et l'empire à naître, et il ne semble pas, dans ce double rôle, avoir eu une minute d'hésitation. Il jugea, en quoi il fit preuve d'un excellent jugement, le gouvernement de l'oligarchie sénatoriale irrévocablement condamné, et il se prononça tout de suite pour le seul qui pouvait, et qui, par con-

séquent, devait le remplacer, la monarchie, et pour l'homme en qui cette monarchie s'incarnait, César. Il fut tout de suite, et demeura invariablement, démocrate et césarien. Il est tout simple qu'il ait été traité en ennemi par ceux qu'il traitait lui-même en ennemis, et que, jeté au milieu de la mêlée des factions, il ait, comme on dit familièrement, eu *des hauts et des bas*, et reçu sa part de horions et de meurtrissures. L'une des plus fortes fut, à un moment, son expulsion du sénat. Il en fut chassé *pour ses mœurs*, dirent ses ennemis. *Pour ses mœurs* est joli ! C'était, apparemment, pour les leurs que les autres y demeuraient. Elles étaient si exemplaires, en effet, les mœurs de l'aristocratie romaine! Il faut prendre cela pour une simple plaisanterie, en dépit de certaine aventure amoureuse qui, paraît-il, finit assez mal pour Salluste. Comme si ces histoires n'étaient pas alors, en même temps que le pain quotidien de la chronique de Rome, le train ordinaire de la vie des gens à la mode, dont Salluste était, quoique démocrate. Le vrai est qu'il fut frappé par ses ennemis politiques, mais qu'il eut sa revanche, et une belle revanche. La fortune de César, naturellement, fit la sienne. Gouverneur d'Afrique, il n'eut garde d'en revenir les mains vides, et en rapporta, au contraire, une énorme fortune ; ce qui lui permit, comme il aimait la

grande vie, de se livrer dès lors, sans gêne, à ses goûts princiers. Il se fit bâtir, sur les hauteurs du Quirinal, le plus somptueux palais que jamais particulier eût possédé à Rome (assez somptueux pour devenir plus tard une résidence impériale) et il y finit ses jours au sein d'un loisir magnifique. Seulement, tout cela il allait le payer, ou plus exactement, sa mémoire allait le payer. Nous savons que l'empire une fois établi, la société romaine, sans avoir plus les moyens que la prétention de le remplacer, prit, en face de lui, une attitude d'irréconciliable. Le suprême bon ton fut de maudire la mémoire de César, pour la plus grande gloire de tous ceux qui l'avaient combattu, et au premier rang, à côté de Caton, du *grand* Pompée. Que le *grand* Pompée eût été rudement malmené par le césarien Salluste, lequel n'était pas homme à se laisser prendre à cette théâtrale médiocrité, cela n'est pas douteux. Mais il se trouva qu'un affranchi de Pompée, un certain Lenæus, peut-être très brave homme, mais plus soucieux et surtout plus capable de faire étalage de piété que preuve d'esprit, crut devoir prendre la défense de son illustre patron contre l'historien qui s'était permis de le désigner. Lenæus écrivit expressément contre Salluste une satire où il le déchira de la belle façon (*acerbissima satira laceravit*). Or, comme Salluste était déjà

en très médiocre faveur auprès de la société romaine, et parce qu'il était le seul écrivain de marque qui eût été manifestement césarien, et à cause de l'éclat et de l'insolence de sa fortune de parvenu, la satire de Lenæus arriva avec un singulier à-propos pour donner comme le *la* de l'opinion sur le compte de Salluste. A partir de ce moment, ce fut chose réglée. Il fut entendu que Salluste devait être tenu pour une manière de « roi des drôles »; et quand un homme soucieux de passer pour grave prononcera son nom, ce ne sera guère sans ajouter quelque chose comme « sauf respect », ce qui ne laisse pas d'être assez comique.

Salluste écrivit trois ouvrages historiques. L'un est une *Histoire de la république* pendant une période de près de dix années, depuis la mort de Sylla jusqu'à la dictature que la loi Gabinia conféra à Pompée (78-67). Le sujet était bien choisi. Cette période est la première phase de l'agonie de la république. En dépit de toutes ses atrocités, l'heureux Sylla n'avait fait qu'une œuvre mort-née. « On ne peut, dit le proverbe, faire tenir debout un sac vide, ni rendre la vie à qui a la mort en soi. » Or, l'oligarchie romaine sentait déjà le cadavre, et ni Sylla ni personne n'étaient en état de lui rendre la vie. On s'en aperçut dès le lendemain de la mort du terrible dictateur. On n'eut qu'à toucher

à son œuvre pour la faire tomber en morceaux. Le parti démocratique reprit l'ascendant et conduisit la république, tout naturellement, à la dictature de l'homme qui était alors le plus en vue. C'est évidemment au cours de cette histoire que Salluste dut se permettre, sur le rôle et le caractère de Pompée, ces appréciations qui enflammèrent le courroux du fidèle Lenæus; mais nous ne pouvons cependant que le conjecturer, car l'œuvre de Salluste est perdue pour nous, et c'est vraiment grand dommage. Cette décade est, en effet, pleine d'événements considérables : les brillantes et à peu près infructueuses campagnes de Lucullus en Asie contre Mithridate et Tigrane; l'Orient en proie à la piraterie; l'explosion de la guerre servile en Italie et l'apparition de Spartacus, le procès de Verrès; les commencements de la fortune de Pompée : tout cela, raconté et jugé par un homme comme Salluste, devait être du plus haut intérêt; mais il ne nous en est parvenu que quatre discours, deux lettres et quelques fragments insignifiants. Nous devons faire notre deuil des *Histoires* de Salluste.

Il nous reste, heureusement, de lui, et très complets, ses deux autres écrits, deux opuscules, guère plus volumineux chacun que ce que nous appellerions une simple plaquette, mais deux œuvres

maîtresses, très suffisant témoignage de son incontestable prééminence.

Chacun de ces deux écrits, la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, est précédé d'une préface, et ces deux préfaces suggèrent à Quintilien la réflexion que voici : « Salluste a écrit des préfaces qui n'ont pas le moindre rapport avec son sujet. » Cela est vrai; mais l'excellent professeur, dont le jugement est si rarement en défaut, ne s'est pas avisé que les deux morceaux en question avaient, du moins, un très grand rapport avec l'esprit de leur auteur, et en étaient même la très fidèle expression, ce qui ne saurait être indifférent. En réalité, ces pages, qu'à première vue et après une lecture superficielle, on serait tenté de prendre pour deux simples morceaux de rhétorique, ont un caractère autrement sérieux. Elles sont quelque chose comme deux *professions de foi*, contenant, l'une et l'autre, une affirmation catégorique, éloquente et hautaine, de la supériorité de l'esprit. Affirmation non insignifiante, à coup sûr, en face d'une oligarchie qui avait le sot orgueil de se croire au-dessus de l'esprit, et qui se voyait ignominieusement arracher l'empire, précisément parce qu'elle manquait d'esprit. La préface du *Jugurtha* a peut-être encore, sur ce point capital, plus de netteté et de hauteur que celle du *Catilina*. On y sent l'homme

que son esprit a porté très haut, qui semblerait presque arrivé à croire, avec un léger excès d'optimisme, que l'esprit suffit à tout, puisqu'il peut mener à posséder les *Jardins de Salluste*, et qui se donne le plaisir de railler avec un mépris superbe les aristocrates orgueilleux, imbéciles et incorrigibles, que leur imbécillité et leur orgueil ont fini par jeter sous les pieds d'un César. Il y a dans ces pages un accent profond très fort, et je ne sais quelle hardiesse toute moderne et révolutionnaire. Quoi de plus révolutionnaire, du moins alors, que de proclamer sur ce ton *le droit divin* de l'esprit? Quoi de plus moderne que l'exposé de la théorie hégélienne de la moralité du succès? « L'empire passe toujours du moins capable au plus digne. » Sait-on ce que rappellent encore, et ce n'est pas là un mince mérite, ces curieuses pages de Salluste? Elles rappellent ce fameux morceau des *Pensées* où Pascal établit la hiérarchie des grandeurs de ce monde. D'abord, au plus bas degré, les rois, les riches, les capitaines, *tous les grands de chair*. Au-dessus de ceux-là, les gens d'esprit, les grands génies qui « ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ». Et enfin, au-dessus des grandeurs de l'esprit, et au degré le plus haut, la grandeur de la sagesse, de la sainteté, de la charité,

incarnée en celui « qui n'a point donné d'invention, qui n'a point régné, mais qui a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché ». Que Salluste n'ait pas eu la conception du troisième degré de la hiérarchie tracée par Pascal, on ne saurait, en conscience, lui en faire un crime, et il y aurait vraiment excès de rigorisme à lui reprocher de n'avoir pas inventé ou deviné le christianisme. Mais quant aux deux autres degrés il les a discernés d'un coup d'œil sûr et tracés d'une main ferme, et on peut dire hardiment qu'il n'a pas, au fond de son cœur, ressenti moins de mépris que Pascal pour les *grands de chair*.

Et maintenant, entrons, par le détail, dans l'examen de l'œuvre de Salluste, en commençant par les côtés faibles, lesquels tiennent, en réalité, une très petite place.

Tout d'abord, une certaine incertitude dans la composition, du moins dans le *Catilina*. On ne comprend pas très bien pourquoi l'écrivain débute par un portrait de Catilina, puis, brusquement, passe une revue rapide, bien qu'encore assez longue, de toute l'histoire de Rome, pour revenir ensuite à Catilina. On se demande de même pourquoi il entame d'abord le récit de la conjuration puis revient sur une première conjuration avortée

pour reprendre ensuite le récit de l'autre. Il y a là comme une légère apparence de désordre qui a lieu d'étonner chez un aussi soigneux et judicieux écrivain. Encore est-il bon de remarquer que Rome n'avait pas jusqu'alors, en fait d'histoire, — j'entends d'histoire composée et écrite *avec art* — de modèles nationaux, et que Salluste était le premier qui fît œuvre d'art en écrivant une histoire latine. Deuxième point : sur les origines, aussi bien de Rome que de tout autre État, il est aisé d'établir que Salluste est insuffisant. Mais c'est le cas de rappeler qu'en ce qui touche les origines, il n'est, dans toute l'antiquité, qu'un historien, — un seul! — Thucydide, qui ait eu des intuitions de génie; encore ne s'agit-il, même chez Thucydide, que d'intuitions et de conjectures, les origines étant forcément, pour les anciens, à peu près lettre close. Tous les instruments d'investigation de la critique moderne, qui ont permis à celle-ci de pénétrer si avant et de voir clair dans ces ténèbres, restèrent inconnus de l'antiquité. Les origines furent donc, par excellence, pour les historiens anciens, le domaine du légendaire et du fabuleux, sans qu'il fût possible à aucun d'eux de les dégager de cet alliage. Qu'il suffise de remarquer, à l'honneur de Salluste, qu'ayant, par exemple, à parler de l'Afrique ancienne, il eut du moins le

soin de se faire traduire les livres puniques et indigènes de la bibliothèque du roi Hiempsal. En conscience, il ne pouvait guère davantage. Troisième doint : insuffisance aussi en matière géographique. Nombre d'indications de noms de lieux, villes, châteaux, rivières, etc., dans le *Jugurtha*, sont encore, pour nous, autant de problèmes. Mais, tout d'abord, il ne faudrait pas oublier que Salluste écrivait pour ses compatriotes et contemporains, et que, sur bien des points où il y a problème pour nous, il ne pouvait y en avoir pour eux ; et ensuite, que l'insuffisance géographique est le fait de l'antiquité tout entière, laquelle n'avait pas même, à sa disposition, pour remédier à sa faiblesse, les instruments de travail les plus élémentaires, à commencer par les cartes. Quatrième point : certaines complaisances évidentes de l'homme de parti. Il est sûr, par exemple, que l'on ne saurait tirer du récit de Salluste qu'une idée assez vague et incomplète de la part que prit César à la conjuration de Catilina. Nul doute que César ne fût de cœur, et probablement même très avant, avec des gens qui avaient, pour lui, ce mérite et lui rendaient ce service de faire place nette en balayant le gouvernement qu'il avait l'ambition de remplacer. On l'aurait bien vu, si la conjuration avait réussi. Mais, le coup manqué, il importait

extrêmement à César de sauver au moins les apparences, et c'est à quoi son ami Salluste ne faillit pas. Seulement, outre qu'il est parfaitement légitime de rester, en histoire, homme de son parti, et qu'il est même parfaitement chimérique de prétendre ne pas le demeurer, il faut reconnaître qu'il était difficile de réduire ces complaisances à une plus petite part que ne l'a fait Salluste, et qu'on pourrait souhaiter à tous les historiens hommes de parti de l'être avec autant de finesse, de tact et de mesure que lui. Cinquième et dernier point : il n'est pas exempt de rhétorique, ni son style, quelquefois, d'affectation. Il y a, en de certains passages, abus de de la proposition infinitive et des termes généraux, abus d'apparat en de certains morceaux, tels que les discours de Micipsa et d'Adherbal. Cela est incontestable. Mais il ne faut pas non plus oublier que la rhétorique tenait alors une assez grande place dans l'apprentissage de l'art pour qu'il fût impossible à un écrivain de n'en pas subir l'influence, et si on trouve que Salluste lui a fait la part trop large, il faudra bien reconnaître que Tite-Live et Tacite la lui ont faite bien plus large encore.

Cela dit, venons aux qualités. Celles de l'historien se ramènent à quatre chefs distincts, dont la réunion constituera l'ensemble des mérites les plus voisins de la perfection. Il faut à l'historien les

qualités du savant, c'est-à-dire de l'homme qui cherche et sait trouver la vérité. Il lui faut les qualités du politique, c'est-à-dire de l'homme qui comprend le sens des révolutions humaines, et sait les juger avec intelligence et équité. Il lui faut une passion, j'entends une passion noble et généreuse qui, seule, donnera à son œuvre la flamme de la vie. Il n'y a pas et il ne peut y avoir de grande histoire sans passion. C'est affaire à l'historien d'être assez maître de lui pour empêcher la rupture de l'équilibre en faveur de sa passion et aux dépens de la justice et de la vérité. Il lui faut enfin les qualités de l'artiste et le talent de l'écrivain, c'est-à-dire le don de persuader, de peindre et d'émouvoir.

Pour le soin de la vérité, on en dit assez quand on a montré dans Salluste un élève de Thucydide. S'attacher à un tel maître était se mettre à l'école de la vérité même. D'abord, comme son modèle, Salluste ne traite que des sujets contemporains ou très récents, qui ne laissent pas la plus petite place à la fiction. Pour les anciens qui, mal outillés comme ils l'étaient, voulaient rester dans le domaine de l'histoire pure, il n'y avait d'accessible que le contemporain ou le très moderne. Tout de suite au delà, commençait le roman. Or, les événements les plus anciens que raconte Salluste, tels que la *Guerre de Jugurtha*, ont eu lieu quelque vingt ou trente

ans avant sa naissance. Il a donc pu connaître nombre de gens qui y ont pris part. Et à ces matériaux si récents, Salluste applique un esprit critique à satisfaire le moderne le plus exigeant. Il a, de ces conditions de l'histoire vraie, un tel sentiment qu'il va jusqu'à insérer textuellement, dans le cours de son récit, des pièces originales importantes, telles qu'une lettre de Catilina à Catulus, et un billet de Lentulus à Catilina. Ce n'est pas là être moderne à demi.

L'esprit politique est la grande supériorité et le vrai triomphe de Salluste. Il est, chez lui, très sagace, très large, très ferme, et, dans sa passion même, aussi équitable que cela est possible humainement. Il expose, sur les vicissitudes politiques de la république dans le passé, des vues d'une rare justesse. Il donne la plus raisonnable et judicieuse explication de la popularité — qui était très réelle — de la conjuration de Catilina. Il a sur le triomphe violent de l'oligarchie, après les tentatives des Gracques, des appréciations aussi intelligentes qu'élevées, qu'on ne trouverait chez aucun autre écrivain romain. Que l'on compare cela avec les creuses et emphatiques banalités que le nom des Gracques ne manque jamais d'amener sous la plume de Cicéron ! C'est que l'esprit politique abonde chez l'un et manque chez l'autre. Mais c'est surtout quand

elle s'applique à la peinture des personnages marquants que se montre le mieux cette intelligence à la fois large et pénétrante. Voyez Catilina. Au fond, que voulait le fameux agitateur? Rien que ce que voulait et exécuta César : remplacer le gouvernement de l'oligarchie sénatoriale par le sien propre. Et, dans cette entreprise, Catilina pouvait très légitimement se flatter d'avoir pour complice la majorité du peuple romain. On n'a qu'à lire le superbe discours où Salluste lui fait formuler à la fois et le programme de la conjuration et l'acte d'accusation du gouvernement sénatorial, pour que la chose soit hors de doute. Quelle fut donc la cause de l'insuccès de Catilina? Elle est très simple. Catilina fut trop confiant dans l'ascendant qu'il croyait tirer de l'indignité de ses adversaires, et, par l'effet même de cet excès de confiance, trop peu scrupuleux sur le choix de ses auxiliaires et de ses moyens, et trop impatient et précipité dans son action. Il se dit que quand on se trouvait à la tête de l'armée des mécontents et que cette armée n'était rien moins qu'un peuple tout entier, peu importait le choix de l'état-major, et qu'il n'était pas besoin d'attendre pour agir, le plus tôt ne pouvant manquer d'être le meilleur. En quoi Catilina dut s'apercevoir qu'il s'était gravement trompé. Quelle que soit son incapacité et son indignité, un gouvernement établi est tou-

jours une force organisée, et c'est une scabreuse entreprise de s'attaquer à une force organisée avec une force qui ne l'est pas. Qu'on soit convaincu que toutes les fois qu'un gouvernement aura succombé en semblable conjoncture, il aura été lui-même le principal artisan de sa chute. Il n'aura pas voulu ou n'aura pas su se défendre. Pour se sauver, il lui suffit de le vouloir. Cicéron le montra bien et à l'oligarchie et à Catilina. L'armée des mécontents aura beau être innombrable, elle ne restera qu'une immense cohue, et, à ce titre, parfaitement impuissante, surtout si elle ne sait pas se défendre contre un autre genre de faiblesse, la déconsidération qu'apporte inévitablement avec lui le concours « des hommes perdus de dettes et de crimes ». Les « mauvais sujets » peuvent avoir leur utilité en temps de révolution, disons même leur nécessité; car il n'y a pas, en somme, de révolution possible sans eux. Encore faut-il que ce soit eux qui aient l'air de travailler pour les autres, et non les autres qui aient l'air de travailler pour eux. Cette dernière condition est absolument inacceptable. Or, c'est à quoi, dans son excès d'audace, de confiance et d'impatience, ne prit pas garde Catilina. La leçon ne fut pas perdue pour César. Et quand celui-ci sera mis en demeure de jouer contre l'oligarchie la partie décisive, il aura mis quelque

dix ans à assurer à sa cause l'appui d'une force organisée formidable, et à assurer pour chef à cette cause un autre homme qu'un simple Catilina.

Il faudrait se garder toutefois de ravaler celui-ci aux proportions d'un factieux vulgaire et d'un noir scélérat. D'un côté, son entreprise était plausible, car il y avait un bien plus grand mal, et pour Rome et pour le monde, à laisser subsister le gouvernement sénatorial qu'à le détruire; et de l'autre, il y avait, dans le caractère de Catilina, des côtés d'une incontestable grandeur, que l'historien était tenu de ne pas méconnaître, et qui offraient à l'artiste une belle matière. Salluste a excellé à tirer parti du personnage, en le comprenant et en le peignant dans toute la complexité de sa nature. Il ne dissimule rien, ni de sa détestable réputation, ni de sa réelle scélératesse; rien non plus de sa superbe audace et de sa terrible énergie. Il y a une scène fameuse, la séance du Sénat où fut prononcée la *Première Catilinaire*, ou du moins le discours qui servit de matière au morceau de bravoure arrivé jusqu'à nous sous ce nom. A ne lire que la pièce de Cicéron, on serait tenté de croire que le beau rôle, le rôle triomphant, fut pour lui, et que, sous le fouet de l'éloquence cicéronienne, Catilina dut se faire bien petit, humble et coi. Lisez la scène dans Salluste. Voyez le hardi factieux essayer de se dé-

fendre d'abord avec toutes les ressources d'une habileté consommée, et faire sonner bien haut son patriotisme et l'honneur de sa race, en face de ce parvenu, improvisé consul, et qui est à peine citoyen romain. Là-dessus, l'assemblée de frémir, de lui couper la parole, d'éclater en tempête : « Parricide! Ennemi public! Assassin de la patrie! » Nous connaissons ces scènes-là. Et alors, seul en face de cette foule déchaînée, Catilina de répondre ces simples mots : « Puisque mes ennemis me poussent à l'abîme, à leur aise! Qu'ils allument l'incendie! Je l'éteindrai sous des ruines! » Et il sort, la tête haute. Il n'y a pas à en douter, voilà qui coupait net les fleurs de rhétorique du brillant consul, et à ce moment-là, ce n'est pas lui qui était le grand homme. De même, quand il faut succomber, Catilina prend son parti en véritable héros; et sans laisser échapper un mot qui trahisse des sentiments qu'on pourrait trop aisément interpréter contre lui, Salluste a une façon de raconter les choses dont la mémoire de Catilina n'a pas à se plaindre. Dans le très beau discours qu'il prête à Catilina sur le champ de bataille de Pistoie, on sent à merveille deux choses : l'une que Catilina n'était pas, après tout, tellement indigne de vaincre; l'autre, que la cause pour laquelle il allait si bravement tomber, était loin d'être une cause perdue. Comment Salluste

eût-il pu oublier que César n'était, en somme, que le successeur, plus habile et plus heureux de Catilina ?

Avec ses opinions, Salluste ne peut évidemment avoir de sympathie, sinon pour la personne, du moins pour le rôle politique de Caton, défenseur opiniâtre et aveugle de l'oligarchie. Mais en historien équitable et en Romain soucieux de tout ce qui peut honorer son pays, il sent très bien qu'avec toutes ses petitesses et ses ridicules, l'indomptable caractère de Caton, *atrox animus Catonis*, est une des gloires de Rome. Aussi lui prête-t-il largement tout ce que sa propre éloquence peut avoir d'éclat et d'énergie, et il n'hésite pas à faire les honneurs d'un très flatteur et ingénieux parallèle avec César à l'homme qui devait être, jusqu'à son dernier souffle, l'obstiné et irréconciliable adversaire de César.

On lui a reproché, et c'est là une accusation presque aussi courante que le fameux grief contre ses mœurs, de ne pas rendre justice à Cicéron. Il n'est rien de plus faux. Tout au contraire, il n'est pas un point, je dis bien *pas un seul*, du rôle de Cicéron où Salluste ne lui rende pleine justice. Il lui rend justice au sujet de son élection au consulat. Il dit, en propres termes, que la noblesse fit taire ses dédains et ses répugnances pour un homme nouveau, le

jour où elle jugea que cet homme nouveau était seul capable de la sauver. Est-ce là, par hasard, le dénigrer ? Il lui rend justice au sujet de la vigilance et de son habileté pour surveiller et déjouer toutes les menées de Catilina. Il lui rend justice, quand il montre Catilina faisant l'aveu que Cicéron, seul, le tient en échec et l'arrête. Il lui rend justice en rappelant en termes louangeurs sa *Première Catilinaire* « brillant et patriotique discours ». Il lui rend justice en reconnaissant l'habileté avec laquelle il sut se servir des Allobroges. Il lui rend justice, enfin, en le montrant, après son triomphe, l'objet de l'enthousiasme de cette même multitude qui s'apprêtait tout à l'heure à porter Catilina au Capitole. De bonne foi, que voudrait-on de plus? Où trouver, dans tout cela, la plus légère trace de parti pris hostile et d'injustice ? En somme, pour que Cicéron soit traité sur le même pied que les personnages plus favorisés, pense-t-on, par Salluste, il manque au récit de celui-ci deux choses : un discours de Cicéron, quand il y en a de Catilina, de César et de Caton ; un portrait de Cicéron, quand il y en a de Catilina, de César, de Caton et même de Sempronia. Mais il y a une explication bien simple et deux raisons très fortes du parti pris, dans ce cas, par Salluste. Cicéron avait l'habitude de se charger lui-même de la publicité de ses discours, de

façon à débarrasser complètement les autres de ce soin. Au sujet précisément de la *Première Catilinaire*, Salluste, en faisant l'éloge du morceau, rappelle — et, je crois bien sans ombre de malice — que Cicéron l'a écrit et publié (*postea scriptum edidit*) ; ce qui est une claire façon de renvoyer à Cicéron lui-même, ce dont celui-ci ne saurait se plaindre, ceux qui voudront savoir ce qu'il a dit. Quant aux portraits, on se rend bien compte qu'un écrivain comme Salluste se soit trouvé tenté de faire les portraits des personnages qui étaient de *grands premiers rôles* comme César, des caractères comme Caton, des types comme Sempronia. Mais, avec tout son esprit et tous ses talents, il faut bien reconnaître que Cicéron n'était rien de tout cela, ni un type, ni un premier rôle, ni surtout, et cela moins que tout le reste, un caractère. Voilà ce que Salluste n'aurait pas pu ne pas dire, s'il eût tracé un portrait de Cicéron ; et c'est pour le coup qu'on l'eût accusé d'être dur pour le *Père de la Patrie*.

Salluste a une passion, que nous connaissons. J'insiste sur ce point qu'il ne saurait y avoir d'historien complet sans passion, parce que la passion seule est capable de donner à l'œuvre l'éloquence, l'accent et la flamme. La seule chose qui importe, c'est que cette passion soit assez généreuse et clairvoyante pour rester juste. Il faut qu'elle soit

l'auxiliaire, non l'adversaire de la vérité. En écartant des exemples qui nous touchent de trop près pour qu'il n'y ait pas quelque gêne à les invoquer, j'en veux prendre un dont l'autorité ne sera contestée par personne. Quel historien fut jamais plus franchement passionné que Macaulay ? Et dira-t-on que cette passion fasse tort, chez lui, à la vérité ? Voilà le modèle de la passion appliquée à l'histoire et telle que nous la trouvons déjà chez Salluste. Elle est, chez lui, la légitime aspiration d'un homme d'esprit, qui sent sa valeur, à un autre gouvernement que celui d'une oligarchie imbécile, dégradée et tyrannique. C'est cela qui a fait de lui un démocrate, un césarien et un monarchiste, et lui a prêté les accents les plus mordants de ses deux livres. On a comme le prélude de l'expression de ces sentiments dans les deux préfaces. On en a l'aveu très franc dans la phrase où Salluste déclare avoir choisi la *Guerre de Jugurtha*, entre autres raisons, pour celle-ci : parce que c'est alors la première fois que l'étendard fut levé contre la tyrannie de la noblesse. On en a le plein développement dans trois morceaux de choix, où l'écrivain s'est donné carrière, le discours de Catilina aux conjurés, celui du tribun Memmius contre les nobles, et celui de Marius, consul, au peuple, avant de partir pour l'Afrique. On peut dire que, dans ces trois maîtresses

pièces, Salluste a exhalé toute sa passion avec une intensité d'énergie qui fait penser — le dirai-je ? — à quelque chose de supérieur à Thucydide lui-même, je veux dire à un Thucydide passionné.

Reste le dernier des mérites de Salluste celui qui complète en lui le grand historien, son talent d'écrivain. Ce talent est, sans aucune doute, très étudié et laborieux ; et cette admirable rapidité de récit, *immortalis illa Sallustii velocitas*, comme dit Quintilien, n'est pas un courant qui coule de source. Tout, dans ce style, sent le travail ; mais, par compensation, rien n'y est banal ni vulgaire ; tout y est original, frappé d'une empreinte très personnelle, et, ce qui est la vraie marque de Salluste, tout y est d'une absolue distinction. Chose curieuse, et qui mérite bien d'être relevée ! Les deux modèles de la distinction, dans la littérature romaine, sont César et Salluste — ce qui n'est pas, par parenthèse, un petit honneur pour le césarianisme — mais ils le sont tous deux d'une façon très différente ; et l'un, Salluste, arrive à la distinction à force d'art et de travail tandis que l'autre, César, y est porté sans effort, par la simple vertu de son aristocratique nature.

....

VII

VIRGILE

LES BUCOLIQUES.

Au fort des dernières guerres civiles, à la veille de la chute de la république, vivait, dans un petit domaine que bordait le Mincio, non loin de Mantoue, un jeune propriétaire campagnard, nommé Virgile, très instruit et féru de poésie. Un jour, cet apprenti poète a l'idée de s'exercer sur un des plus jolis modèles que lui offrît la poésie alexandrine, *le Cyclope* de Théocrite, ce morceau d'un raffiné exquis, où une fantaisie spirituelle et un réalisme délicat se combinent avec un art merveilleux. Et le voilà qui applique à ce fin chef-d'œuvre le vieux procédé romain de l'arrangement, de la *contaminatio*. Au lieu du Cyclope, personnage si original et si vivant, d'un dessin si net et si précis, nous avons un berger. Berger d'où ? De nulle part. Ni Grec, ni Romain, ni barbare, d'aucun

pays, d'aucun temps. Regardons-le bien : il est le premier d'une lignée destinée à une multiplication miraculeuse. Il chante. Bonté divine ! C'est un amoureux transi, le *patito* d'une Amaryllis et d'un Ménalque. En cela aussi, le premier de la race. L'amoureux transi est inconnu à Théocrite. Et cet amoureux transi est très bon musicien, quelque peu fat, bavard et pédant — surtout pédant. Il fait des bouquets à Chloris qui peuvent passer pour chefs-d'œuvre du genre. On ne fera jamais mieux, plus tard, à l'hôtel de Rambouillet. Après quoi, l'intéressant chanteur se qualifie de *Rusticus*. Curieuse rusticité ! Le tout fait quelque chose de prétentieux, de glacial et de faux. Amalgame de pastorale et d'élégie, faux comme pastorale — Corydon est un pur académicien du Musée d'Alexandrie; — faux comme élégie — il n'y a pas dans le morceau (et, à dire vrai, on aime mieux cela pour Virgile) trace de passion vraie. C'est un jeu d'esprit très laborieux, où un poète très novice s'applique, avec inexpérience et gaucherie à imiter des modèles très raffinés. Et au milieu de tout cela, éclatent quelques traits touchants ou pittoresques, quelques vers d'une harmonie délicieuse, où l'on sent au moins la promesse d'un vrai poète.

Il y avait alors, en Cisalpine, comme gouverneur, un personnage considérable, guerrier, diplomate et

surtout bel esprit, le célèbre Asinius Pollion. Pollion connut l'essai du jeune Virgile, et en fut ravi. Le morceau avait tout pour lui plaire. Il engagea le chantre de Corydon à poursuivre dans la voie où il venait d'entrer et à annexer une nouvelle province à l'empire des lettres romaines. Théocrite était encore à conquérir. Mais Théocrite était un personnage multiple. Il nous reste de lui trente pièces. Deux sont de ces petits morceaux que les Grecs appelaient *Epigrammata*. Deux sont des poésies de cour, hommage à deux souverains, un Ptolémée et un Hiéron. Cinq sont des pièces érotiques. Six sont proprement de petits tableaux (idylles), véritable poésie *de genre*, d'un réalisme fin et discret. Huit sont des pièces mythologiques, consacrées à des personnages surhumains, comme les Dioscures, Hercule, les Bacchantes, Adonis etc... Sept enfin, pas tout à fait le quart du recueil, sont proprement des *Bucoliques*, mettant en scène des chevriers, bergers et bouviers. Le jeune poète cisalpin allait-il indifféremment choisir dans cette œuvre si variée ?

Les épigrammes étaient d'un tour trop grec pour avoir chance d'offrir aux lecteurs romains quelque intérêt. La poésie courtisanesque n'avait encore personne à qui s'adresser. Son heure est proche, mais n'est pas encore venue. Il faut attendre un prince et

une cour. La poésie de genre est chose bien délicate pour plaire aux fils de Rémus. La poésie érotique? Les Romains en sont saturés. Qu'elle soit plus tentante, ou plus facile à imiter, ou plus propre à donner l'air grec, on peut dire que les Romains en ont épuisé l'attrait. Même chose pour la poésie mythologique ; son charme de nouveauté est passé. Que reste-t-il donc, dans Théocrite, de nouveau à imiter? La poésie bucolique toute seule. Et comment, sinon par les procédés mêmes qui, du premier coup, avaient eu l'heur de conquérir le suffrage d'un Pollion? Pour un modeste débutant comme Virgile, Pollion ne valait-il pas, lui seul, tout un public?

De là, les neuf petits morceaux qui suivirent l'*Alexis*, et composent avec lui, le livre des *Bucoliques*. Ce livre est très loin d'être un chef-d'œuvre, Tous les poètes ne débutent pas, comme notre Lamartine, par des *Méditations*. Les deux églogues qui répondirent d'abord à l'invitation de Pollion, la troisième et la cinquième, nous offrent exactement les même traits que l'*Alexis*, imitation quelque peu gauche, manque de précision dans le pittoresque, pédantisme, élégance glaciale, virtuosité laborieuse, Mais tout à coup un gros événement survient dans l'humble existence du jeune poète : il manque de tout perdre, et son petit avoir n'est sauvé que par

miracle. Voilà, ce semble, une émotion assez forte pour faire jaillir de son cœur la source de la vraie poésie. Et que nous vaut-elle, cette émotion? La fameuse églogue de *Tityre et Mélibée.* Rarement on pourra voir reconnaissance plus amphigourique et action de grâce plus empêtrée. Seulement, ce premier essai de poésie personnelle n'est pas inutile au jeune poète. Dans la pièce qui suivra (et qui est classée la neuvième) il semble se dégager pour la première fois, non sans bonheur, des gênes de l'imitation. Il fait sa cour à des amis puissants, capables de le tirer de peine, et il fait en même temps les honneurs de sa personne et de son talent, le tout avec esprit, bonne grâce, une ingénieuse et coquette modestie. Mais voici bien un autre événement. Un fils naît à Pollion. Pour une telle circonstance, le poète s'enhardit jusqu'à parler enfin en son propre nom, sans le secours d'aucun Ménalque ou d'aucun Tityre. Il s'évade de la *Bucolique*, fait l'école buissonnière, et est lui-même quelque peu confondu d'admiration devant son audace. « Assez d'arbousiers et de myrtiles! » dit-il en son langage. « Il faut que les forêts soient dignes d'un consul. » Et là-dessus, le voilà qui salue l'entrée en ce monde du petit Pollion d'un tel hosannah que les chrétiens voudront plus tard, à toute force, que Virgile, par une grâce spéciale, n'ait eu rien moins que la mys-

térieuse révélation de la naissance prochaine du Christ. Essor inutile! Présomptueuse envolée! L'effusion de ce lyrisme hyperbolique n'aboutit qu'à un prétentieux morceau académique, encore plus glacial que brillant. Et ce sera là tout ce qui dominera dans les quatre pièces destinées à compléter le recueil, les Églogues VI, VIII, VII et X: purs morceaux de bravoure, pleins de vers éclatants et froids, galants et précieux, gracieux et affétés, prétentieux et pédants (souvent jusqu'au ridicule) véritables fleurs d'alexandrinisme. La pseudo-élégie, en l'honneur de Gallus, qui clôt le recueil, en est peut-être, avec l'*Églogue de Tityre*, qui l'ouvre, la pièce la plus caractérisque, c'est-à-dire la plus alexandrine. Impossible de voir une prétendue effusion de douleur plus maniérée et plus pédantesque.

Mais, la part faite aux nombreuses faiblesses de cette œuvre de débutant, on n'a pas tout dit, il s'en faut. Il reste à signaler un mérite qui compense, en une notable mesure, tous ces défauts d'école, et donne aux *Bucoliques* leur vrai prix. Qu'est-ce donc? Bien peu de chose, un je ne sais quoi, presque un rien, mais qui est déjà la marque du génie naissant et encore inconscient, d'un vrai poète; une note personnelle, un accent que Virgile n'a emprunté ni à Théocrite ni à personne, ce don du *molle* et du

facetum, de la sensibilité et de la grâce, que le fin jugement d'Horace allait tout de suite démêler dans l'œuvre laborieuse et compliquée de son ami. Et encore l'une de ces deux choses, la grâce, le *facetum*, ne peut-elle être équitablement attribuée en propre à Virgile. Elle abonde chez Théocrite qui n'a, de ce côté, à redouter la comparaison avec personne. Mais l'autre, la sensibilité, le *molle*, voilà la note vraie et personnelle du jeune poète cisalpin ! Voilà la seule chose que l'on puisse dire naturelle dans cette œuvre si artificielle pour tout le reste. Le protégé de Pollion apparaît comme un mélancolique, à l'âme naïve et tendre, qui mêle à toutes choses sa mélancolie et sa tendresse, et en prête l'accent aux personnages singuliers qu'il emprunte à Théocrite, mais qui ne parlent pas ainsi chez Théocrite. Cela était sensible dans cette pièce de l'*Alexis* qui attira la première l'attention de Pollion et commença la fortune littéraire de Virgile. Cela persiste jusqu'à la fin, et il n'est pas un seul de ces dix morceaux, tout pleins d'alexandrinisme, c'est-à-dire de manière, de préciosité et de pédantisme, où l'on ne perçoive la douce et pénétrante harmonie de la note virgilienne. Là sont restés, pour la postérité, l'intérêt, le charme et le vrai prix des *Bucoliques*.

Seulement, ces essais eurent une fortune singu-

lière, l'un des cas, certainement, les plus extraordinaires de l'histoire des lettres. Lorsque, après son éclipse de treize à quatorze siècles, la littérature antique reparut, comme une ressuscitée, aux yeux éblouis des peuples de l'Occident, ce fut, on le sait, pour devenir aussitôt l'objet d'une véritable adoration. Mais dans ce culte, qui s'attacha à l'antiquité tout entière, il y eut comme une dévotion particulière pour certaines œuvres, en raison même de la violence de l'antithèse qu'elles offraient avec les idées et les sentiments dont l'esprit humain se nourrissait exclusivement depuis tant de siècles. Or, quoi de plus loin du moyen âge, du monachisme, de l'ascétisme, de la scolastique et de toutes choses semblables que les pastorales virgiliennes? Aussi parurent-elles purement divines, le modèle de ce qu'il y avait de plus délicat dans le beau, le le chef-d'œuvre de l'exquis, le fin du fin ; et, comme jadis les Romains l'avaient fait pour les Grecs, tous les peuples modernes furent pris d'émulation pour s'approprier de tels trésors. L'exemple vint, naturellement, d'Italie. Les imitateurs italiens des *Bucoliques*, d'abord en latin, puis en italien, remplissent tout le XVIe siècle, pour déborder sur les suivants. Vint le tour des Espagnols, puis des Français, puis des autres : personne n'y échappa, et cela dura trois siècles, les trois siècles du classicisme.

La lignée des Ménalque, des Tityre et des Mélibée pullula dans tout notre Occident, et les soupirs de ces amoureux, enrubannés et académisants, victimes de toutes les « Iris en l'air » qui émurent si fort l'ire de Boileau, se condensèrent en un nombre énorme de volumes de toute langue, dont les bibliothèques demeureront encombrées pendant les siècles des siècles. Voilà le forfait que, bien inconsciemment, a commis le doux Virgile. Tout cela est sa postérité ! Miraculeuse fécondité ! Et, en même temps, éclatante confirmation de cette vérité que rien n'est beau que le vrai ! Et comment l'imitation du faux eût-elle pu produire quelque chose de vrai ?

Mais un tel résultat, à si lointaine échéance, était bien caché alors à Virgile et à ses contemporains. Ce que les *Bucoliques* montraient le plus clairement, au moment de leur apparition, c'est que leur auteur était tout prêt pour un sujet digne de son talent. Or, cette faveur de la fortune, Virgile n'eut pas à l'attendre longtemps.

LES GÉORGIQUES.

Le succès de ses *Bucoliques* et les bons offices de son protecteur Pollion et de son condisciple et ami Gallus élevèrent tout de suite Virgile jusqu'à la faveur de Mécène. La faveur de Mécène allait le faire

entrer d'emblée dans la gloire. Ce n'est pas tout, pour un poète, d'être capable de chefs-d'œuvre, et de les porter, pour ainsi dire, « en puissance » dans sa tête. Il lui faut l'occasion et l'aiguillon pour les en faire sortir. C'est ce que Virgile allait trouver auprès de Mécène. L'empereur et son ministre avaient, à ce moment, une grosse préoccupation. Ils avaient dû récompenser par des distributions de terres en Italie les vétérans qui avaient assuré la victoire du parti césarien : triste nécessité de la guerre civile qu'il n'était pas possible de décliner; mais il semblait qu'un moyen s'offrît de faire tourner cette nécessité au bien public : c'était d'intéresser et d'attacher ces nouveaux propriétaires à leur nouvelle condition, de leur en faire comprendre tous les avantages, de reconstituer ainsi, par eux, quelque chose comme cette ancienne classe moyenne disparue depuis plus d'un siècle, et de faire, du même coup, de cette classe moyenne le principal agent de de la prospérité de l'Italie et le plus solide appui du régime nouveau. L'idée était intelligente et patriotique, et quel qu'ait été le résultat, c'est l'honneur de Mécène de l'avoir conçue. Malheureusement il échoua, et devait échouer. Il avait trop présumé des vétérans des guerres civiles en les croyant aptes à se prêter à une telle transformation, et à devenir d'honnêtes et laborieux propriétaires ruraux. Peut-

être même pourra-t-on trouver que, pour un homme d'esprit, Mécène ne fut pas exempt d'une certaine naïveté en se flattant d'amadouer ces soudards par un doux poème expressément commandé à leur intention. Sa bonne volonté ne fut pas, du moins, sans récompense ; car, s'il échoua dans son plan politique, il trouva dans ce que j'appellerai son plan poétique, c'est-à-dire l'appel fait au concours de Virgile, un succès qui devait dépasser ses plus ambitieuses espérances. Il allait avoir cette fortune d'associer son nom à un chef-d'œuvre qui ne devait pas périr. Avait-il, en s'adressant à Virgile pour cet office, le sentiment de l'harmonie qui existait entre le poète et le sujet? Cette harmonie, en tout cas, était bien réelle. Dans les *Géorgiques*, Virgile allait avoir à chanter deux grandes choses. La première, qui est le fond même du poème, c'est la terre, avec les sains labeurs qu'elle réclame, les mâles plaisirs et les biens solides qu'elle procure. La seconde, c'est l'empire, ou la bienfaisante révolution qui venait d'ouvrir au monde l'ère heureuse de la paix romaine. On peut dire que de ces deux grandes choses Virgile était comme le poète désigné.

Sa nouvelle œuvre fut laborieuse, comme la première. Il n'y travailla pas moins de sept ans, et avec les mêmes procédés savants et raffinés. Les anciens nous ont fait connaître presque tout le

catalogue de ses sources, grecques et romaines. Il a beaucoup emprunté, nous dit Servius, à Xénophon, au Carthaginois Magon, à Caton et à Cicéron. « Tout le monde sait, dit Macrobe, ce que les *Géorgiques* doivent à Hésiode et à Aratus. » Probus ajoute Ératosthène. Pline l'Ancien ajoute Démocrite. Et peut-être y en a-t-il d'autres encore. Ne semblerait-il pas qu'une œuvre, où sont entrés tant d'emprunts, dût être, par excellence, une œuvre « livresque », comme les *Bucoliques*? Il n'en est rien, et par quel miracle? Tout simplement parce qu'à côté de cette érudition, qui, elle, est bien « livresque », et ne pouvait être autre chose, il y a un autre élément, tiré non plus du docte esprit, mais de l'âme même de Virgile, je veux dire l'amour de la terre pour elle-même, amour sincère, naïf et passionné. Il ne faut pas commettre l'erreur de mettre Virgile tout simplement dans la grande famille de ceux qu'on est convenu d'appeler les « amants de la nature ». Amants de la nature! Que d'autres le seront, et le plus sincèrement du monde, mais en flâneurs, en rêveurs, en artistes! Tout à l'heure, Horace le sera, et avec quel charme! comme plus tard La Fontaine, comme Lamartine et Hugo. Virgile est autre chose, et plus que cela. Son amour de la « terre » est d'autre sorte et je dirai de plus solide étoffe. Il est né, non pas comme ses compatriotes

cisalpins, Catulle, Tite-Live et Pline, dans une ville (et Padoue et Vérone étaient déjà de grandes villes) mais dans un village, et d'une famille certainement aisée, puisqu'elle lui fit donner une belle éducation, mais non moins certainement rustique. C'est en pleins champs, dans le voisinage du Mincio, qu'il a passé son enfance et sa prime jeunesse et c'est là, c'est de cette naissance et de cette éducation première qu'il a reçu l'empreinte ineffaçable. Ses amis trouvèrent qu'il garda toujours quelque chose du paysan, et la vérité est qu'il fut toute la vie (cet homme qui avait commencé par écrire les *Bucoliques* !) un pur campagnard, d'habitudes et de cœur, comme de naissance ; et que c'est, sous le charme raffiné de son langage, avec le sincère accent d'un vrai campagnard, qu'il ehantera ce qu'il appelle si noblement « la gloire de la campagne divine », *divini gloria ruris !* Prenons-y garde ! Il y a là une originalité très précieuse. Les « amants de la nature » foisonneront. Les Virgiles seront rares.

Ainsi les *Géorgiques* apparaissent tout d'abord composées de deux éléments très distincts et même absolument disparates : l'érudition raffinée d'un élève des alexandrins, que Virgile restera toujours, et l'amour des champs d'un vrai rural. Comment ces deux éléments se sont-ils si bien amalgamés et fondus que de leur mélange sortira un chef-d'œuvre ?

Ce sera le secret de Virgile, grâce auquel le « didactique » n'aura jamais eu pareil accent. Les Grecs auront eu la gloire de créer ce genre-là, comme tous les autres, et d'y déployer à profusion toutes les ressources de leur esprit. Il était réservé à un Romain d'en donner le chef-d'œuvre.

On connaît l'ordonnance du poème de Virgile. Quatre livres, d'un peu plus de 500 vers chacun. L'œuvre avait donc d'abord le mérite d'être courte, et la brièveté n'a nulle part plus de prix que dans le didactique. Le premier chant est consacré au labourage proprement dit; le second, à l'arboriculture; le troisième, à l'élevage; le quatrième, à l'agriculture. Pourquoi ce dernier sujet? Virgile a-t-il voulu relever, par une sorte d'épilogue pittoresque et animé, ce que la matière des trois premiers chants pouvait avoir d'un peu sévère? Peut-être bien. Il n'avait pas craint, en tout cas, d'y joindre d'abord, comme conclusion du poème, ce que nous appellerions une très vivante « actualité » ou « personnalité ». Servius affirme que, dans la première édition des *Géorgiques*, la fin du quatrième livre était consacrée à ce même Cornélius Gallus, déjà le héros de la dernisre Églogue. Si l'on réfléchit que c'est à Gallus que Virgile avait dû d'être introduit dans la faveur d'Auguste — *insinuatus Augusto per Cornelium Gallum, condiscipulum suum,*

dit Probus — on s'explique cette effusion de reconnaissance, d'autant plus que Gallus était, à la fois, et un poète distingué et un personnage très en faveur auprès du maître. La faveur fut même telle qu'il fut le premier Romain choisi pour le poste exceptionnel de gouverneur de l'Égypte. Seulement, que se passa-t-il alors? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que la disgrâce de Gallus fut aussi complète que l'avait été sa faveur, à ce point ou qu'il dut se tuer ou qu'il fut mis à mort par ordre de l'empereur. Il devenait impossible qu'il ne disparût pas aussi des *Géorgiques*. De là, l'épisode d'Aristée qui, dans la seconde édition, remplaça celui de Gallus. Il s'est trouvé des critiques pour reprocher durement à Virgile ce qu'ils appellent sa servilité. Ceux-là en parlent bien à leur aise. C'est trop méconnaître le peu qu'était alors un poète, fût-ce un Virgile, en face d'un homme qui était le maître du monde. On dit qu'Horace n'eût pas fait cela; peut-être; mais ce qui est encore plus probable, c'est qu'Horace n'eût pas commencé par un trop exubérant témoignage en faveur d'un ami. Les excès de zèle n'étaient pas son fait. C'est qu'il était aussi fin que Virgile était naïf; voilà tout.

Quand Horace rendit sur son ami Virgile le jugement célèbre que nous rappelions plus haut,

il connaissait évidemment les *Géorgiques*, celles-ci fussent-elles encore loin d'être déterminées. N'oublions pas que Virgile y travailla sept ans, et que, par conséquent, ses amis purent longtemps les voir sur le métier. Mais si l'éloge d'Horace eût été déjà juste appliqué aux seules *Bucoliques*, combien l'était-il davantage appliqué aux *Géorgiques* ! Là, les deux grandes qualités virgiliennes, le *molle atque facetum*, n'apparaissent plus mêlées, mais toutes pures. C'en est fait de la préciosité et de l'afféterie. La grâce et la sensibilité se montrent dans toute leur simplicité et leur charme — et partout. Cette égalité, ce « soutenu » dans la perfection est peut-être même le plus frappant caractère des *Géorgiques*. Et pourtant, sur ce fond si égal, certains morceaux se détachent où éclate, avec un accent encore plus marqué, la double note virgilienne. Telle, au IIIe livre, l'épizootie du Noricum. Telle, dans le genre opposé, la peinture du petit jardin de Tarente. Piquant exemple à offrir aux vétérans des ex-triumvirs que celui de quelque vieux pirate cilicien (*Corycius senex*) qui, dans un coin de terre abandonné (*pauca relicti jugera ruris*), avait trouvé le moyen de se faire un petit paradis. Démonstration par l'exemple de la vérité à laquelle sont consacrées les *Géorgiques*, c'est que l'homme qui vit de la terre est trop heureux, s'il connaît

seulement son bonheur. Tels surtout les deux célèbres morceaux du livre II, l'hymne en l'honneur de l'Italie, et l'hymne de la vie champêtre — ce dernier surtout. L'antiquité n'avait encore rien entendu d'aussi parfaitement beau; et cette beauté était assez solide pour ne pas pâlir, même encore aujourd'hui, à côté des plus achevés chefs-d'œuvre des modernes.

A ces mérites, les *Géorgiques* joignaient enfin le grand honneur d'être le premier salut, le premier hommage — salut solennel, hommage retentissant! — le premier cri de reconnaissance adressé par un poète, au nom du monde romain tout entier, à l'homme en qui s'incarnait la révolution à laquelle ce monde allait devoir les deux grands siècles de la « paix romaine ». Ici, il faut rompre résolument avec les vieilles emphases pour voir la vérité historique telle qu'elle est. Parmi toutes les grandes révolutions de l'histoire, celle qui établit l'empire romain fut une des plus fécondes en bienfaits. Sans l'empire, sans la constitution de cette monarchie, si imparfaite qu'elle ait été jusqu'au bout, et surtout à ses origines, c'en était fait de la civilisation de l'Occident. Elle n'eût pas été de force à prévaloir contre la barbarie, parce qu'elle se fût effondrée dans sa propre anarchie. L'empire la sauva. Les deux siècles de la « paix romaine », avant la première dissolution à laquelle

l'empire eut cependant encore la vertu d'échapper, permirent à la civilisation antique de pousser si profondément ses racines que, treize ou quatorze siècles plus tard, la civilisation moderne en put sortir par cette résurrection si bien nommée « la Renaissance ». Ce qui fait que l'on peut dire que la civilisation moderne est proprement l'œuvre de l'empire romain. Sans nul doute, les contemporains d'Auguste n'en voyaient pas si long, et cela était bien naturel; mais ils n'en eurent pas moins le sentiment qu'ils entraient dans une nouvelle ère, celle de la paix enfin solide et durable pour 80 millions d'hommes. C'en était assez pour provoquer l'explosion de leur reconnaissance et de leur allégresse. Il est tout simple que l'oligarchie romaine ait très mal supporté la dépossession qu'elle avait si bien méritée. Elle s'écria que c'en était fait de la liberté, et il est certain que c'en était fait de la sienne, c'est-à-dire de sa tyrannie. Seulement, le monde se sentit délivré. Veut-on savoir ce qu'en dehors de l'oligarchie romaine et de la « société » qui en avait épousé les ressentiments, on pensait de l'empire? Écoutons ce que dit un homme de l'Orient, juge clairvoyant, témoin sans préjugés, le juif alexandrin Philon : « Grâce à un homme, à un chef, l'empereur, le genre humain s'est acheminé vers une condition meilleure....

L'empereur est vraiment le sauveur.... Les tempêtes qui, de toute part, faisaient rage, c'est lui qui les a calmées. La paix, c'est lui qui s'en est constitué le gardien. Les biens, qui sont le lot de chacun, c'est lui qui en est le distributeur.... » Il était difficile de dire plus expressément que l'empereur était devenu la Providence visible du genre humain. Ce n'était évidemment pas l'opinion de Brutus, mais c'était celle du genre humain lui-même, qui avait conscience de l'abîme de maux dont il sortait et de l'immense apaisement où il entrait. Et maintenant, si tel était le sentiment universel, s'étonnera-t-on de l'enthousiasme des poètes ? Et se donnera-t-on le ridicule de traiter le bon Virgile de vil flatteur, parce qu'il aura chanté Auguste avec toute l'effusion de son cœur, quand ce cœur battait à l'unisson de tant de millions d'hommes? Tout au plus pourra-t-on lui reprocher, dans la naïve expression de sa foi monarchique, quelque chose comme un peu de gaucherie. Il y eut toujours chez lui, nous le savons, du simple et du rustique : ce qu'il trahit, non sans candeur, au début du I[er] livre. Il nous montre, par exemple, le Scorpion qui ramène ses pinces pour faire à Auguste un peu plus de place dans le ciel, et il manifeste gravement son espoir que le nouveau souverain ne poussera pas l'ambition (*dira cupido !*) jusqu'à vouloir régner aussi

sur le Tartare. On peut sourire de ces peccadilles de goût qu'un infaillible docteur en courtisanerie, comme Horace, n'eût certainement pas commises; mais elles ne font grand tort ni au héros ni au poète, et on ne s'en souvient guère quand on lit l'admirable morceau par lequel Virgile termine son chant I[er]. Là sont les vers qui donnent, on peut le dire, la note juste de l'inspiration patriotique du poème. Quand César mourut, Rome ne fut plus qu'un objet de pitié. C'est par la grande pitié qu'il eut d'elle que le soleil se voila la face. La génération qui laissa immoler César fut une génération sacrilège. Elle méritait d'être ensevelie dans une éternelle nuit. Le crime, l'anarchie, la guerre reprirent possession du monde... Mais un sauveur a surgi!

Di patrii Indigetes, et Romule, Vestaque Mater
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo,
Ne prohibete!...

Jamais, on peut le dire, n'est sortie du cœur de l'humanité souffrante prière plus légitime, plus sincère, plus superbement éloquente que celle-là.

L' « ÉNÉIDE ».

Les *Géorgiques* établissaient deux choses : l'une que Virgile était le plus grand poète que Rome

eût encore eu; l'autre, que ce poète était acquis sans réserve, de toute son âme, à la cause de la révolution et du régime nouveau qu'elle créait. Il est donc tout simple qu'Auguste et Mécène aient songé à utiliser expressément au profit de ce nouveau régime la force qui s'offrait à eux. Rome était, depuis de longs siècles, habituée au gouvernement *de plusieurs*, ce que nous appelons la république. Voici que la force des choses faisait pour elle une nécessité du gouvernement d'un seul, ou de la monarchie. Mais si la monarchie lui était devenue nécessaire (et elle l'était à ce point qu'elle ne devait plus disparaître), elle n'en était pas moins pour Rome une extrême nouveauté. Rien n'importait donc plus, pour acclimater à Rome cette nouveauté, que de créer, en sa faveur, un courant d'opinion. C'est de cette pensée, commune à Auguste, à Mécène et à Virgile, que sortit l'*Énéide*. Ce que les *Géorgiques* avaient commencé, l'*Énéide* devait l'achever.

Il y a donc, dans l'*Énéide*, deux choses distinctes : la première, une œuvre de circonstance, composée expressément pour aider à une révolution et servir un prince; la seconde, un de ces poèmes de longue haleine, que l'on appelle généralement épopées, et qu'il serait peut-être plus juste d'appeler tout simplement narratifs.

L' « ÉNÉIDE », ŒUVRE DE CIRCONSTANCE.

Quel était pour les Romains — j'entends pour cette petite élite qui avait été jusqu'alors en possession exclusive de faire l'opinion à Rome — le grand grief contre la monarchie? Sa nouveauté et son caractère exotique, le gouvernement d'un seul paraissant de temps immémorial le lot naturel des peuples de l'Orient, comme le gouvernement de plusieurs paraissait celui des peuples civilisés de l'Occident. Eh bien! il n'y avait qu'à établir que la royauté était, à Rome, à la fois ce qu'il y avait de plus ancien et de plus profondément national, en même temps qu'à montrer, dans le restaurateur et le vivant représentant de cette monarchie, le descendant légitime et direct du héros légendaire, duquel était issu le fondateur de Rome. Par-dessus la république et les rois primitifs, Auguste se trouvait ainsi rattaché, par un lien sacré, aux origines mêmes de sa nation. Qui dit monarchie, dit légitimité. Virgile allait offrir, dans l'*Énéide*, les parchemins attestant la légitimité de la maison Julienne. Et il n'avait, pour cela, ni le plus petit effort ni le plus petit sacrifice à faire. Quoi de commun entre lui et les idées et les passions de l'aristocratie romaine? Que pouvaient faire à ce modeste provincial, à cet humble campagnard, les ambitions et

les ressentiments d'un Cornélius ou d'un Calpurnius? Et que pouvait-il lui en coûter de saluer comme un représentant de la divinité l'homme en qui, tout d'une voix, l'empire acclamait un sauveur? En faisant cela, Virgile ne trahissait rien ni personne, et il avait ce bonheur de voir sa reconnaissance personnelle — puisqu'il était personnellement l'obligé de l'empereur — être l'écho retentissant de la reconnaissance universelle. Aussi quelle sincérité dans son accent! Avec quelle foi naïve et ardente il accumule sur la personne d'Auguste tous les caractères qui peuvent, en quelque sorte, servir de « sacre » à sa légitimité! Là est l'intérêt exceptionnel des deux célèbres morceaux qui terminent les livres VI et VIII. Le premier est la revue qu'aux Champs Élysées, Anchise fait passer à son fils de sa postérité. La façon dont procède Virgile est très curieuse. Son défilé commence par la longue suite des rois légendaires d'Albe la Longue. Le propre fils d'Énée, Sylvius, ouvre la marche, et ses successeurs nous amènent jusqu'à Romulus. Là, un incomparable couplet sur la grandeur de Rome. Puis, de Romulus, tout de suite, sans transition, nous passons à Auguste, du premier fondateur de Rome au second, comme si rien ne les séparait. Le voilà le héros que depuis longtemps les oracles annoncent au monde (*quem*

promitti sæpius audis); ce fils de Dieu (*Divi genus*), qui ramènera l'âge d'or sur la terre (*aurea rursus condet sæcula*). Le monde frémit dans l'attente de sa venue (*hujus in adventum horrent*). Hercule et Bacchus n'auront pas fait plus pour l'humanité. Et brusquement, tout de suite après l'hymne en l'honneur de cet homme-Dieu, et comme pour lui faire une cour digne de lui, le poète nous ramène à la série des rois *historiques* de Rome, de Numa au dernier Tarquin. Il faut qu'autour il n'y ait que des rois, de telle sorte qu'il soit impossible de séparer son nom de l'idée de la monarchie. On a remarqué que, dans cette revue des rois *historiques* de Rome, il en était un qui brillait par son absence, et, chose curieuse ! celui-là même dont le rôle historique était le plus considérable, Servius Tullius. L'omission a même paru si singulière qu'un critique très autorisé, Peerlkamp, a pris sur lui d'y pourvoir par une légère et ingénieuse modification du texte, grâce à laquelle Virgile désignerait Servius Tullius sans le nommer :

> *Et qui jam nimium gaudet* popularibus auris.

au lieu de :

> *Nunc quoque jam nimium gaudens* popularibus auris.

s'appliquant à Ancus, nommé dans le vers qui précède. Un autre critique, et d'une autorité au moins

égale, le jésuite La Rue, a eu une autre idée : c'est que Virgile pourrait bien avoir passé sous silence Servius Tullius, comme étant de basse origine et une manière de monarque révolutionnaire. Songeons-y bien : c'est l'idée de la légitimité et de la filiation divine de la monarchie césarienne qui est l'idée maîtresse de tout le morceau. Je ne répondrais pas que le P. La Rue n'ait pas raison. Maintenant, comment le poète pourrait-il ne pas faire, dans un tel morceau, une place telle quelle au passé républicain de Rome? Il y avait là une nécessité à laquelle il ne fallait pas songer à échapper. Le nom de Tarquin amène naturellement celui de Brutus, et Virgile insiste sur le sauvage patriotisme de ce bourreau de ses fils avec la secrète pensée qu'exprime si bien Corneille :

> Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Il nomme les Décius, modèles de dévouement à la patrie, et les Drusus qui ont l'honneur d'avoir été les ancêtres de l'impératrice Livie. Il réunit, dans un vers très sec, les deux grands noms de Torquatus et de Camille ; puis subitement, comme un homme pressé de s'arracher à une tâche ingrate, il passe au premier César. Là, son zèle pour le second l'inspire malheureusement et le sert mal, et lui fait oublier l'admirable final du livre Ier des *Géorgiques*. L'adjura-

tion qu'il adresse au rival de Pompée de ne pas déchirer les entrailles de la patrie et de laisser les armes tomber de ses mains, ne manque pas, il faut en convenir, d'une certaine puérilité. C'est un peu trop méconnaître que le second des Jules n'a fait que reprendre l'œuvre du premier, et que s'il n'y avait pas eu d'abord *le Grand César*, il n'y aurait jamais eu d'Auguste. Après quoi, il semble que quelque chose comme un remords le saisisse d'avoir si vite expédié la Rome de la république. Il y revient donc, pour lui donner encore — *onze* vers. Il rappelle avec emphase la chute de la Grèce et la revanche de Troie. Il cite sept grands noms : Caton, Cossus (l'homme aux *secondes* dépouilles opimes ; les deux autres sont Romulus et Marcellus) ; les Gracchus, les Scipions, Fabricius, Serranus ; les Fabius et le plus célèbre de tous, le Temporiseur (*Cunctator*). Caton l'Ancien est appelé grand ; les Scipions, foudres de guerre ; Fabricius, puissant dans la pauvreté. Les guerres Puniques sont rappelées par deux mots et le *Cunctator* est célébré simplement par un vers d'Ennius. Cela fait, le poète entonne sur la grandeur de Rome un nouveau couplet aussi merveilleux que le premier, et se considérant comme quitte avec la république, revient, pour finir, à son prince. Par une surprise aussi ingénieuse que touchante, il donne pour conclusion

à son livre l'épisode si célèbre de la mort du jeune Marcellus. On dit qu'il le lut lui-même à Auguste et à Octavie, qui en pleurèrent. Nous le croyons sans peine. Mais il y a autre chose dans ce morceau que la plainte si naturelle provoquée par un coup imprévu et particulièrement cruel de la mort. Il y a la plainte de l'empire lui-même et comme le premier deuil de la monarchie. Le fils d'Octavie était l'héritier désigné d'Auguste, et à tort ou à raison, nous ne pouvons le savoir, Rome attendait beaucoup de lui. Il était populaire, comme le sont si facilement les princes qui n'ont pas encore régné, et chacun se plaisait à faire reposer sur cette jeune tête les espérances de la patrie. Virgile est le pathétique interprète de cette grande douleur publique. Il nous montre Rome peut-être encore plus frappée que la famille impériale elle-même. La patrie eût été trop heureuse si elle eut gardé un tel trésor. Jamais encore un rejeton de la race troyenne n'avait donné pareille espérance. Jamais la terre romaine n'avait été fière d'un tel fils. Mais les destins n'ont fait que le montrer à la terre, et ils l'ont repris ! Remarquons la place que Virgile, non sans dessein évidemment, a donnée, par cet épisode, à la plus touchante expression de sa foi monarchique : la fin du VIe livre est précisément comme le point central et culminant de tout le poème.

L'aùtre morceau, plein du même esprit, est cette fin du VIII[e] livre, connue sous le nom de *Bouclier d'Énée*. C'est un autre tableau de la grandeur romaine, mais composé de telle sorte (il s'agit de faire tenir tout cela sur un bouclier) que le centre soit exclusivement occupé par Actium, Auguste et l'empire, et que le reste de l'histoire romaine fournisse la bordure. Mais quelle histoire ! La louve et les deux jumeaux ; l'enlèvement des Sabines ; la paix entre Romulus et Tatius; Porsenna, Coclès et Clélie; Manlius sauvant le Capitole des Gaulois ; la procession des Lupercales ; finalement, un coin du Tartare, avec Catilina, et un coin des Champs Élysées, avec Caton : c'est-à-dire, tout le reste relevant plus de la légende que de l'histoire, quatre vers et deux noms, sans plus, grâce auxquels Virgile se flattait de s'être mis en règle avec le passé républicain de son pays — et il arrive à son vrai sujet, Actium, Auguste et l'empire. Là, le tableau est splendide. Mais ce n'est pas simplement — oublions qu'il s'agit d'un bouclier de métal, travaillé, il est vrai, par la main d'un dieu ! — un merveilleux décor qui ferait plutôt penser à l'éclat d'un Véronèse ou à la puissance d'un Michel-Ange. Le poète de la monarchie n'y perd pas de vue son rôle, et le devoir qu'il s'est donné. Voyez son Auguste : autour de lui, derrière lui, sur

lui, au-dessus de lui, il a tous les témoignages et toutes les marques de sa légitimité et de sa divinité. Il a le sénat, il a le peuple ; il a les Pénates, il a les Grands Dieux. Deux jets de flammes lui jaillissent du front, et l'astre des Jules éclate au-dessus de sa tête. Voyez Antoine : il traîne derrière lui la meute de tous les dieux monstrueux de l'Orient, et ceux auxquels il ose s'attaquer sont Neptune, Vénus, Minerve, Apollon. Comment un duel aussi inégal pourrait-il se terminer autrement que par le triomphe, ou plutôt l'apothéose du héros prédestiné, dont cette victoire fait vraiment un Dieu ?

J'ai dit que Mécène avait échoué dans son projet de convertir les vétérans en propriétaires pacifiques et laborieux. C'est surtout en pensant à eux que Virgile aurait pu dire *Nos canimus surdis* : « Je chante pour des sourds. » L'empereur et son ministre furent-ils plus heureux dans leur tentative de créer, à Rome, avec l'aide de Virgile, une opinion monarchique ? Oui et non. Ils ne parvinrent pas à créer, réellement, une opinion favorable à la monarchie : la chose fut hors de doute dès la mort d'Auguste ; mais ils créèrent réellement une opinion favorable à la légitimité de la maison Julienne. Cela n'est pas contestable, si l'on songe que cette légitimité de la maison Julienne, c'est-à-dire son droit universellement reconnu de gouverner l'em-

pire de préférence à toutes les autres grandes familles romaines, dura jusqu'à l'extinction du dernier rejeton de la race, Néron, et que la disparition de cette famille causa à l'empire un tel ébranlement qu'elle le mit en sérieux danger. *Annus*, dit Tacite de l'année 69-68, *reipublicæ prope supremus*: Année qui faillit être la dernière de la République. Et cela, parce que la maison de César s'était éteinte. Virgile n'avait donc pas chanté tout à fait en vain, et c'était déjà quelque chose, et un commencement de progrès, puisque l'avenir du monde était à la monarchie, que d'avoir incliné les esprits à la reconnaissance d'une famille souveraine. A cela Virgile a manifestement aidé, mais il ne pouvait guère davantage. C'était aux empereurs et aux Romains eux-mêmes à faire le reste.

L'« ENÉIDE », POÈME ÉPIQUE.

L'*Énéide* fait partie du petit et très illustre groupe de ces poèmes de longue haleine, plus ou moins justement qualifiés d'épopées, et pour lesquels les générations d'aujourd'hui ont conservé un culte respectueux, mais, il faut bien le dire, de plus en plus platonique. Il semble que nous soyons tous les jours moins aptes à supporter la poésie sous cette forme, et à aussi forte dose; et le respect sur-

tout extérieur, que nous gardons aux grands poèmes d'autrefois, fait quelque peu songer au mot de Quintilien sur Ennius. « Il ressemble, dit le critique, à un grand vieux chêne de quelque bois sacré. Il n'est pas beau ; mais on le vénère tout de même. » Nous dirions de même des épopées : « Elles sont bien longues et peu amusantes ; mais on les vénère tout de même. Cela n'oblige pas, après tout, à les lire. » Voyons un peu si un pareil arrêt peut équitablement s'appliquer à Virgile.

Il y a tout d'abord une condamnation très sommaire sous laquelle certaine critique s'est flattée d'assommer l'*Énéide* : Poème artificiel ! Épopée de cabinet ! Artificiel ?... qu'est-ce cela peut bien vouloir dire ? Il y a donc des poèmes naturels qui, apparemment, se sont faits tout seuls, produits d'une génération spontanée particulière ? Comme si toute œuvre d'art n'était pas nécessairement artificielle ! On est confus, en vérité, d'avoir à énoncer de pareils *truismes*, et à s'escrimer contre une critique à peu près aussi sérieuse que la fameuse *Tarte à la crème*. Le malheur est que beaucoup de gens graves se soient cru dans l'obligation de ratiociner longuement sur cette invention. Épopée de cabinet ?... qu'est-ce encore à dire ? Comme si toute littérature n'était pas chose de cabinet, et comme si c'était ailleurs que dans un « cabinet » qu'on écri-

vait! Je sais bien qu'on répond tout de suite : Et Homère ? L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles donc œuvre de cabinet ? Non certes, quand ce ne serait que pour cette raison, qu'au temps où les matériaux très divers des deux célèbres poèmes ont été inventés, l'écriture, elle, ne l'était pas encore, du moins chez les Grecs, et cela suffit. Mais il n'y a à tirer de cela qu'une conclusion raisonnable, c'est que les poèmes homériques étant une œuvre absolument unique, à nulle autre semblable, et *sui generis*, il serait vraiment temps de renoncer à en faire un terme de comparaison pour ravaler des œuvres avec lesquelles elles n'ont et ne peuvent avoir absolument rien de commun, puisqu'aussi bien elles n'ont rien de commun avec chose au monde. C'est proprement se moquer des gens que de dire, en montrant une œuvre poétique antérieure, au moins dans ses parties essentielles et constitutions, à l'écriture : Voilà la poésie naturelle! Tout le reste, artificiel! Ce qui nous condamnerait bel et bien, pour revenir à la poésie « naturelle », à commencer par désapprendre à lire et à écrire. Que dites-vous de la trouvaille ? Il faut laisser les poèmes homériques pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour le monument « littéraire » le plus ancien et, à ce titre, l'un des plus curieux de notre civilisation, et pour un monument « poétique », destiné à n'avoir nulle part

d'analogue et de similaire. C'est bien le cas, en effet, d'une œuvre faite de pièces et de morceaux, morceaux de caractères très divers et de provenance inconnue, qu'un ingénieux travail de suture devait plus tard amener à l'état présent. Car c'est bien là tout ce que la critique a pu établir sur Homère, j'entends établir d'une façon certaine. Des morceaux isolés, composés par des chanteurs inconnus, et qui devaient être plus tard raccordés. Des pièces distinctes qui devaient être *cousues* ensemble. Le mot juste a été trouvé de bonne heure : *rapsodies, chant cousu*. Ce qui, par parenthèse, introduit déjà dans les poèmes homériques eux-mêmes, un élément autre que la poésie, dite si emphatiquement naturelle, des chanteurs primitifs. Que ceux-là, ceux qui ne savaient ni lire ni écrire, et pour cause, et amassaient un peu partout, sans s'en douter, les matériaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* future, aient été *la nature même*, peut-être ; mais ceux qui devaient plus tard faire un tout, ou plutôt *deux touts* de ces éléments dispersés, et sans lesquels nous aurions peut-être aujourd'hui *les morceaux* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais non l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ceux-là étaient loin, très loin, de l'état de *nature* des premiers aèdes. Ils étaient déjà en plein dans l'artificiel. Non seulement ils savaient lire et écrire ; mais j'irai jusqu'à dire qu'ils étaient peu ou

prou « académiciens ». L'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont, en somme, que des pièces de trouvères, ingénieusement coordonnées en deux poèmes, par des académiciens très habiles gens. Il a donc fallu que, même dans ce monument unique de la poésie prétendue naturelle, l'artificiel se fît sa place, et même une place si grande que, sans son intervention, le monument n'existerait pas.

L'*Énéide* est donc œuvre artificielle et de cabinet au même titre, ni plus ni moins, que toutes les œuvres littéraires de l'homme, à partir du jour où, celui-ci ayant su écrire, une littérature a été possible. Avec le papier, la plume et l'encre, ou ce qui a pu tenir lieu, à l'origine, du papier, de la plume et de l'encre, ce prétendu « artificiel » est né, pour durer autant que notre espèce. Il embrasse toutes les productions de l'esprit, sans en excepter une seule, et il s'appelle, de son vrai nom, le travail réfléchi. On s'est flatté de venir à la rescousse de la poésie prétendue naturelle, avec nos rapsodes et rapsodies du moyen âge. Pure illusion ! On a l'air d'oublier que si nos aèdes chantaient, comme Démodocus, ils avaient commencé par écrire, comme de simples Virgiles — infiniment moins bien, sans aucun doute, mais peut-être aussi laborieusement. Ils faisaient déjà des « épopées de cabinet » et il n'y en avait pas d'autres. Turoldus,

Turold ou Théroulde, s'il a existé, ou l'auteur, quel qu'il soit, de la *Chanson de Roland*, pour prendre l'exemple le plus fameux, était infiniment plus près de Virgile — je laisse toujours de côté, bien entendu, la question de talent — que de Démodocus. A partir du jour où la vie littéraire a commencé pour l'humanité, la seule différence qu'il y aura entre les poètes, sera celle de leur esprit, et de l'éducation de leur esprit, c'est-à-dire de leur talent : voilà tout; et cela étant, nous n'avons qu'à examiner quelle place son talent assigne à Virgile dans la noble famille des faiseurs de grands poèmes.

Tout d'abord, il est difficile de ne pas songer à une particularité curieuse, bien rare, si même elle n'est unique, dans l'histoire des lettres. Si nous avons l'*Énéide*, ce n'est pas la faute de Virgile. Il y avait travaillé — et comme il savait travailler — pendant les dix dernières années de sa vie, l'ayant commencée dès le lendemain d'Actium, et étant mort en 19. Mais il avait jugé que ces dix années de travail laissaient son poème encore très loin du point de perfection où il voulait l'amener, et, par une disposition spéciale de son testament, il avait recommandé à ses deux amis et exécuteurs testamentaires, Varius et Tucca, de le détruire. Avouons que voilà une conscience littéraire d'une belle rareté. Naturellement, les deux amis de Virgile

avaient été pris de scrupule et avaient soumis le cas à Auguste, lequel, intervenant en souverain, avait mis son *veto* à l'exécution de la volonté de son poète. Si donc nous avons l'*Énéide*, Virgile n'y est pour rien. Non seulement il serait prêt à souscrire aujourd'hui à toutes les critiques qu'on pourrait faire de son œuvre ; mais il est probable qu'il ajouterait : « J'en pense là-dessus encore plus long que vous, puisque, si l'on m'avait écouté, vous n'auriez pas la peine aujourd'hui de disserter sur l'*Énéide*. » Ce dernier point est d'autant plus intéressant à constater que, tel qu'il est, et dans cet état d'imperfection qui le faisait si sévèrement condamner par son auteur, le poème de Virgile, à le juger en dehors de toute prévention, se trouve n'avoir à craindre la comparaison avec aucune des seules œuvres qu'il soit juste et raisonnable de lui comparer.

Cette comparaison n'est possible, en dehors des poèmes homériques, qu'avec les quatre ou cinq grandes compositions poétiques des modernes. Eh bien ! pour parler d'abord du sujet lui-même et de l'esprit général de l'œuvre, le sujet des origines de Rome, surtout dans l'ensemble où l'encadre Virgile, est-il tellement inférieur, comme intérêt, au voyage de Dante dans l'autre monde, à la croisade de Bouillon, à la navigation de Vasco de Gama, à l'histoire d'Adam et d'Ève, et je dirai même au

sujet de Klopstock, devenu un simple thème de développement poétique? S'il est vrai que ce qui nous intéresse le plus au monde, c'est l'homme même et tout ce qui est humain, il faut convenir qu'en dépit de tout l'appareil de sa très surannée mythologie, l'élément purement humain tient encore plus de place chez Virgile et y a gardé pour nous un intérêt plus vif que chez Dante, Milton ou Klopstock, sinon que chez Tasse ou Camoëns. Il est permis de trouver que chez les trois premiers nous sommes vraiment ou trop bas au-dessous de terre, ou trop haut au-dessus, pour nous sentir bien à l'aise. On a jugé Énée trop dévot. Il l'est, certes, et beaucoup, mais pas plus que Godefroy de Bouillon, et il demeure plus homme, plus semblable à nous, avec sa transcendante dévotion, que les protagonistes dûment surhumains et surnaturels de Dante, Milton et Klopstock. Dira-t-on qu'il y a, dans l'*Énéide*, trop de religion? Mais y en eût-il encore dix fois plus, qu'il y en aurait peut-être encore dix fois moins que chez ses rivaux modernes. Là, et non chez les moins grands, nous ne sommes pas seulement en pleine religion, mais en pleine théologie, pour ne pas parler de la scolastique. S'agit-il de l'agencement et de la conduite du poème? Il saute aux yeux que, sous ce rapport, le Romain l'emporte de beaucoup. Il semble que Virgile, avec

un sûr instinct de poète, ait deviné que les œuvres comme la sienne vaudraient, dans les âges futurs, moins par le sujet lui-même que par les épisodes que le poète aurait eu l'art d'y rattacher. Si les épisodes sont nombreux, variés et quelques-uns justement célèbres chez tous les grands épiques, ils ne le sont, chez aucun, je ne dirai pas plus, mais autant que chez Virgile. Quelques-uns, qui nous semblent si beaux que nous nous demandons com ment ils n'ont pas obtenu grâce, devant Virgile, pour le poème qu'il avait eu le courage de condamner tout entier, sont au nombre des plus incontestables chefs-d'œuvre de la poésie. Qui a jamais peint un tableau plus puissant et plus saisissant que tout le II[e] livre? Y a-t-il dans toute l'antiquité — et je n'excepte aucune œuvre des Grecs — tragédie plus passionnée que le IV[e]? J'ai parlé des deux morceaux superbes qui terminent le VI[e] et le VIII[e]. Mais comment oublier les moindres, les épisodes secondaires, qui suffiraient, à eux seuls, à faire la fortune d'un poème, tant ils révèlent, dans le talent de Virgile, de force, de variété, de souplesse et de charme : et la rencontre, en Épire, avec Hélénus et Andromaque; et la lutte des deux athlètes, Entelle et Darès, et l'explosion de la guerre avec les Latins; et la visite à Évandre sur l'emplacement de la grande Rome future; et l'aventure de

Nisus et Euryale; et les morts de Pallas, de Lausus et de Mézence; et l'histoire de Camille; que sais-je encore? Là est la vraie vie et l'éternelle jeunesse du poème virgilien; là est l'infaillible marque de sa supériorité. Aussi bien, il y a de cette supériorité un autre témoignage encore moins récusable, puisqu'il emporte avec lui quelque chose comme une évidence mathématique. Qu'est-ce qu'un poète, au sens le plus simple, le plus vulgaire, et peut-être, après tout, le plus raisonnable du mot? C'est tout bonnement un homme qui fait ou de beaux vers ou de jolis vers; car on peut être poète des deux façons, mais inégalement, ceux-là seuls qui font les beaux vers étant les grands poètes. Les beaux vers sont l'enchantement de la mémoire, comme les beaux objets d'art sont la joie des yeux; et quand nous avons le bonheur de les rencontrer, ces beaux vers, surtout chez un ancien, allons-nous nous préoccuper beaucoup du cadre qui les entoure, et chicaner sur notre plaisir? Que ce cadre soit épique, didactique ou lyrique; que la construction du poème soit plus ou moins bien réussie; que nous importe, en vérité? Et qu'est-ce que cela fait aux beaux vers, si le poème en est plein? Or, tel est précisément le cas de Virgile, même dans cette *Énéide* si imparfaite, je dirai volontiers « surtout » dans cette *Énéide*. Aucun poète plus que Virgile, chez les anciens (et

combien chez les modernes?) n'a eu le don d'exprimer dans un langage superbe, merveilleusement fait pour solliciter la mémoire des hommes et les y graver à jamais, les éternelles vérités de la vie. On a dit de Hugo que nul n'avait fait tant de vers aussi beaux. Eh bien ! ce qui paraît si vrai de Hugo chez les modernes, ne l'est pas moins de Virgile chez les anciens et lui assigne son rang hors de pair. Car s'il suffit souvent de quelques vers vraiment beaux pour assurer à leur auteur une place légitime dans la famille des grands poètes, il est certain que celui-là sera le plus grand qui en aura fait le plus ; et c'est même, à y bien regarder, la seule hiérarchie possible dans cette dynastie. Et maintenant, admirons encore l'incroyable conscience de cet homme assez épris de perfection pour avoir songé à ravir à la postérité ce trésor de poésie, qui ne le contentait pas ; mais, si nous voulons être tout à fait justes, n'oublions pas Auguste, car nous lui sommes deux fois grandement obligés : la première, pour avoir inspiré l'*Énéide* ; et la seconde, pour l'avoir sauvée.

....

VIII

HORACE

La révolution saluée par Virgile est consommée. Le régime nouveau est assis. Rome a-t-elle une monarchie véritable? Ce sera le secret d'un avenir prochain. En attendant, elle a un monarque, et un monarque doublement sacré. Il est sacré par sa naissance, fils de César et fils des dieux. Il est sacré par ses bienfaits, car il a rendu la paix au monde, et nous venons d'entendre un des sujets éclairés de l'empire proclamer ce que le monde devait à cette providence visible. Ce souverain s'appuie sur une famille nombreuse et brillante. Au-dessous de cette famille, il y a « la cour ». Au-dessous de cette cour, il y a « la ville ». C'est déjà notre « grand siècle » et la première image d'une grande société polie que nous offre l'histoire. Je dis bien la « première », car si les modernes ont pu décorer la plus belle heure de la civilisation grecque du nom de siècle de Périclès, il ne leur a pas été donné de

voir revivre, sous leurs yeux, cette société grecque, ni au temps de Périclès, ni à aucun autre. Et peut-être bien serait-ce parce qu'il n'y eut pas, à proprement parler, de « société » grecque au sens que nous donnons à ce mot. La « société », comme nous l'entendons, est chose d'Occident. Les Grecs, très Occidentaux par l'esprit, sont restés Orientaux par les mœurs. Par ce côté, l'Orient a toujours gardé sa prise sur la Grèce, et il semble qu'il y ait là comme une rançon de la civilisation que la Grèce avait reçue de lui. Quoi qu'il en soit, qu'il faille chercher l'explication de ce phénomène dans l'essence même de la civilisation grecque, ou dans quelque autre cause secondaire, le fait certain est que nous ne trouvons, avant le siècle d'Auguste, rien de pareil à ce qu'il nous présente : une société polie, s'épanouissant dans tout son éclat, au sein d'une paix profonde, sous l'influence d'un prince et d'une cour. Or Horace, qui a vécu en tout cinquante-sept ans, en a passé quelque chose comme une trentaine, sa vie d'homme tout entière, dans le voisinage, sinon dans l'intimité de ce souverain, au cœur même de cette cour, dont il était l'ornement et l'honneur, au milieu de cette société, dont la distinction de son esprit et le charme de son caractère le faisaient comme le centre et l'âme. Voilà le monde où il nous fait vivre avec lui, dont il est,

pour nous, comme une sorte de maître des cérémonies, qu'il nous fait passer en revue et nous présente. Il est, par là, sans y avoir jamais pensé, l'un des écrivains les plus documentaires, et, comme nous aimons à dire aujourd'hui, les plus *suggestifs* qui soient. N'y eût-il en lui que cela, c'en serait assez pour lui assurer une place à part dans l'histoire.

Je viens de dire qu'Horace avait vécu plus dans le voisinage que dans l'intimité du souverain. Il ne tint pas, en tout cas, à celui-ci, que ces relations ne fussent vraiment celles d'une véritable et très étroite intimité. Il voulut attacher Horace à sa personne par les liens d'une situation officielle, et faire de lui quelque chose comme ce que nous appellerions le *chef de son cabinet.* Une pareille situation auprès du maître du monde! Quelle tentation pour un ambitieux! Horace s'y refusa obstinément, estimant sans doute que ce qu'il y pourrait gagner ne vaudrait jamais ce qu'il y perdrait. Et plus le souverain sembla vouloir faire oublier à son sujet l'infinie distance qui les séparait, plus celui-ci affecta de s'en souvenir, et de la rappeler à celui qui affectait de l'oublier. Horace avait raison. Nous le savons d'avance par Virgile, dont son ami ne fait que confirmer et fortifier le témoignage; entre l'empereur et le reste du monde, il y avait déjà la même diffé-

rence et la même distance que celles qui se montreront dix-sept cents ans plus tard entre Louis XIV et ses sujets. C'est le « droit divin » dans toute sa pureté. Les Romains (j'entends expressément la masse, non l'élite) y sont venus tout de suite, sans avoir eu besoin d'être pétris et façonnés par huit siècles de monarchie, et Horace n'est que le fidèle interprète de ces sentiments, en ne se servant, à l'égard de l'empereur, que du langage de la plus profonde et de la plus réelle dévotion monarchique.

Seulement, au milieu des hommages de ce culte de latrie, il y a quelque chose de tout à fait singulier. On a, en face de soi, un homme, le souverain, qui est appelé indifféremment de deux noms : César, le nom qu'il tient de l'adoption de son grand-oncle; Auguste, le nom qu'il reçut du Sénat, sur la proposition de Munatius Plancus. Voilà qui est bien pour lui ; mais son gouvernement, comment s'appelle-t-il? Son gouvernement ne s'appelle pas. C'est le gouvernement sans nom. A proprement parler, le chef du nouveau régime n'a pas de dénomination officielle. Ou plutôt, il en a dix ; mais en avoir dix, c'est exactement comme n'en avoir pas du tout. Il peut être à son gré, séparément ou tout à la fois, consul, proconsul, préfet des mœurs, *imperator*, tribun du peuple, etc. Duquel de ces noms l'appelle Horace ? D'aucun. De temps immémorial,

il y avait à Rome un personnage qui sa vie durant, était autorisé à porter le titre de *Prince du Sénat*. C'était celui dont les censeurs avaient inscrit le nom en tête de la liste du Sénat. Agrippa imagina de saluer Auguste de ce titre de pure courtoisie, et voilà le nom officiel du nouveau pouvoir trouvé. Le souverain s'appellera *Prince*, — non *Prince du Sénat* — mais *Prince* tout court, ce qui revient à dire *le premier*. Le vrai nom de celui que nous appelons l'empereur, c'est tout simplement *le Premier*. C'est le seul titre, et plutôt, on le voit, officieux qu'officiel, dont Horace se servira pour parler de l'empereur ou pour lui parler. Il ne lui épargnera aucun des synonymes ou aucune des périphrases que lui pourra fournir la langue latine, pour désigner l'homme qui peut tout et qui est incapable de vouloir autre chose que le bien ; mais toutes ces appellations poétiques ne sont point des titres. De titre, il n'y en a qu'un pour lui : *Prince*, lequel ne signifie rien. Voilà qui nous fait toucher du doigt, la grande équivoque, ou, si l'on aime mieux, la grande hypocrisie qui condamne l'empire à mal vivre. Il était le salut et l'avenir du monde romain, mais à la condition d'être organisé, et il ne sera pas organisé. C'est là la faute inexpiable d'Auguste, et la capitale vérité historique, pénétrée à fond et éclairée d'une si vive lumière dans la

magistrale *Histoire* de M. Duruy. Tout ce qu'Auguste organise — avec quelles précautions, quel soin, et on peut ajouter quel succès ! — c'est une très forte et très brillante tyrannie viagère, mais rien de plus. Si quelque chose frappe dans toutes les effusions du zèle courtisanesque et monarchique d'Horace, c'est qu'il n'est pas fait la plus petite allusion à un avenir, un avenir qui sera peut-être demain. De quoi demain sera-t-il fait ? Fâcheuse curiosité, semble penser Horace, qui nous empêche de jouir pleinement d'aujourd'hui. « Jouis de l'heure présente, sans avoir confiance dans celle qui suivra. » N'est-ce pas à Rome elle-même qu'Horace dit cela?

En tout cas, Auguste ne doit pas être fâché que Rome prenne le conseil pour elle. Sur l'organisation de son gouvernement, telle qu'il la conçut et l'exécuta, il semble qu'il y ait quelque chose de sinistre qui plane — une de ces choses dont personne ne parle, mais auxquelles tout le monde pense — la grande scène des Ides de mars. Il est probable que le second César avait l'esprit hanté de cette vision sanglante, et dut se jurer à lui-même de ne jamais s'exposer à pareille fin. Or, cette fin, César l'avait défiée en ne cachant pas son intention de faire de la monarchie une vérité. Et voilà pourquoi son successeur s'appliqua par-dessus tout à en

faire un mensonge, ce qui lui permit de mourir maître du monde, à soixante-seize ans, et dans son lit. Pour lui, ce fut à merveille, et il eut toute raison de prononcer en mourant le mot sacramentel par lequel les acteurs prenaient congé du public : « Applaudissez ! » Mais pour le monde ? Le monde ne pouvait plus échapper à l'empire ; c'était sa destinée irrévocable. Mais par la faute d'Auguste, dont la pusillanimité recula devant les mesures qui seules eussent dû pourvoir à l'avenir, le préparer et l'assurer, le monde fut condamné à ne connaître d'abord que le faux empire, pour entrer ensuite, sans autre transition qu'une épouvantable anarchie, dans le bas-empire. Il ne connut jamais ce qui eût pu et dû être le vrai empire. L'empire jusqu'à Dioclétien ne fut jamais une institution, mais une succession de principats engendrés par la force et le hasard. Et il faut qu'il y ait eu alors dans la nécessité de la monarchie et dans les énergies de la race romaine une bien extraordinaire vertu pour que tant de ces règnes quasi fortuits aient été aussi admirables et bienfaisants. Mais la vérité est que l'empire ne devint vraiment une institution que le jour où il fut l'empire de l'incurable décadence. Tout cet avenir est contenu, comme dans un germe, dans le rôle personnel et les établissements d'Auguste. Ce trop habile homme, par peur des poi-

gnards, n'organisa que le viager, et ne consacra que le mensonge. Il semble que ce caractère du nouveau régime se trahisse dans les hommages que lui prodigue Horace. On se sent en présence d'un grand fait et d'un personnage historique très considérable, et dont le « moi » tient une place immense. Mais on ne se sent pas en présence d'institutions nouvelles, assises sur un droit nouveau ; on ne sent pas que ce grand fait ait créé un droit. On veut bien répéter, après Horace : César est comme Jupiter, très bon très grand, *optimus maximus*. D'accord. Et puis? Et après? Il ne sera pas toujours là, César! — Après? répond Horace ; c'est l'affaire des dieux! ne t'inquiète pas de savoir ce que sera demain.

Ce lendemain dans Horace, s'appelle de trois noms : Agrippa, Tibère et Drusus. Agrippa, auquel Horace adresse une ode très cérémonieuse, ainsi qu'il convient à un aussi haut personnage, et les deux fils de Livie qu'il a chantés aussi dans des morceaux lyriques très apprêtés et brillants. Mais de ces trois héritiers possibles, il y en a deux qui sont notoirement partisans du rétablissement de la république, Agrippa et Drusus. Agrippa est un serviteur et un soldat incomparable, mais qui ne se pique point de politique, et qui ne voit aucune raison pour que, l'ordre une fois rétabli, Rome

coure les chances d'une révolution. Car, il ne faut pas l'oublier, la révolution, alors, c'était la monarchie. Les conservateurs étaient les républicains, et c'est à titre de conservateur et de soldat qu'Agrippa est républicain. La république, pour lui, c'est ce qui a été, et ce qui est encore, du moins de nom. Il n'en demande pas davantage. Quant à ce qui est le contraire de la république, il n'en veut pas, non parce que c'est la tyrannie (il a servi Auguste de façon à montrer que ce n'est pas la tyrannie qui lui fait peur), mais parce que c'est la révolution et l'inconnu. Et voilà pourquoi, non content d'inventer pour Auguste le titre républicain de *Princeps*, il lui donna le conseil formel de rétablir la république. Drusus penche du même côté, mais par jeunesse d'esprit et amour de la popularité. Or, rétablissement de la république ne peut vouloir dire qu'une chose : rétablissement du gouvernement sénatorial, la république étant incapable de se présenter sous une autre forme à l'esprit d'un Romain. Ce qui revient à ceci, que toute chance de relever la prépotence de l'aristocratie romaine étant à jamais perdue, poursuivre le rétablissement de la république était aussi raisonnable que nier l'évidence, et vouloir faire vivre ce qui est mort. L'établissement d'une monarchie pouvait être un problème très difficile. Le rétablissement de la

république était une pure impossibilité. La seule réalité pratique que comportât un pareil programme était l'ouverture d'une nouvelle période d'anarchie et de massacre, avec une nouvelle tyrannie pour dénouement. Il y avait donc au moins, faute de mieux, tout avantage à s'en tenir à celle qu'on avait.

Mais ce n'était pas par l'esprit honnête et un peu court d'Agrippa, ni par la juvénile inexpérience de Drusus que l'œuvre d'Auguste devait être mise en danger. Une autre épreuve l'attendait. Ni Agrippa, ni Drusus ne devaient succéder. La mort allait les prendre avant Auguste, Agrippa en pleine maturité, Drusus tout jeune. Et alors, les deux fils d'Agrippa et de Julie, Caïus et Lucius, étant morts aussi, l'aîné des Nérons, comme on l'appelait, Tibère, comme devait l'appeler l'histoire, resta seul. La question de la succession était tranchée par la force des choses en sa faveur. Or, quel homme était Tibère? Horace le connut beaucoup. Il avait auprès de lui un de ses plus intimes amis, Julius Florus, qui faisait partie de la maison du prince, et était attaché à sa personne en qualité de secrétaire. Florus était un trait d'union naturel entre Tibère et Horace; et celui-ci se crut même assez sûr de la bonne volonté du prince à son égard pour lui recommander un de ses amis, Septimius, dans un

petit billet qui est un chef-d'œuvre de grâce et d'esprit. Eh bien ! Horace, qui tout flatteur qu'il est, ne prodigue pas les compliments au hasard, semble éprouver à l'égard de Tibère quelque chose de plus que les sentiments de simple déférence dus à un prince proche voisin du trône. Il dit de Tibère qu'il est homme de bien (*bonus*) qu'il n'aime que ce qui est distingué (*legens honesta*). Et si l'on rapproche ce témoignage de toute la carrière de Tibère antérieure à son règne, on ne peut se refuser à reconnaître que sa bonne réputation était pleinement justifiée. Avant de régner, il fit toujours excellemment tout ce dont on le chargea. Sa conduite fut, jusqu'au bout, d'une correction irréprochable, un modèle de réserve, de tact et de « tenue ». Seulement, en dépit de quelques échappées dans le cercle d'une intimité extrêmement restreinte, et en particulier avec son ami Pison (le Pison de l'*Art poétique*, futur préfet de Rome), il était facile de voir que le fond du caractère de Tibère était le sérieux, et que s'il arrivait un jour à l'empire, il prendrait l'empire très au sérieux, dût-il même le prendre au tragique. Malheur alors à ceux qu'il trouverait en travers de son chemin ! Et il ne pourrait manquer d'en trouver, si Auguste disparaissait en laissant, sans avoir rien fait pour les rapprocher et les confondre, d'un côté un prince, héritier

nécessaire de l'empire, de l'autre, un parti, adversaire irréconciliable du principe même de l'empire.

Donc, sous le pompeux dehors de l'optimisme courtisanesque qui s'étale dans les poésies d'Horace, ni l'empereur en personne, ni la famille impériale ne permettent une grande confiance dans l'avenir. Le monde de la cour en offrira-t-il davantage ? Au premier rang des hommes de cour avec lesquels Horace nous met en relation, est le fils du triumvir Antoine, Jules Antoine, fils de Fulvie, mais tendrement élevé par la seconde femme de son père, Octavie, propre sœur d'Auguste, et devenu neveu par alliance de l'empereur, par son mariage avec la sœur du jeune Marcellus. Le fils du vaincu d'Actium était donc entré dans la famille d'Auguste et y avait trouvé toutes les faveurs. Mais il donna la mesure de la noblesse de sa nature par la façon dont il répondit à ces bienfaits. Il fut l'un des amants affichés de Julie, et de ceux aussi à qui cette trop facile conquête fut fatale. Condamné par l'empereur, il dut mourir, ne laissant de son passage dans le monde qu'un témoignage vraiment digne de quelque intérêt, c'est d'avoir suggéré à Horace sa belle ode sur Pindare. Puis voici Salluste, qui est au grand historien exactement ce qu'Auguste est à César, petit-fils de sa sœur, fils adoptif, héritier. Héritier non seulement de son immense fortune et de ses

beaux jardins, mais aussi de son *loyalisme* césarien. Grande capacité pour les affaires, cachée sous des dehors d'indolence. Seulement, il y a dans ce loyalisme et dans cette capacité la même hypocrisie que dans l'empire lui-même. Salluste est peut-être l'homme de l'empire le plus mêlé à toutes choses, le plus agissant et le plus puissant après Mécène. Et à quel titre? A aucun. Il n'est rien du tout, — exactement comme l'empereur est tout, sans qu'on puisse dire ce qu'il est. Et voici les épaves de la guerre civile, aujourd'hui les plus brillants ornements de la nouvelle cour. Ce sont les ducs d'Otrante et les princes de Bénévent de l'empire césarien. Au premier rang, Munatius Plancus. La carrière de Plancus est remarquable de simplicité, d'unité, j'allais dire d'uniformité. Il servit tout le monde successivement. Il servit d'abord César; puis le Sénat; puis Octave; puis Antoine; puis Auguste, et quand il n'y eut plus qu'Auguste, Plancus fut fixé. La carrière du loyalisme commençait pour lui. Il l'inaugura avec éclat. Ce fut lui qui trouva pour Octave César le nom d'Auguste, et le fit adopter par le Sénat, trouvaille autrement considérable que le modeste titre de « prince » recueilli par Agrippa. Cela aussi fixa la fortune de Plancus, et Auguste ne fut pas ingrat pour l'ingénieux auteur de son baptême définitif. Ce fut Plancus qui représenta

l'empereur à l'inauguration de Lyon, comme capitale officielle de la Gaule romaine. Puis il fut censeur et préfet de Rome, et la préfecture de Rome était la plus haute situation civile de l'empire. Tout cela n'empêcha pas Velleius Paterculus, qui connut le personnage, de peindre Plancus d'un mot aussi juste que cruel : *morbo proditor*, « traître par tempérament ». Plancus avait, comme on dit, la trahison dans le sang. Si l'on ne s'appuie que sur ce qui résiste, il est heureux pour Auguste de n'avoir pas eu besoin de faire appel à des dévouements comme celui de Plancus. Dellius, qui reçut d'Horace *une seule pièce*, comme Plancus, est digne d'être nommé après celui-ci. Messala l'avait baptisé d'un nom qui vaut celui que Velleius trouva pour Plancus. Il l'avait appelé le *Paillasse des guerres civiles* (*desultor bellorum civilium*). Voilà des qualificatifs qui ramènent notre pensée à un autre empire que celui d'Auguste, et qui nous touche de plus près. A celui-là non plus, les *Paillasses des guerres civiles* n'ont pas manqué; et le monde a pu voir comme il les a chamarrés, titrés et rentés, et quelle fidélité en revanche ils lui ont gardée aux mauvais jours. La carrière de Dellius avait ressemblé beaucoup à celle de Plancus. Il avait commencé par être du parti césarien et attaché à l'indigne gendre de Cicéron, Dolabella. Il passa ensuite au parti répu-

blicain avec promesse à Cassius de tuer Dolabella. C'était faire les choses plus en *conscience* que Plancus. Après quoi, il alla de Cassius à Antoine; puis d'Antoine à Octave. D'ailleurs, esprit élégant et très lettré, il écrivit l'expédition d'Antoine contre les Parthes. Il amusa beaucoup Cléopâtre par des *Épîtres joyeuses (lascivae epistolae)* et il devint enfin, comme s'il eût tout fait pour cela, un des grands familiers d'Auguste et de Mécène. Un autre personnage considérable est Lollius, très lié avec Horace, car Horace lui adresse une ode (I, 19) et à son fils deux épîtres, autant qu'à Julius Florus. Lollius était très en faveur. Il avait été consul, et chargé d'un grand commandement en Germanie. Bien qu'il y eût été malheureux, il n'en reçut pas moins cette mission de confiance d'accompagner en Orient Caïus, le petit-fils de l'empereur, à titre de mentor. Et ce mentor fut dénoncé à Auguste par le roi des Parthes, comme trahissant sa mission et son prince. Il s'empoisonna ; mais il n'en avait pas moins trouvé le temps d'amasser dans l'opulente Asie une fortune qui fit scandale. Sa petite-fille, qui eut plus tard le périlleux honneur d'être épousée par Caligula, et de se trouver la concurrente d'Agrippine à la main de Claude, se montra un jour à table avec cinq millions et demi de pierreries sur le corps. Le tout, *avitae opes*, dit Pline, « richesse de famille »,

sans doute récoltée en Asie par l'aïeul. Horace, dans ses deux épîtres, se fait le mentor du jeune Lollius. L'histoire ne nous dit pas s'il réussit à en faire un gentilhomme plus sérieux et plus digne de respect que son père. Il faut enfin parler d'un autre courtisan de haute marque, auquel Horace écrivit aussi. C'est le fils de Muréna, naguère défendu par Cicéron, Licinius, devenu par sa sœur le beau-frère de Mécène. Celui-là a une autre attitude que les traîtres ralliés. Gâté par son alliance avec le plus puissant personnage de l'empire après l'empereur, il ne se gêne pas pour faire, en pleine cour, figure d'ennemi déclaré de l'empire. Sa liberté de parole avec tout le monde est terrible. Et sa conduite y répondra. Il entrera un jour dans une conspiration contre Auguste, sera découvert, condamné, exécuté : un beau-frère de Mécène ! Qu'Horace avait raison, mais comme il perdait son temps, en prêchant à celui-là la prudence ! Voilà donc, dans ces quelques personnages, une assez exacte image de l'esprit qui régnait à la cour d'Auguste, et des caractères qu'on y pouvait rencontrer. Certes, la surface est des plus polies et brillantes ; mais derrière qu'y a-t-il de vraiment sain, fort et solide ?

Au-dessous de la cour, est cette partie de la société distinguée qui répond à ce que sous Louis XIV, on appelait « la ville ». Horace y a plus

vécu encore qu'à la cour, et c'était là son véritable milieu. Ce maître profès en courtisanerie n'était pas, au fond, homme de cour; il était très supérieur à ce rôle, et son humeur indépendante se trouvait bien plus à l'aise à une distance respectueuse du maître et de ses serviteurs ordinaires. « La ville » est proprement la société romaine, et cette société se présente à nous, dans le livre d'Horace, divisée en deux fractions très distinctes : les personnages avec lesquels il n'entretient que des relations de politesse et de cérémonie, et ses amis — ceux-ci de beaucoup les plus nombreux. Parmi les premiers se signalent deux hommes qui ont laissé leur trace dans l'histoire, Asinius Pollion et Messala. Ceux-là aussi — ne le sont-ils pas tous d'ailleurs plus ou moins? — épaves des guerres civiles, mais qui en sont sortis la tête haute et l'honneur sauf. Ils restent dans une certaine indépendance, un peu à l'écart du monde et de la cour. Asinius, passionné pour les lettres sous toutes leurs formes, exerçant jusqu'au bout, non sans autorité, sa grande maîtrise du pédantisme, ne reçoit d'Horace qu'une ode très cérémonieuse. Messala, rien — ce qui peut passer pour un assez curieux témoignage de la situation d'extrême indépendance de Messala. A ces deux noms considérables, peut-être faut-il en ajouter un autre, un des plus illustres de la noblesse

romaine, celui de Lamia. Si le Lamia auquel Horace adresse une petite ode eût été de la cour, il est probable que nous l'aurions su. Ses amis, ai-je dit, sont plus nombreux. Le premier de tous est Mécène. Mécène aurait tous les droits à figurer parmi les gens de cour, puisqu'il est, après Auguste, l'âme même du nouveau gouvernement, et comme Juvénal le dit d'un autre, « la seconde figure du monde », *facies toto orbe secunda.* Mais le grand titre de Mécène, dans le recueil d'Horace, est avant tout d'être le premier ami d'Horace, non seulement le plus célèbre, ce qui était justice à tous les titres, mais le plus sincèrement et le plus tendrement aimé, comme si la distance qui eût dû les tenir séparés n'existait plus, comblée par la bienfaisance de l'un, la reconnaissance de l'autre, et l'égale et mutuelle tendresse de tous deux. Toutes les amitiés d'Horace pâlissent à côté de celle-là, et pourtant elles sont très vives, surtout pour ses vieux camarades de jeunesse, ceux qui ont connu avec lui les mauvais jours, du temps qu'ils étaient républicains, comme Sextius et Pompeius Varus. D'autres sont simplement des amis très familiers, de ceux pour lesquels on ne semble pas avoir de secrets, avec qui on cause à cœur ouvert, comme Julius Florus, Numonius Vala, Bullatius, ces deux derniers, par parenthèse, tout à fait inconnus en

dehors des deux épîtres d'Horace. A quelques-uns, sans doute pour flatter un goût particulier, il adresse de petits morceaux d'un tour légèrement philosophique : Iccius, Numicius, Quintius (encore deux inconnus). Avec d'autres, il s'entretient sur un ton de familiarité affectueuse, mêlée d'une légère nuance de protection, le jeune Lollius, Tibulle, Celsus Albinovanus (un autre secrétaire de Tibère) et l'inconnu Scæva. Causant avec des hommes du monde comme Torquatus et Aristius Fuscus, il aura simplement l'aisance de bonne compagnie et la grâce ironique qui convient à des mondains. Et il nous fait faire ainsi, en quelque sorte, le tour de la société romaine, comme s'il nous promenait dans un cercle distingué, nous laissant l'impression que nous venons de traverser un milieu de gens d'esprit, très polis, d'un scepticisme aimable, atteints presque tous de la manie de versifier (*scribendi cacoethes*), en un mot une élite de viveurs très cultivés et élégants. C'est presque à nous croire chez nous, en lieu choisi bien entendu, car tous nos clubs ne sont pas faits sur ce modèle-là. Songeons-y bien. Horace est le *premier* des anciens qui nous donne cet enseignement et ce plaisir, et il y aurait dans ce seul mérite de quoi justifier une popularité destinée à ne jamais connaître d'éclipse.

Mais il y a plus. Je disais, en appliquant à Horace

un de nos vocables à la mode, qu'il était très suggestif, c'est-à-dire qu'il faisait beaucoup penser, et donnait beaucoup à lire entre les lignes. A ce point que si l'on veut arriver à un jugement définitif sur cette société contemporaine de l'avènement de l'empire — j'entends un jugement qui touche le fond des choses et ne s'en tienne pas à la surface — c'est peut-être là, c'est-à-dire entre les lignes, qu'il faut le chercher. Loin de le formuler, ce qui, on en conviendra, n'était pas de son rôle, Horace n'y songe peut-être même pas, mais il le suggère. Eh bien! faut-il le dire? Cette société, dont Horace nous fait si galamment les honneurs, semble posée là comme un décor et comme le décor d'un jour. Nous ne sommes plus, avec lui, sur un point quelconque du monde romain autre que Rome, où l'on ne sentira que les bienfaits de l'empire, c'est-à-dire l'ordre dans la paix. Dans toute cette immense étendue, il n'y a, en effet, pour l'empire, qu'une reconnaissance aussi profonde que légitime. A Rome, c'est autre chose. Nous sommes là dans le sanctuaire de l'antique aristocratie, naguère souveraine, aujourd'hui dépossédée, mais qui ne s'est pas résignée et ne se résignera jamais. Ce ne sont pas les bienfaits de l'empire que l'on sent; c'est le poids de la tyrannie que l'on porte et c'est la présence du maître que l'on subit avec une rage sourde. Je l'ai

l'ai dit ; ce qui plane sur tout ce monde, c'est la scène des Ides de mars, éternelle terreur pour les uns, éternelle espérance pour les autres. Rien de cela sans aucun doute, n'apparaît dans Horace, mais précisément parce qu'Horace nous montre un décor qui sert de cadre à une trêve. Le règne d'Auguste, en effet, n'est qu'une trêve, et la grande préoccupation d'Auguste fut que cette trêve durât autant que lui. Après lui, comme disait Horace, à la grâce des Dieux! L'important pour une société saoule d'horreurs et qui sortait d'une mer de sang, était de respirer enfin et de se sentir vivre, ne fût-ce qu'un moment. C'est de cette heure de soulagement et de relâche qu'Horace nous donne la peinture; mais, encore un coup, ce n'est qu'une suspension d'armes; la vraie paix n'est ni faite ni près de se faire. Elle n'est possible que par la réalisation du programme qui sera un jour formulé par Tacite : l'intime union de ces deux contraires, le principat et la liberté. Mais pour que cette union soit sérieuse et durable, il y faudrait autre chose que le libéralisme, le large esprit et l'âme honnête de quelques grands princes ; il y faudrait des institutions contraignant en quelque sorte ces contraires à fusionner et ces inconciliables à se concilier. Or, ces institutions, nul n'y pense et n'y pensera jamais. Toute la politique, pour l'empire, consiste à se

protéger à tout prix contre un adversaire qu'il sent implacable; et, pour son adversaire, à prendre un beau jour sa revanche de l'empire par quelque tyrannicide théâtral. En attendant, on se laisse aller aux douceurs de *la paix d'Auguste*, et chacun s'y plonge avec délices. On a tant besoin de repos! Mais ni les âmes ni le fond des choses n'ont changé, et on pourrait dire que le témoignage d'Horace lui-même en fait foi. En dehors de Mécène et d'Agrippa, deux hommes supérieurs, mais hommes nouveaux, absolument étrangers l'un et l'autre à l'antique aristocratie romaine, quels personnages Horace nous montre-t-il autour de l'empereur? De quels soutiens et de quels appuis peut se vanter le pouvoir nouveau? un Plancus, un Salluste, un Dellius, un Lollius! Où sont là dedans les rejetons des vieilles races? Que ceux-ci aient mérité leur déchéance, là n'est pas la question. Ils n'en demeurent pas moins une puissance et une puissance à craindre, tant qu'ils ne seront pas ralliés. Et dans le cercle si étendu des connaissances et des amis d'Horace, qui trouvons-nous encore? Deux aristocrates avérés, un Torquatus et un Lamia, soit; et les autres? Tous gens de condition modeste ou moyenne, et quelques-uns si parfaitement inconnus, que tout ce que nous savons d'eux est leur nom, servant de suscription à l'épître d'Horace. Et l'aris-

tocratie romaine, l'antique, la vraie? où est-elle? Elle vit toujours, cependant! Elle n'a pas, tout entière, il s'en faut, disparu dans les proscriptions. C'est le cas de lui faire application de l'autre mot fameux de Tacite : « Elle est d'autant plus visible qu'on ne la voit pas ». Elle est chez elle, se tenant orgueilleusement à l'écart du nouveau régime, nourrissant dans un silence farouche ses ressentiments et sa haine, et comme les Juifs dans l'attente du Messie, vivant, elle, dans l'attente unique de quelque belle et retentissante vengeance. Et maintenant que l'aimable Horace continue son apostalat mondain, et soit comme un *missus dominicus* qui s'est donné l'honorable fonction de prêcher la civilisation et la paix; il faudrait autre chose que son esprit, sa bonne grâce, son nonchalant et séduisant optimisme pour changer le cours des destinées.

Je viens de montrer ce qui est, pour ainsi dire, le côté extérieur d'Horace, et ce qui donne à son œuvre sa valeur comme document historique. Il reste maintenant à voir le personnage en lui-même, dans son fond, et c'est là que nous avons le secret de cette popularité extraordinaire, indéfectible, parce que ce fond est un composé d'éléments très divers, tous précieux et tous admirablement amalgamés et

fondus, de façon à faire un ensemble doué d'un véritable prestige de séduction.

Il y a d'abord, chez Horace, faut-il dire? un petit Voltaire. Peut-être serait-il plus juste de dire simplement : tout ce que le voltairianisme peut avoir d'aimable et d'inoffensif. Horace est voltairien, cela ne fait pas de doute. Il a ce fond d'idées et ce tour d'esprit qui se définit et s'explique suffisamment, surtout par un Français, par le seul mot de voltairianisme. Mais il importe de s'expliquer et de bien circonscrire les limites de la comparaison. Voltaire a, comme on dit familièrement et de façon si expressive, le diable au corps. Horace ne connaît pas cet état-là. Il est très vif, il a la tête chaude, la colère facile, soit; mais de diable au corps, néant. Voltaire n'a pas seulement le goût de la polémique et l'humeur agressive; il a la passion du prosélytisme. De prosélytisme, chez Horace, il n'y a pas trace. Voltaire est affamé et insatiable de savoir : Horace est la nonchalance même et le *pococurantisme* incarné. Voltaire est un travailleur infatigable : Horace est paresseux avec délices. Voltaire n'est pas foncièrement méchant (quel homme est *foncièrement* méchant?), mais il ne faudrait pas le défier de faire une méchanceté; il en ferait plutôt deux. Horace ne sera certainement pas, à ses heures, incapable de malice, mais il est bon et c'est là une

épithète qui hurlerait d'être associée au nom de Voltaire. Voltaire n'a point l'âme basse, mais il est très capable de bassesses, et Horace n'en commettra jamais. Voilà, certes, une assez belle collection de grosses différences, et pourtant elles n'empêcheront pas qu'Horace ne soit de la famille d'esprits dont Voltaire est le type. Il en a le tour presque constamment ironique, le besoin de badinage, la légèreté à se jouer au milieu des choses graves, la finesse, la pointe, la grâce, l'art de relever des riens par l'imprévu et le piquant. Encore une fois, s'il y a dans le voltairianisme quelque chose à quoi l'on puisse attacher une idée de force et de grandeur, il ne faut pas le chercher chez Horace ; mais tout ce qu'il peut y avoir, sous ce nom, d'agrément et de charme, n'en doutons pas, on l'y trouve.

Il y a chez Horace un petit La Fontaine, et peut être même quelque chose de plus; plus de La Fontaine, à coup sûr, que de Voltaire. Horace a plus d'un trait de ressemblance, et d'une ressemblance frappante, avec le fabuliste. Non pas précisément pour l'art de diriger sa vie. Sur ce point, la comparaison n'est pas à l'honneur du Français. Celui-ci est parti de quelque chose pour arriver rien. Il débute dans la vie par une situation des plus honorables pour finir par un état qui ressemble fort à la bohême, la bohême en cheveux blancs. Horace, grâce

à un savoir-faire qui est un vrai miracle de l'esprit de conduite, part de rien pour finir au sein de l'aisance, de l'indépendance et de la considération.

Il est difficile de voir deux destinées plus dissemblables. Mais quelles ressemblances dans les esprits! Tous deux paresseux, rêveurs, amis de la solitude, des longues flâneries, très amoureux, mais sans ombre de prétention ni de raffinement, pleins du sentiment de la nature, peintres délicieux, conteurs exquis. Non que, sur ces derniers points, on puisse égaler Horace à La Fontaine. Celui-ci y reste incomparable. Mais on ne dépasse pas la mesure en avançant que, seul de tous les anciens, Horace a pu nous donner le sentiment de ce qu'aurait été un La Fontaine romain, et qu'il est tel de ses récits capable de supporter, sans faiblir, la comparaison avec le chef-d'œuvre du Bonhomme.

Il y a chez Horace un Ronsard, et je ne dis pas un *petit* Ronsard. Horace a été vraiment le Ronsard romain. Et il avait le sentiment de l'importance de ce rôle, dont il a naïvement exprimé une fierté très légitime. Il serait oiseux de pousser la comparaison dans le détail. Ce qu'il suffit de dire, et ce qui n'est pas niable, c'est qu'Horace a fait pour les Latins exactement ce que Ronsard a fait pour les Français ; il leur a donné le premier modèle de la grande poésie lyrique. Ni en imitant les alexandrins, ni en chan-

tant ses amours, Catulle n'avait mis le pied dans ces régions-là. Horace avait tout droit de dire : C'est moi qui y suis entré le premier. Il n'a pas eu, comme Ronsard, l'honneur de susciter une école et de fonder une tradition. Il n'a pas plus laissé d'imitateurs et de disciples qu'il n'avait trouvé de devanciers ; en quoi il n'y a vraiment point eu de sa faute. Mais un mérite qui est bien à lui, c'est son goût, par lequel il dépasse Ronsard et égale leurs modèles à tous deux. On a tort, en vérité, de faire trop bon marché d'Horace lyrique. Quand il entonne son fameux *Exegi monumentum*, et prédit, en vers superbes, qu'il vivra aussi longtemps que la Vestale silencieuse gravira les degrés du Capitole,

Usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita virgine pontifex,

ce n'est point une vaine jactance, car il y a déjà bien des siècles que la Vestale ne monte plus au Capitole, et Horace est aussi vivant que jamais. Ce qui a l'air d'une de ces hâbleries dont les poètes sont volontiers coutumiers, se trouve être la vérité toute simple. C'est que, sous ses apparences de disciple, Horace, comme Ronsard, a été un maître, et que ses modèles grecs ont suscité chez lui, comme chez Ronsard, la vertu poétique par excellence, celle d'être initiateur et créateur.

Mais si, à ce double titre, c'est surtout le souvenir de Ronsard qu'il éveille par l'extrême diversité de son talent, que d'autres poètes ne rappelle-t-il pas? On peut dire qu'Horace est, à lui seul, toute la poésie lyrique de Rome, et cette poésie tient, tout entière, dans quelques pages d'un mince volume. Eh bien, si peu de place qu'elle occupe sur le papier, elle n'en offre pas moins, dans ce cadre minuscule, une étonnante variété de ton; si bien qu'on peut avancer, sans risque d'hyperbole, qu'il y a chez Horace quelque chose, je ne voudrais pas dire de *tous*, mais certainement, de *presque tous* les lyriques. Il n'est ni élégiaque ni passionné; soit. Et pourtant, il est tel vers de lui sur ce grand lieu commun de la fuite du temps où il ne faudrait pas prêter bien longtemps l'oreille pour entendre résonner quelque chose de la note lamartinienne. Mélancolique? Il ressemblait trop à La Fontaine pour n'avoir pas connu et savouré, lui aussi, à ses heures « les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique ». Mais ce sont surtout d'autres notes qui vibrent de préférence, chez lui; et avec quel charme! Ici, il fera songer à Anacréon ou à Parny; là, à André Chénier; ailleurs à Malherbe; plus loin à Béranger qui a, et pas toujours avec autant de bonheur, son ingéniosité laborieuse. Il ne sort pas, dira-t-on, du lieu commun. Eh bien? Et les autres? Est-ce qu'ils en sor-

tent davantage, par hasard? Est-ce que le lieu commun n'est pas le fond même de la poésie? Est-ce que Victor Hugo est plus avancé, là-dessus, qu'Horace ou que Pindare? Comme si tous les poètes du monde n'étaient pas condamnés à travailler éternellement sur le même fond, et à dire éternellement les mêmes choses, à cette seule condition de différer entre eux par la *façon* dont ils le diront, et l'accent qu'ils y mettront! Façon et accent qui sont toute la poésie. Ils ne sort pas du lieu commun! Curieux reproche, en vérité, et qui ferait croire que c'est affaire aux poètes d'inventer et de découvrir du nouveau! Il y a longtemps qu'en matière de poésie, il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil! Un autre reproche qu'on a fait à Horace est d'avoir fait des vers pieux, et, ce qui aggrave son cas, de les avoir faits *sur commande*. Ce que l'on peut surtout reprocher aux vers pieux d'Horace, et en particulier, au *Chant séculaire*, cette cantate officielle, c'est d'être assez médiocre pour ne pas ajouter au recueil ombre de valeur. Ils pourraient disparaître tous sans que le volume perdît un atome de son prix. Voilà qui est certain; mais c'est tout. Inutile d'aller plus loin, et surtout de faire la grosse voix pour parler de ces choses-là. Cela ne saurait être un *péché*, à aucun titre, et pas plus au temps d'Horace qu'aujourd'hui, — au temps de saint Louis, je ne dis

pas, mais Horace n'y était pas encore, et nous n'y sommes plus! — de chanter Apollon, Vénus et Mercure sans y croire. C'est un jeu d'esprit qui en vaut bien d'autres, et où il n'est ni défendu ni impossible d'avoir du talent. Il ne peut y avoir là de quoi damner quelqu'un. Sans compter — ce qui est le côté sérieux de la question — que tout ce qui touche à la religion d'un peuple, surtout quand cette religion a eu sa part dans une grande civilisation, peut, le plus raisonnablement du monde, être considéré comme digne de respect. Il ne faut voir là qu'une affaire, ou plutôt un devoir civique, tout simplement. C'est un propos impertinent de dire : Il faut une religion au peuple; moi, je m'en passe! C'est se donner à trop bon compte un brevet de supériorité qui est un outrage pour le prochain. Mais c'est un propos d'honnête homme et de bon citoyen de dire : La religion est une maîtresse pièce, une pièce nécessaire de l'État, et une des portions les plus précieuses du patrimoine national. A ce titre, je la respecte, et ce qu'on respecte il est toujours une mesure où on peut le servir. D'aucuns diraient : où on *doit* le servir. Horace a pu avoir tort de faire, sous prétexte de religion, des vers médiocres. Un poète a toujours tort de faire, quel qu'en soit le sujet, des vers médiocres. Horace le savait bien, lui qu'il l'a dit avec une singulière

énergie. Mais s'il a fait le raisonnement que j'exposais tout à l'heure, il n'a pas eu tort. On dira qu'il eût mieux valu pour lui avoir une autre religion à servir. D'accord, mais qu'y pouvait-il? Et cette religion meilleure, allons-nous lui reprocher de ne l'avoir pas inventée?

Il y a chez Horace, et ce n'est pas le côté le moins piquant de son personnage si complexe, un petit Boileau. Je dis bien un *petit* Boileau, et c'est assez. Certes, là non plus, il ne faudrait pas pousser trop loin la comparaison. Dans l'histoire de la critique, il n'est guère de figure plus haute que Boileau. D'abord la critique a été la plus grosse affaire de sa vie et le principal emploi de son talent. Il l'a exercée avec une maîtrise sans égale. Il a marqué deux siècles de son empreinte, en donnant comme l'autorité d'un dogme à la formule de goût qu'il avait tracée. Il a apporté aux choses de la littérature un véritable esprit de gouvernement. Il y a dans les lettres des esprits faits pour tracer la règle, donner l'impulsion, exercer l'empire, des esprits qu'on peut véritablement appeler gouvernants. Boileau est un de ceux-là. Cela ne l'a nullement empêché d'être poète à sa façon et dans sa mesure, façon et mesure qui n'ont, quoi qu'on ait dit, rien de médiocre ni de vulgaire, et il serait vraiment assez singulier de ne pas contester le titre de poète

à l'auteur de *Vert-Vert*, par exemple, pour le refuser à l'auteur du *Lutrin*. Mais le poète n'en est pas moins, chez Boileau, le personnage secondaire. Avant tout, il est critique. Critique par excellence, critique souverain, et si quelqu'un pouvait écrire un livre qui s'appelât *l'Art poétique*, c'était lui. Rien de tel, il s'en faut, chez Horace. Ses grandes visées et ses grandes ambitions sont ailleurs, et s'il fait de la critique, c'est incidemment, et en passant. Seulement, bien que ce ne fût qu'en passant, il en a fait beaucoup ; et comme d'un côté, la critique était alors, à Rome, chose toute nouvelle et qu'avant Horace, on peut à peine dire qu'il en fût question, et que, de l'autre, Horace en a fait excellemment, avec une finesse et une justesse de goût de plus en rares, on s'explique l'importance exceptionnelle qu'il a prise dans ce rôle, et son droit à être qualifié de *petit* Boileau. Il fallait bien qu'il fût quelque chose comme cela pour qu'un Pison lui demandât cette consultation littéraire, destinée à faire tant de bruit, et que les Romains, dans la pénurie où ils étaient d'écrits de ce genre, devaient orgueilleusement baptiser *Art poétique*. A coup sûr, Horace n'était pas homme à écrire quelque chose qui ressemblât, même de loin, à un traité, et nulle part peut-être plus que dans cette confidence littéraire à bâtons rompus, qui devait être décorée

d'un titre si pompeux, Horace ne s'est laissé aller au courant de sa verve familière et négligée. Et l'on sent pourtant, dans ce sans-gêne, l'homme qui parle de toutes ces choses avec autorité, ce qui est bien d'un Boileau. Comme Boileau, Horace a d'instinct la haine d'un sot livre. Comme Boileau, il eut à batailler avec toute une école de mauvais écrivains en possession de la vogue. Comme Boileau, il eut à défendre les plus illustres de ses contemporains, qui étaient en même temps ses amis, contre des préférences et des partis pris ridicules. Quand il se voyait ravaler, pour la grande gloire de Lucilius, et Virgile sacrifié à Ennius, sa bile s'échauffait, et il y avait de quoi. C'était le cas de Boileau, devant qui on eût mis Jodelle au-dessus de Corneille, et Hardy au-dessus de Racine. Comme Boileau enfin, et c'est le trait de ressemblance qui lui fait le plus d'honneur, Horace a été immuablement attaché à ce qu'on peut appeler les principes fondamentaux, les règles cardinales de la composition poétique, je veux dire le bon sens, la raison, le goût difficile et le travail difficile. Comme Boileau, il n'a cessé de les prêcher et de parole et d'exemple, et il a mérité par là d'être mis au premier rang des maîtres de la critique.

Enfin, il y a, dans Horace, autre chose encore, et qui est peut-être un titre supérieur à tous ceux

que je viens d'exposer, car c'est celui par lequel il est le plus *lui-même*, et le plus absolument original et unique; il y a un maître dans l'*art* de la vie. Nous venons de voir combien l'esprit, chez Horace, était supérieur. Eh bien, le caractère se joignait chez lui à l'esprit pour faire de lui un des meilleurs maîtres de sagesse pratique dont les hommes aient reçu les leçons. Ici, je sais qu'il a tout d'abord un gros grief à affronter. Horace fut un épicurien, au sens vulgaire et pratique du mot. Il vécut célibataire endurci ce qui est un bon moyen de s'affranchir des plus sérieux devoirs de la vie. Il fut très amoureux, sans avoir jamais considéré l'amour autrement que comme le plus agréable des divertissements, et il ne faut pas beaucoup presser les choses pour appeler libertin un homme qui a cette théorie et cette pratique. Il estima enfin qu'on était dans cette vie, laquelle est extrêmement précaire, incertaine, et courte, uniquement pour y jouir le plus possible, et tel est le dernier mot de la morale de ce moraliste. Voilà qui est clair, et je crois avoir tout dit exactement.

Il est certain qu'Horace n'a été ni un héros ni un saint, et n'enseigne ni l'héroïsme ni le sacrifice. Cela est vrai. Mais s'il est *très beau* pour notre espèce qu'il y ait des gens qui enseignent expressément et spécialement l'héroïsme et le sacrifice, il

est *bon* qu'il y ait des gens aussi pour enseigner autre chose, je veux dire une sagesse plus traitable, plus accessible, plus à la portée du commun des mortels, une sagesse qui consiste non à mépriser la vie avec hauteur, mais à en user avee sagesse. Et à juger sainement les choses, c'est bien cette dernière sagesse qui est le pain quotidien de l'humanité. L'autre n'est qu'un régal extraordinaire, qui peut être doué d'une saveur enivrante, mais auquel on ne saurait demander le plus simple et le premier des biens, je veux dire la santé de tous les jours. Horace détestait le stoïcisme ; c'était avec les sots livres l'objet de sa plus grande aversion, et c'était un bonheur, pour lui, de le persifler. C'est que le stoïcisme, avec ses grandes ambitions, lui paraissait précisément dans la pratique ressembler fort à un pur charlatanisme. La morale qu'il offrait pouvait être une étoffe superbe ; seulement cette étoffe restait en pièce, et l'humanité ne s'en faisait pas d'habit. Horace est, au fond, un utilitaire. S'il a rencontré Franklin dans l'autre monde, ils n'ont pas dû être longtemps à s'entendre ; et « utilitaire » n'est en réalité que le nom poli de l'épicurien. Comme ce nom n'était pas inventé au temps d'Horace, celui-ci n'a pu se servir que du vocable qui était à sa disposition ; et comme il aimait fort à badiner, trouvant que les choses de ce monde ne

méritent guère d'être prises d'autre façon, il ne se défiait pas assez de la bêtise humaine, que pourtant il flairait de loin, et qu'il devait savoir capable de tout. Un jour, il s'avisa de signer un de ses billets, celui-là même qu'il adresse à Tibulle, de ces mots : « pourceau du troupeau d'Épicure », comme Voltaire a signé tel des siens : « le vieux mouton des Alpes », sans que l'un eût plus d'envie de se croire mouton que l'autre de se croire pourceau. Là-dessus la bêtise intervenant triomphalement : « Voyez cet Horace! Il ose s'avouer pourceau et s'en vanter! quel cynisme ! » Une autre fois, Horace écrivant à son vieux camarade des campagnes républicaines, Pompeius Varus, lui rappelle en riant la grande bataille où les farouches ont mordu la poussière et où il a détalé d'un pied léger, non sans avoir lâché son bouclier, ce qui n'était pas bien. Heureusement Mercure est arrivé, l'a enveloppé d'un épais nuage, et tiré de la bagarre. Sur quoi, la bêtise intervenant derechef : « Voyez cet Horace ! Il n'est pas seulement assez lâche pour se sauver du champ de bataille ! Il faut qu'il jette son bouclier, et qu'il ait l'abjection de s'en vanter! quel cynisme! » Notez qu'en se sauvant d'un champ de bataille où l'armée dont il fait partie vient d'être vaincue, Horace ne faisait que se comporter exactement comme des personnages qui étaient d'autres foudres de guerre

que lui, quand ce ne serait qu'Annibal à Zama, Frédéric à Kollin, Napoléon à Waterloo. Quand on est vaincu et encore valide, que faire sinon s'en aller, et s'en aller d'autant plus vite qu'on court plus de risques à se laisser prendre ? Cela est limpide. Ajoutez qu'en parlant de l'intervention secourable de Mercure, Horace montrait suffisamment à quel point il entendait qu'on le prît au sérieux. La bêtise a mieux aimé voir là quelque chose comme une fanfaronnade de lâcheté, sans même s'apercevoir qu'elle allait contre toute vraisemblance, en supposant qu'un homme d'autant d'esprit qu'Horace était subitement devenu un sot. Quelle pire sottise en effet que d'étaler sa lâcheté pour s'en vanter ! Une autre fois, Horace qui a besoin d'aller passer quelque temps au bord de la mer, prend des renseignements auprès de son ami Numonius Vala sur les ressources gastronomiques qu'il trouvera à Vélia. Après quoi il fait le portrait-charge d'un goinfre, et dit : « Voilà comme je suis, moi ! » Sur quoi la bêtise, continuant impertubablement son office : « Voyez cet Horace ! Il est goinfre, et il s'en vante ! Quel cynisme ! » Il est sûr que la bêtise est une des forces sublunaires dont on ne pourra jamais mesurer la puissance, et ceux qui ont lu et compris Horace de cette façon — ils sont nombreux, et il y en a encore ; faut-il dire : il y en aura toujours ? —

montrent bien qu'il y a des hommes qui peuvent lire Horace impunément. Ceux-là sont vaccinés contre la contagion de l'esprit. Non, sous son étiquette d'épicurien, et en dépit de tous les brocards, Horace est un moraliste, parfaitement digne d'être pris au sérieux. Morale facile, dira-t-on, et qui ne gêne pas ! Et qu'est-ce que peut bien être une morale qui ne gêne pas? La morale, c'est la loi, et toute sa gêne ; c'est son essence. — Voilà qui est bientôt dit. — Méfions-nous des assimilations trop rigoureuses, et ne croyons pas que pour agir sur le cœur et l'esprit des hommes, ce qui est, après tout, son unique objet, la morale ait tout fait quand elle s'est rendue bien difficile, et qu'elle s'est guindée comme un stylite sur quelque sommet de colonne inaccessible. Auquel cas on pourra la regarder avec plus ou moins d'admiration ; seulement on n'ira pas la trouver.

Sans doute, il est plus d'une vertu absente du catéchisme d'Horace, et il en est même qu'on serait étonné d'y trouver. Horace a fait preuve d'esprit et de bon goût en n'en parlant pas. Lui reprochera-t-on d'avoir, de paroles et d'exemple, prêché le mépris des convictions et l'apostasie politique? Si l'on veut prendre la peine d'y réfléchir, on verra qu'Horace, sur ce point, se conduisit comme un des plus honnêtes hommes de son temps. Il était

étudiant à Athènes quand les chefs de la faction sénatoriale y passèrent, après le second triumvirat, pour aller organiser, en Orient, la défense de leur cause contre les triumvirs. Horace se laissa persuader de prendre parti pour eux. On lui dit que c'était la cause de la liberté, et il était à l'âge (vingt-trois ans!) où l'on voit volontiers la cause de la liberté un peu partout et où on ne se reconnaît pas le droit de ne pas la servir: une de ces petites véroles de l'esprit auxquelles on n'échappe guère, mais qui, le plus souvent, ne laissent pas de traces. En réalité ce que le jeune Horace faisait là était purement chevaleresque, et plus que naïf. Ce futur docteur ès sagesse pratique débutait dans la vie en don Quichotte. Il allait, sous couleur de liberté, se battre, lui chétif, pour une poignée d'aristocrates, — *pro potentia paucorum*, comme disait Salluste — avec lesquels il n'avait et était destiné à n'avoir jamais rien de commun. Il en fut bien récompensé! Le lendemain de Philippes, il eut la chance de se retrouver avec la vie sauve, mais c'était exactement tout ce qui lui restait. Je me trompe : il avait encore sa jeunesse, son courage, et surtout son esprit. Il se mit à travailler pour vivre (il fut scribe du trésor) et à montrer son esprit pour se faire connaître. Il eut bien vite des amis distingués, dont Virgile et Varius.

Virgile et Varius le présentèrent à Mécène. Mécène se prit de goût pour lui, et bientôt de la plus vive amitié. Cette fois la fortune d'Horace était faite. Et maintenant, encore une fois, qu'on y veuille bien réfléchir. Où trouver, dans toute cette conduite, quelque chose qui ne soit point à l'honneur de l'homme qui l'a tenue? Il a fait une sottise de jeune homme en se laissant enrôler par Brutus, mais cette sottise, après tout, était généreuse. Il ne devait rien, absolument rien, lui, le fils d'un pauvre petit bourgeois de Venouse, à ce qu'on veut bien appeler la république, et, par pur enthousiasme juvénile, il exposa pour elle tout ce qu'il avait. Il l'exposa même si bien qu'il le perdit. Après quoi, quand il se fut bien signalé et posé à Rome comme homme d'esprit, il fut amicalement accueilli par le nouveau pouvoir, et vit se tendre vers lui, spontanément et sans qu'il eût rien fait pour les solliciter, des mains aussi généreuses que puissantes. Il les saisit avec reconnaissance. Et là-dessus, il se trouve des juges sévères pour proclamer qu'Horace a donné un scandaleux exemple d'apostasie en passant allègrement de la république à l'empire! Comment? Trouve-t-on qu'Horace n'eût pas déjà fait assez pour cette prétendue république — qui ne lui était rien! — en se battant et en se ruinant pour elle? Il fallait qu'il fît plus encore!

Et quoi donc? Qu'il la ressuscitât, peut-être? Quant à l'empire qui venait à lui, la main pleine de bienfaits, il fallait que le pauvre Horace, du fond de son humilité, se donnât le ridicule de lui répondre, sans rime ni raison, par quelque déclaration de guerre bien sentie? Quelle pitié! Mais quoi? Voilà un homme qui a eu l'honneur d'être tribun de légion sous Brutus, et qui va vivre en courtisan! La belle carrière que la courtisanerie, diront les hommes sévères, et la noble école de morale! — D'abord il faut faire attention à ceci, qu'Horace, en passant à l'empire, n'allait pas expressément chercher la courtisanerie. Tout au plus pourrait-on dire qu'il en changeait. La courtisanerie, en ce bas monde, est partout. Il n'est ni temps, ni lieu, ni condition, où elle ne fleurisse, et c'est une inexorable loi de la condition humaine qu'il faut toujours être le courtisan de quelque chose et de quelqu'un. C'est un simple enfantillage de s'imaginer qu'il n'y a de courtisans que là où il y a un roi. Comme si les régimes les plus populaires n'avaient pas les leurs, et comme si cette courtisanerie avait moins d'exigences que l'autre! Au fond, qu'il s'agisse d'un souverain unique ou d'un souverain multiple, n'est-ce pas toujours exactement la même chose, c'est-à-dire, comme le dit si fortement le poète Maternus dans le *Dialogue de Tacite*,

la nécessité de faire tous les jours quelque chose contre sa conscience et son cœur ? N'ayons pas la simplicité de croire qu'il n'y ait que les rois qui demandent cela. Les gouvernements populaires ne s'en font pas plus faute que les gouvernements monarchiques, et les serviteurs *à tout faire* ne manquent pas plus aux foules qu'aux rois. Toute la différence est dans le plus ou moins de politesse que l'on met d'un côté à demander, et de l'autre à donner. Voilà tout. Donc, les occasions extérieures de courtisanerie étant partout à peu près égales, la chose qui importe, c'est bien moins d'avoir à vivre dans tel ou tel milieu que de n'avoir pas en soi cette bassesse d'âme qui est l'essence même de la courtisanerie. A cette condition-là, on peut vivre en très galant homme au sein d'une cour, à côté d'un souverain absolu, et dans l'intimité d'un ministre tout-puissant. Horace le prouve par la meilleure des démonstrations, son exemple. Il était très fidèle dans ses amitiés ; il n'eut à en renier aucune. Il avait l'humeur très indépendante ; il ne connut aucun asservissement. Il avait, au plus haut point, le goût et le don de plaire ; il n'adressa à qui que ce fût, pas même à l'empereur, une flatterie qui fût un mensonge. Il resta toujours vrai dans les compliments les plus raffinés. Il ne parle jamais de sa dignité, mais il n'a nul besoin d'en faire étalage

pour la défendre avec un soin jaloux. Un jour, elle fut évidemment compromise par quelque exigence indiscrète de Mécène. Nous ne connaissons pas l'origine de ce petit différend, mais nous pouvons le conjecturer. Mécène, malgré tout son esprit et toute sa bonne grâce, dut sans doute commettre la faute, dans quelque accès de mauvaise humeur, de faire sentir à Horace qu'il était assez son bienfaiteur pour avoir le droit de lui parler en maître. Cette méprise lui valut une verte leçon, et à nous ce petit chef-d'œuvre qui est la septième épître du livre Ier. Sans éclat, sans fracas, sans pose, avec un mélange exquis de finesse, de tendresse, de reconnaissance et de fierté, Horace rappelle son ami au juste sentiment de ce qu'ils sont tous deux; et il faut dire tout de suite à l'honneur de Mécène non seulement qu'il reçut la leçon sans broncher, mais qu'il n'y vit qu'une raison de redoubler de considération et de tendresse pour l'ami qui savait défendre son honneur avec autant de tact et de fermeté.

Cette brouille avortée fait songer, par le contraste, à la façon dont un autre plébéien, l'illustre Jean-Jacques, défendait ce qu'il croyait être sa dignité contre les entreprises de ses bienfaiteurs. Quelle différence, quel abîme, entre l'égotisme de l'un et l'égotisme de l'autre! Et qui donc a dit que

le moi était haïssable, comme si ce fût une vérité absolue, et une règle sans exception ! Le moi d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, à la bonne heure ! Mais celui d'un Horace ? Horace nous présente au contraire ce phénomène tout à fait extraordinaire d'un homme qui parle sans cesse de lui, et pour nous donner, à chaque fois, une raison de plus de l'estimer et de l'aimer. Il était de la plus modeste condition et de la plus humble origine. Son père était un *libertinus*, ce qui veut dire qu'il avait un esclave parmi ses ascendants, voilà pour la race; et il était, comme on eût dit autrefois, un simple *commis de la ferme*, voilà pour la condition. C'est de là que partit Horace pour s'élever jusqu'à ce point de renommée et de considération que l'empereur en personne lui fît sa cour. Combien d'hommes auraient résisté à l'enivrement d'une telle fortune ! Celle de Rousseau fut beaucoup moindre, car il ne s'éleva pas au-dessus de la faveur de quelques grands. Et c'en fut trop pour sa faible tête. Il en conçut une ivresse d'orgueil qui alla jusqu'à lui brouiller le cerveau. Horace garda son sang-froid et une absolue maîtrise de lui-même. Sa fortune était, on peut le dire, unique. Il n'y avait pas d'exemple que, par la seule vertu de son esprit et de son caractère, un homme, dans une société comme la société antique, se fût de si bas élevé aussi

haut. Horace en avait le sentiment plus que personne. Il en fut très heureux et très fier, nullement ébloui. Et, dans tout l'éclat de sa condition nouvelle il eut ce bon goût, ou plus justement, ce bon cœur, cette probité d'âme, cette fierté délicate, je ne dirai pas de ne point rougir de ses origines — ce n'eût pas été assez pour une âme bien née comme la sienne — mais de les rappeler comme un titre d'honneur pour le modeste et excellent père qui l'avait si bien élevé. Il n'y a pas d'apparence qu'Horace eût connu sa mère, et il semble bien que son père ait été toute sa famille. Du moins l'aima-t-il de tout son cœur, simplement, naïvement, sans hésiter à lui reporter le mérite de son éducation, et à le proclamer aussi le premier auteur de l'extraordinaire destinée qui l'attendait. Tout à l'heure Horace nous rappelait Rousseau : le rapprochement, par tant de points, est si naturel ! Et voici qu'il nous fait penser à Cicéron. Il n'est pas à croire que Cicéron ne dût pas beaucoup, lui aussi, à son père. Il nous a assez entretenu des détails de son éducation pour nous donner la certitude que ce père dut la diriger avec autant de sollicitude que de générosité ; et Cicéron nous a parlé de son père, une seule fois, il est vrai, mais qui mérite de compter. Écrivant à un ami, il se laisse aller à causer, selon son usage, de toute sorte de choses et de beaucoup

d'autres encore, puis, s'interrompant tout à coup : « Ah ! à propos ! J'oubliais. Mon père est mort. » Et cette part faite à l'effusion de sa douleur filiale, il reprend incontinent le cours de ses petits commérages.

On peut donc le dire sans hésiter, Horace, qui ne fut pas plus un saint qu'un héros, et qui fut même, sous certain rapport, loin d'être simplement ce qu'on peut appeler un homme vertueux, au sens sévère du mot, n'en a pas moins tous les droits à être mis au rang des maîtres dans l'art de la vie, parce qu'il fut excellemment, comme on eût dit au XVIIe siècle, un honnête homme, qui, par la noblesse et la délicatesse de ses sentiments, justifia et honora sa fortune. Dans la dernière partie de sa vie, quand il ne tint qu'à lui de se croire un personnage, et que l'expérience eût achevé de l'assagir et de le mûrir, il fut, de préférence, moraliste pour le compte d'autrui, et si l'on peut se servir d'un tel mot pour un homme si peu doctrinaire, il tint comme école ouverte de cette science et de cet art qu'il possédait si bien. Il fit comme figure de philosophe, je ne dirai pas professant, mais consultant. Horace avait beaucoup étudié la philosophie grecque du temps de son séjour à Athènes, ce qu'il appelait avoir cherché la vérité dans le bois d'Académus, et c'est peut-être pour lui plus que

pour tout autre que l'on peut dire que cette philosophie n'avait pas de secret. A quelle conclusion cette étude l'avait-elle amené? Au dédain réfléchi de toute métaphysique, et à l'absolue conviction qu'il n'y avait de sérieux dans tous les systèmes que ce qui peut éclairer et aider l'homme dans la pratique de la vie. L'ambitieux appareil de la recherche des causes n'a pour lui d'autre effet que de mettre les systèmes aux prises par des antinomies inconciliables, sans qu'il puisse, de ces conflits, résulter autre chose pour l'esprit humain que la démonstration de son impuissance. Tout cela ne lui apparaît que comme logomachie pure et vraie scolastique. C'est la bataille des mots et la mêlée des ombres, et Horace estime que la philosophie a une tâche plus humaine que ce jeu puéril. Elle peut et par conséquent elle doit apprendre à l'homme à vivre conformément à la nature, selon la formule chère à Horace, c'est-à-dire de façon à donner satisfaction à tout ce que notre nature a de bon. Voilà une sagesse à laquelle personne ne contredira et c'est l'honneur d'Horace d'avoir mis toutes les ressources de son esprit au service d'un tel apostolat. La quintessence de cet enseignement se trouve partout dans les *Épîtres*. Qu'on les examine par le détail. Outre qu'il serait difficile d'imaginer étude plus agréable, on ne saurait davantage conce-

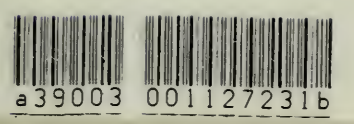
voir un enseignement qui fasse plus d'honneur à l'esprit et au cœur de celui qui le donne. Tout profane qu'il est, Horace est un merveilleux directeur de conscience. Il sait s'immiscer doucement jusque dans les replis les plus secrets de l'âme des gens. Il excelle à faire le diagnostic de leurs maladies morales et à leur offrir les remèdes à la fois les plus simples, les plus attrayants et les plus efficaces. Il a des traits d'une singulière profondeur, et qui, chez cet homme de tant d'esprit, révèlent une âme d'une réelle bonté. « A quoi servirait la vie, dit-il à peu près quelque part, si elle ne nous rendait meilleurs ? Deviens-tu plus doux chaque jour, à mesure qu'approche la vieillesse ? » Convenons que, pour un sceptique, voilà une morale qui n'est pas amère, et que, pour un malicieux, voilà une morale de brave homme ! Aussi Horace est-il quelque chose de plus que l'un des ornements d'un des plus beaux moments de l'histoire. Il y a de l'affection dans le culte qu'il inspire, et je me suis toujours figuré que si l'on soumettait au suffrage de tous les gens instruits la question de savoir quel serait, en cas de cataclysme, celui des anciens que, de préférence à tous les autres, ils souhaiteraient sauver, Horace aurait de grandes chances de réunir sur son nom une belle majorité. De beaucoup d'autres, on pourrait trouver qu'ils

sont plus grands. De celui-là seul on dirait : C'est un ami. On ne dira d'aucun qu'il est aussi cher et on aura le sentiment de garder en lui non seulement un maître, par bien des côtés, excellent, mais le plus aimable des amis.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

2432-92. — Corbeil. Imprimerie Crété.


a39003 001127231b